Cahiers Africains de Rhétorique

Vol.5, n°1, juillet 2025

ISSN: 2790-6108

EISSN:2790-6116

Éditeur :UMNG-FLASH

Cahiers Africains de Rhétorique, Vol 4, N°01, 30 juillet 2025
ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

Éditeur : Université Marien Ngouabi-Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines,

Adresses :

Tel : +242 05685 10 73

E-mail : cahiersafricainsderhetorique@gmail.com

Site web : - https://www.cahiersafricainsderhetorique.com/index.php/revue

Doi de la revue :https://doi.org/10.55595/CAR

DOI du Vol.4, n°01 : https://doi.org/10.55595/Car2025

Cahiers Africains de Rhétorique, Vol 4, N°01, 30 juillet 2025
ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

Les droits d'auteur de chaque article constituent la propriété intellectuelle exclusive du contributeur ou des contributeurs, tandis que les droits de publication sont cédés à la revue. Par ailleurs, tous les articles sont en libre accès et distribués conformément aux termes de la licence *Attribution-Non Commercial 4.0 International*.

Cahiers Africains de Rhétorique, Vol 4, N°01, 30 juillet 2025
ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

I-indexation internationale

	ICI Master Journals List	https://journals.indexcopernicus.com/search/journal/issue?issueId=312817&journalId=122789	**ICV 2024: 77.98**
	ISI Imapct Factor	**https://isi-impactfactor.com/journals/1153**	**Impact Factor: 0.655**
	Crossref metadata Search	**https://search.crossref.org/?q=cahiers+Africains+de+rhétorique&from_ui=yes**	
	Scientific journal Impact Factor	http://sjifactor.com/passport.php?id=22221	Impact Factor: 6.682
	Mirabel	https://reseau-mirabel.info/revue/12520/Cahiers-Africains-de-Rhetorique-CAR	
	Asian Science Citation Index	**https://ascidatabase.com/masterjournallist.php?v=cahiers+africains**	
	Kindcongress.com	https://kindcongress.com/country/congo/	
	Eurasian Scientific Journal Index	http://esjindex.org/search.php?id=5670	
	Open Academic Journals Index	**https://oaji.net/journal-detail.html?number=11636**	
	Rotindexing journal abstracting and indexing service	**https://www.rootindexing.com/journal/cahiers-africains-de-rh-torique-CAR/**	
	EuroPub	https://europub.co.uk/journals/29663	

Cahiers Africains de Rhétorique, Vol 4, N°01, 30 juillet 2025
ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

ADMINISTRATION DE LA REVUE

Directeur de la revue

Professeur Anatole Mbanga, Université Marien Ngouabi, Congo

Rédacteur en chef

Professeur Arsène Elongo , Université Marien Ngouabi, Congo

SECRÉTAIRES ÉDITORIAUX

Idoukou Camille, Docteur, Université Marien Ngouabi, Congo

N'Douli Blaise, Maître Assistant, Université Marien Ngouabi

NGUIENE BILONGO Brèche Pachel, Docteur, Université Marien Ngouabi, Congo

Ntsatou Roger, Docteur, Université Marien Ngouabi, Congo

NTSOUA NDOMBO Pierre Destain, Docteur, Université Marien Ngouabi, Congo

Selenguende Laetitia Fleurette, Maître Assistant, Université Marien Ngouabi

Cahiers Africains de Rhétorique, Vol 4, N°01, 30 juillet 2025
ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

COMITE SCIENTIFIQUE

Antsue Jean Bruno, Maître de conférences, Université Marien Ngouabi, Congo

Atipo née Ikemou Regina, Maître de conférences, Université Marien Ngouabi, Congo

Boboto Evariste Dupond Boboto, Professeur titulaire, Université Marien Ngouabi, Congo

Bokiba André- Patient, Professeur titulaire, Université Marien Ngouabi, Congo

Bokotiabato Mokogna Zéphirin, Maître de conférences, Université Marien Ngouabi, Congo

Boudimbou Bienvenu, Maître de Conférences, Université Marien Ngouabi, Congo

Coulibaly Nanourougo, Professeur titulaire, Université Felix Houphouët-Boigny, Abidjan

Eloundou EloundouVenant, Maître de conférences, Université de Yaoundé 1, Cameroun

Essiéné Jean-Marcel, Maître de conférence, Université de Douala, Cameroun

Fotsing Mangoula Robert, Professeur titulaire, Université de Dschang, Cameroun

Gombe Apondza Guy Roger Cyriac, Professeur titulaire, Université Marien Ngouabi, Congo

Iloki Etienne Bellarmin, Professeur titulaire, Université Marien Ngouabi, Congo

Irié Bi Gohy Mathias, Professeur titulaire, Université de Bouaké, Côte d'Ivoire

Itoua Joseph, Professeur titulaire, Université Marien Ngouabi, Congo

Itoua Patrick, Maître de conférences, Université Marien Ngouabi, Congo

Kabongo Nathalie, Maître de conférences, Université de LUMUMBSHI, RD du Congo

Lezou Koffi Aimée-Danielle, Professeur titulaire, Université Felix Houphouët-Boigny, Côte D'Ivoire

Loumbouzi Didier Arcade, Maître de conférences, Université Marien Ngouabi, Congo

Loussakoumounou Alain Raoul Ferdinand, Maître de conférences, UMNG, Congo

Massoumou Omer, Professeur titulaire, Université Marien Ngouabi, Congo

Mbanga Anatole, Professeur titulaire, Université Marien Ngouabi, Congo

Moussounda Firmin, Maître de conférences, Université Omar Bongo, Gabon,

Ndongo Ibara Yvon Pierre, Professeur titulaire, Université Marien Ngouabi, Congo,

Ngamountsika Édouard, Professeur titulaire, Université Marien Ngouabi, Congo

Cahiers Africains de Rhétorique, Vol 4, N°01, 30 juillet 2025
ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

Gomas Aimée Noëlle, Maître de conférences, Université Marien Ngouabi, Congo

Nsonsissa Auguste, Professeur Titulaire, Université Marien Ngouabi, Congo

Odjola Regina, Maître de conférences, Université Marien Ngouabi, Congo

Otsiéma Ferdinand Guelley, Maître de conférences, Université Marien Ngouabi, Congo

Timbane Alexandre Antnio , Professeur titulaire, Universidade de Integra o Internacional da Lusofonia Afro-Brasileira, Brasil

Yala Kouandzi Rony Dévyllers , Maître de conférences, Université Marien Ngouabi, Congo

Zidi Joseph, professeur titulaire, Université Marien Ngouabi, Congo

Cahiers Africains de Rhétorique, Vol 4, N°01, 30 juillet 2025
ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

Avant-propos

Arsène Elongo
Université Marien Ngouabi,
République du Congo
arsene.elongo@umng.cg
https://orcid.org/0000-0002-0062-1953

Ce numéro regroupe neuf articles rédigés par différents auteurs. Les contributions sélectionnées couvrent plusieurs disciplines, telles que la grammaire, la stylistique et la littérature. Dans son étude **Fatou Gueye** examine les émotions, dans les adresses à la Nation des Présidents sénégalais. En effet, **Charles Dossou Ligan** analyse les valeurs sémantiques du concept yòvó avec une démarche socioterminologique et abouti aux résultats mettant en exergue que le terme yòvó intégré plusieurs domaines, tels que l'anthroponymie, la culture, la production végétale et animale et la technologie. Outre cela, **Masra Ngakoutou et Anatole Mbanga** analysent des énonciatifs de discours d'Idriss Deby et Paul Biya sur la question de la paix au Tchad et Cameroun. De leur part, Brèche **Pachel Nguiene Bilongo et Pierre Destain Ntsoua Ndombo** ont examiné à la fois les constructions syntaxiques de *faire*, leurs valeurs fonctionnelles, leurs emplois sémantiques et rhétoriques et arrivent à la conclusion selon laquelle la prolifération de l'usage de *faire* dépend des choix des journalistes de *La Semaine africaine*.

Pour les contributions de la littérature, **Ernest Bassane** mène la réflexion sur les productions littéraires des forces de défense et de sécurité du Burkina Faso par l'entremise de la sociocritique de Lucien Goldmann. De son côté, **Simbo-Apekou-Epozas** examine la question de la narration et des références thématiques dans l'œuvre romanesque de Henri Djombo. Il analyse, à partir des romans de l'auteur, les différentes variations référentielles entre l'espace réel et sa représentation fictionnelle afin d'évaluer la relation existant entre l'univers réel et l'univers fictionnel. Dans son travail, **Ghislain Méliodore Mvoula-Massamba** examine le système d'attribution anthroponymique qu'utilise Alain Mabanckou pour nommer les personnages. Ces personnages résultent d'une écriture en liberté qui apparaît comme l'assemblage méticuleux de matériaux d'origines diverses. Dans son étude, **Guy Noé Ngoyi** fait son analyse sur les intellectuels confrontés aux pouvoirs dictatoriaux dans les œuvres de fiction de Sylvain Bemba.

Enfin, dans une section de varia, **Christian Kouadio Yao** montre que l'Afrique a hérité de l'Égypte ancienne, des ressources scripturaires fondant les débuts de la civilisation de l'humanité. Cet héritage s'est progressivement perdu, avec la conquête d'Alexandre le Grand en 330 avant J.C, au profit de l'oralité. Ce qui a eu pour effet de reterritorialiser le berceau de la civilisation en Occident et d'appauvrir l'Afrique.

Cahiers Africains de Rhétorique, Vol 4, N°01, 30 juillet 2025
ISSN : 2790 -6108, EISSN : 2790-6116

https://doi.org/10.55595/Car2025

Sommaire

00	**Arsène Elongo**	Présentation éditoriale	**08-09**
I	**Langue**		**10**
01	Fatou GUEYE	De la mobilisation des émotions dans les adresses à la Nation des Présidents sénégalais	**11-24**
02	Charles Dossou LIGAN	De l'étymologie à la socioterminologie du terme *yòvó*	**25-40**
03	Masra NGAKOUTOU et Anatole MBANGA	Analyse énonciative des discours politiques de Deby et Biya sur la question du terrorisme/ boko haram au Tchad et au Cameroun	**41-55**
04	Brèche Pachel NGUIENE BILONGO et Pierre Destain NTSOUA NDOMBO	La polyvalence syntaxico-sémantique du verbe « faire » dans la semaine africaine	**56-71**
II	**Littérature**		**72**
05	SIMBO-APEKOU-EPOZAS	Narration et références topiques dans l'œuvre romanesque de Henri Djombo	**73-85**
06	Ernest BASSANE	Forces de défense et de sécurité du Burkina Faso : pour une sociologie de la littérature d'un épiphénomène	**86-96**
07	Ghislain Méliodore MVOULA-MASSAMBA	La poétique du personnage Dans *verre cassé* d'Alain mabanckou	**97-116**
08	Guy Noé NGOYI	L'intellectuel et le pouvoir dans les *rêves portatifs* et *le dernier des cargonautes* de sylvain bemba	**117-131**
III	**Varia**		**132**
09	Christian KOUADIO YAO	La pérennisation des traditions orales en Afrique à l'aune de l'intelligence artificielle	**133-140**
10	Profils des auteurs	Présentation des contributeurs du présent numéros	**141….**

Cahiers Africains de Rhétorique(fr), African Rhetoric Notebooks(An) **Vol 4, N°01 30 juillet 2025, pp.11-24**

De la mobilisation des émotions dans les adresses à la Nation des Présidents sénégalais[1]

Fatou GUEYE
Université Cheikh Anta Diop de Dakar
fatou.gueye@ucad.edu.sn
https://orcid.org/0009-0000-3294-4063

Reçu : 15/04/2025, Accepté : 25/06/2025, Publiée : 30/07/2025

Financement *: L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.*
Conflit d'intérêts *: L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.*

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 0 %**

Résumé : Le présent article s'inscrit dans une perspective d'analyse de discours en ce sens qu'il appréhende l'objet d'étude (le discours politique tenu), le contexte et les circonstances de l'énonciation, dans une dynamique globale de construction de sens. Il se positionne sur le débat des émotions qui a cours depuis *La Rhétorique* d'Aristote, et se poursuit aujourd'hui à la faveur de l'avènement des courants pragmatiques en analyse des discours. En effet, du psychologue américain Paul Ekman, connu pour ses travaux sur les émotions de base et la compassion à Étienne et Battistelli qui ont développé des schémas d'annotation pour l'analyse linguistique des émotions dans les textes, les études sur les émotions se développent de plus en plus. Nous inscrivant sur la même logique, nous souhaiterions ici analyser les contenus explicites, implicites et reconstruits des émotions présentes dans un corpus sélectif centré sur les discours, à l'ONU, de quatre chefs d'états du Sénégal : Léopold Sédar Senghor (1960 à 1981), Abdou Diouf (1981 à 2000), Abdoulaye Wade (2000 à 2012) et Macky Sall (2012 à 2024). Le but recherché étant de démontrer que l'exploitation argumentative de l'émotion est une réalité dans le discours politique sénégalais, et que les Présidents sénégalais du corpus utilisent, avec des visées persuasives, une particularité discursive des émotions fondées sur le langage gestuel, la voix et les procédés stylistiques.

Mots clés : Argumentation, discours, émotion, pathos, persuasion, raison.

On the mobilization of emotions in the addresses to the Nation of Senegalese Presidents

Abstract: This article adopts a discourse analysis perspective in that it considers the object of study (the political discourse), the context, and the circumstances of the utterance, within a comprehensive dynamic of meaning construction. It addresses the debate on emotions that has been ongoing since Aristotle's Rhetoric and continues today with the advent of pragmatic trends in discourse analysis. Indeed, from American psychologist Paul Ekman, known for his work on basic emotions and

compassion, to Étienne and Battistelli, who developed annotation schemes for the linguistic analysis of emotions in texts, studies on emotions are increasingly developing. Following the same logic, we would like to analyze here the explicit, implicit, and reconstructed content of emotions present in a selective corpus focused on the speeches at the UN of four Senegalese heads of state: Léopold Sédar Senghor (1960 to 1981), Abdou Diouf (1981 to 2000), Abdoulaye Wade (2000 to 2012), and Macky Sall (2012 to 2024). The aim is to demonstrate that the argumentative exploitation of emotion is a reality in Senegalese political discourse, and that the Senegalese presidents in the corpus use, with persuasive aims, a discursive particularity of emotions based on gestures, voice, and stylistic devices.

Keywords: Argument, argumentation, context, speech, emotion, pathos, persuasion, reason

0.Introduction

Rendons à Aristote ce qui appartient à Aristote. C'est à ce philosophe grec de l'Antiquité que nous devons le premier ouvrage, *La Rhétorique*, traitant la question du « pathos » (entre 323 et 329 avant notre ère) compris comme l'émotion manifestée sous forme d'argument par un locuteur qui cherche à obtenir de son allocutaire l'adhésion affective à sa cause. Selon lui, la preuve pathétique joue un rôle essentiel dans l'argumentation. En effet, loin de la logique informelle qui voit en l'argumentation une pure activité de la raison, il milite pour un parcours argumentatif qui intègre trois preuves oratoires : l'ethos (preuve fondée sur une image positive du locuteur), le pathos (preuve fondée sur l'émotion et le sentiment) et le logos (preuve fondée sur la raison). Aristote, bien que théoricien de ces trois preuves oratoires, était persuadé qu'une distinction entre elles ne fait pas sens, elle ne peut être que pédagogique, surtout, comme le remarque Marianne Doury, quand on s'intéresse à la construction des émotions dans le discours.

> « Une distinction tranchée entre les trois types de preuve rhétorique – ethos, pathos, logos – ne fait pas plus sens lorsqu'on s'intéresse essentiellement au pathos. L'émotion manifestée par un locuteur (ou sa retenue émotionnelle) contribue à l'image qu'il renvoie de lui-même ; symétriquement, les images construites par le discours des acteurs de la communication ont en retour des retombées sur leur perception affective par les autres acteurs. La frontière n'est pas moins poreuse entre pathos et logos. » (Marianne Doury, 2016 : 141)

Nous partageons ce point de vue. Ce qui nous a d'ailleurs conduit, dans un passé récent, à une étude menée sur la mobilisation de l'ethos dans les discours politiques de Léopold Sédar Senghor. Il s'agissait de montrer comment il se construit verbalement une image positive de complicité et de connivence entre lui et son auditoire (ethos) pour agir efficacement sur ce dernier.

Celui-ci reste dans le même contexte de l'analyse du discours et s'intéresse au même thème, celui de la dimension émotionnelle de la persuasion. Mais ici, il s'agit de chercher à comprendre comment, par les moyens du langage, les hommes politiques

sénégalais arrivent-ils à produire des effets émotionnels sur leur public. A la lecture des éléments de notre corpus, deux stratégies énonciatives qui concourent à la construction du pathos semblent s'offrir à eux. D'une part se montrer ému dans le dessein de le transférer ensuite à l'autre. D'autre part proposer la représentation d'une situation ou d'un événement susceptible de créer de l'émotion chez le destinataire. Ces deux stratégies débouchent sur deux grandes catégories d'émotions : des émotions manifestées (explicitement ou implicitement) et des émotions reconstruites à partir de valeurs partagées. L'approche des émotions qui nous paraît la plus pertinente pour la prise en charge de ces deux stratégies, est celle qui intègre, à côté des éléments lexicaux couramment convoqués, les marqueurs grammaticaux et/ou stylistiques.

La prise en compte de tous ces paramètres fait que l'étude va comporter quatre grands axes. Le premier posera le cadre théorique et conceptuel afin de faire émerger le fil conducteur de l'étude. Les deux autres seront consacrés aux catégories d'émotions rencontrées dans les discours à visée persuasive. Le premier sera consacré à l'émotion manifestée, le second à l'émotion reconstruite à partir de valeurs humaines et socioculturelles.

1. **Cadre théorique et conceptuel de l'étude**

L'argumentation est généralement perçue comme une activité de parole qui associe un argument (une raison) à une conclusion. Le passage de l'un à l'autre étant associé à des prédicats du type démonter, prouver, déduire, etc. Cette conception, qui découle de celle de la logique informelle qui voit en l'argumentation une pure activité de la raison destinée à produire un discours rationnel, est largement partagée par VAN Eemeren et ses collaborateurs qui soutiennent que

> « L'argumentation est une activité de la raison, ce qui indique que l'argumentateur a pris la peine de réfléchir au sujet. Avancer un argument signifie que l'argumentateur cherche à montrer qu'il est possible de rendre compte rationnellement de sa position en la matière ». (VAN Eemeren et al. cités par AMOSSY Ruth, 2012 : 167).

Comme on le voit, VAN Eemeren et ses collaborateurs semblent écarter, en argumentation, tout recours à l'émotion, considérée comme un vif état affectif provoqué par un événement extérieur, même s'ils n'ignorent pas le rôle qu'elle peut y jouer.

> « (…) Cela ne signifie pas que les émotions ne peuvent pas jouer un rôle lorsqu'on adopte une position, mais que ces motifs internes, qui ont été assimilés par le discours, ne sont pas directement pertinents comme tels. Quand les gens proposent des arguments dans une argumentation, ils situent leurs considérations dans le royaume de la raison ». (VAN Eemeren et al. cités par AMOSSY Ruth, 2012 : 167).

Contrairement à eux, Aristote non seulement donne une place centrale aux émotions dans les argumentations, mais voit en leur usage un moyen efficace à la disposition du sujet discoureur pour convaincre et engager rapidement sa cible dans la voie de l'action. Souvenons-nous que l'acceptabilité d'une argumentation dépend beaucoup

et de la crédibilité de celui qui l'énonce et de sa capacité à entrer en connivence avec la cible. D'où d'ailleurs la proximité pour ne pas dire l'interdépendance entre l'ethos qui vise à augmenter le crédit prêté à une thèse par le biais de la crédibilité de celui qui l'énonce) et le pathos, moyen discursif visant à persuader un auditoire en faisant appel aux émotions là où la logique s'avère inefficace ou pas suffisamment opérante. Cela, Aristote ne l'avait pas perdu de vue. Il avait toujours prôné une démarche intégrative qui associe raison (logos), émotion et sentiment (pathos/ethos) dans le parcours de l'argumentation. Relisons ses mots concernant la persuasion par le pathos qui, pour lui,

> « (…) est produite par la disposition des auditeurs, quand le discours les amène à éprouver une passion ; car l'on ne rend pas les jugements de la même façon selon que l'on ressent peine ou plaisir, amitié ou haine » (Rhétorique, 1356a).

Aristote n'est pas seul dans cette perception du rôle de l'émotion. Plusieurs théoriciens du discours lui ont emboîté le pas. On peut en citer deux dont les idées ne nous ont pas laissée indifférente. Il s'agit du philologue Georges Molinié qui théorise l'idée d'une relation étroite entre le langage et les affects, et du sémioticien Georges-Elia Sarfati qui tisse un lien étroit entre activité de parole et activité sociale. Le présent article est consacré à cette émotion (pathos) et plus exactement à la manière dont elle est exploitée par les Présidents sénégalais pour des besoins de persuasion. Par quels moyens linguistiques et discursifs passe cette exploitation ? Les procédés utilisés pour exprimer l'émotion dans un discours à visée persuasive sont nombreux et d'une grande diversité. Ils vont des déictiques aux divers procédés discursifs et stylistiques proposés pour séduire, en passant par les termes d'émotion et de sentiment. C'est le propre du langage émotionnel, devrait-on dire. En tout cas l'abondance et la diversité de ces moyens sont reconnues par tous les chercheurs qui se sont penchés sur la question, notamment Raphaël Micheli qui souligne même avec force la grosse difficulté à assigner un lieu stable à ces moyens dans le système linguistique. Difficulté qu'il expose de la manière suivante :

> « Lorsqu'on s'intéresse aux émotions d'un point de vue langagier, les observables potentiels ne manquent certes pas (les émotions « sont partout »), mais les choses se compliquent passablement lorsqu'il s'agit de classer ceux-ci de manière cohérente, à l'aide d'un nombre limité de critères. L'abondance des observables n'a au fond d'égal que leur résistance aux tentatives de classement raisonné, ce qui peut provoquer le sentiment paradoxal que les émotions sont « nulle part » : il semble en effet très difficile de leur assigner un (ou plusieurs) lieu(x) stable(s) dans le système linguistique. » (2013 : 1).

Comment expliquer cette difficulté ? Micheli met en cause d'une part la très grande disparité des moyens d'expression de l'émotion, et d'autre part la manière dont ces moyens signifient ladite émotion.

> « Cela tient certainement à l'extrême hétérogénéité des phénomènes pertinents. Hétérogènes, les « moyens » propres au « langage émotionnel »

> le sont dans la mesure où ils engagent des unités qui se situent à différents niveaux d'organisation linguistique, et qui relèvent de plusieurs types de matériau sémiotique – verbal, mais aussi co-verbal (prosodique et posturo-mimo-gestuel). Hétérogènes, ils le sont aussi par leur manière de signifier l'émotion : de toute évidence, une unité lexicale comme « colère » ne signifie pas la colère de la même façon que – par exemple – la description verbale d'une situation justifiant cette émotion ou encore une augmentation du volume de la voix. » (2013 : 1).

Nous sommes en grande partie d'accord avec Raphaël Micheli, mais nous tenons à préciser aussi que les éléments dits émotionnels pris isolément ne renvoient pas toujours à une émotion donnée. Pour qu'ils aient une dimension pathétique, il faut qu'ils soient insérés dans leur contexte de production, lequel leur donne ce statut. Autrement dit, le discours empreint d'émotions utilisé à des fins de persuasion n'est pas toujours proprement émotionnel, c'est le contexte qui le rend émotionnel. A propos de contexte, faisons constater, à la suite de Bronckart (1985 : 27-32), que le contexte de production est composé de deux espaces complémentaires de définition et de matérialisation. Le premier situe l'acte d'énonciation et a pour coordonnées majeures les interlocuteurs (je/tu), le moment et le lieu de l'acte. Le second a trait aux paramètres psycho-socioculturels qui justifient l'insertion des conduites verbales dans le réseau des activités humaines. Tous les deux espaces peuvent être considérés comme des sièges d'émotion. Le premier abrite tous les sujets (humains ou humanisables) doués de sentiments et donc porteurs potentiels d'émotion. Le second espace est fait de lieux communs et de valeurs partagées sur lesquels repose le discours à analyser et qui peuvent servir de référents à l'émotion.
L'intervention de ce contexte de production est nécessairement invoquée pour rendre compte de l'interprétation du discours. L'acte d'interprétation, bien qu'intrinsèquement lié à la syntaxe de l'énoncé, ne peut se réaliser qu'avec l'aide des circonstances qui président à la naissance dudit énoncé. Notre analyse, dont l'orientation fait croiser psycholinguistique, sociolinguistique et rhétorique de la persuasion dans l'analyse des discours, n'y échappera pas. En prenant en considération le contexte précis de chaque énoncé à analyser, elle s'attèlera à établir le bilan émotionnel de chaque lieu psychologique actuel ou potentiel en déterminant les lieux psychologiques par le biais des expressions qui les désignent, en révélant et les émotions qui leur sont associées et le but recherché par le je-énonciateur en intégrant ces émotions dans son argumentaire.

2. L'émotion manifestée

Avec l'émotion que nous avons baptisée « émotion manifestée, le je-énonciateur joue pleinement sur l'empathie au sens didactique du terme, c'est-à-dire la capacité à s'identifier à autrui dans ce qu'il ressent. En effet, le locuteur suggère d'abord, à travers son discours, qu'il ressent une émotion pour ensuite la déclencher chez l'autre par empathie. Nous retrouvons là le mode de sémiotisation de l'émotion baptisé « émotion dite » par Raphaël Micheli (2013 : 5). Dans cette étude, nous l'avons rebaptisée « émotion manifestée ». Pour cette émotion, on la manifeste extérieurement par un comportement ou par un moyen artistique. Qu'est-ce qui caractérise le discours produit à cette fin ? D'abord par le fait qu'il contient un mot

ou une expression désignant l'émotion. Ensuite, la présence d'un « je-énonciateur », lieu psychologique actuel de l'émotion, c'est-à-dire à qui on a attribué des sentiments dans le discours. Puis, l'existence d'une relation (explicitée ou non) entre le mot ou l'expression désignant l'émotion et le je-énonciateur. L'explicitation ou non de cette relation nous fait entrevoir deux types de d'émotion manifestée : une émotion manifestée explicitement et une émotion manifestée implicitement.

2.1. L'émotion manifestée explicitement

Dans ce cas précis, non seulement le « je » est clairement identifié, mais aussi et surtout la relation entre le mot ou l'expression d'émotion et ce je-énonciateur est une relation de prédication : sujet + prédicat. Le prédicat étant nécessairement un syntagme verbal, est assimilable au rhème de la logique, c'est-à-dire ce qui est dit du sujet ; sujet qui est, dans cette conception, le thème, c'est-à-dire ce dont on parle. Par exemple dans l'énoncé « Je dois vous dire toute ma fierté d'être aujourd'hui parmi vous. », le thème est « Je », le rhème « dois vous dire toute ma fierté d'être aujourd'hui parmi vous. ». Nous l'observons dans l'énoncé suivant tiré d'une allocution de Macky Sall tenue le 28 mai 2018 au palais de la République, devant des représentants d'étudiants :

> « En me retrouvant avec vous, je dois défiler avec beaucoup d'émotion et de tendresse un peu plus de 30 ans d'histoire. J'ai été étudiant comme vous. J'ai été très impliqué aussi, comme vous, dans le mouvement étudiant, avec des camarades tout aussi engagés. »

Avant d'analyser cet énoncé, commençons par préciser que cette rencontre a eu lieu après le décès de l'étudiant Fallou Sène tué par balle par la gendarmerie à l'Université Gaston Berger de Saint-Louis, lors d'affrontements entre forces de l'ordre et étudiants de l'Université Gaston Berger de Saint-Louis qui réclamaient le payement de leurs bourses. Aussitôt après l'annonce de cette mort, les étudiants de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, pour apporter leur soutien à ceux de Saint-Louis, ont pris d'assaut l'Avenue Cheikh Anta Diop et brûlé une voiture de la police. Une fois ce contexte posé, revenons à l'énoncé pour souligner qu'il est analysable dans le cadre défini plus haut. En effet, il y a la présence de termes d'émotion. Il s'agit des unités lexicales « émotion » et « tendresse » qui renvoient à des qualités. Il y a également la présence de deux acteurs qui constituent les lieux psychologiques potentiels de l'émotion : le déictique « je » qui désigne l'énonciateur qui s'attribue les émotions dans son allocution (lieu psychologique actuel, réel), et les étudiants, désignés par le déictique « vous » auxquels aucune émotion n'est attribuée (lieu psychologique non actualisé dans le discours). Il est aussi observé l'existence d'une relation prédicative qui unit les unités lexicales, porteuses d'émotions, et le « je », lieu psychologique réel.

En effet, dans l'énoncé « Je dois défiler avec beaucoup d'émotion et de tendresse un peu plus de 30 ans d'histoire. », le thème est « Je », le rhème « dois défiler avec beaucoup d'émotion et de tendresse un peu plus de 30 ans d'histoire ».
En dehors de ces caractéristiques principales, le discours comportant une émotion manifestée explicitement est souvent suivi d'éléments justifiant l'émotion ressentie

par le je-énonciateur. C'est le cas dans cette même allocution de Macky Sall qui se poursuit ainsi :

> « (…) Parfois, j'ai été sanctionné simplement parce que j'étais dirigeant à l'amicale des Etudiants de la Facultés des Sciences. J'ai même été empêché d'aller faire un troisième cycle à l'étranger. C'est pour vous dire que je suis très sensible à votre situation. Voilà pourquoi, je peux dire avec force et conviction, que personne ne peut vous écouter mieux que moi. Personne ne peut vous entendre mieux que moi. Personne ne peut vous comprendre mieux que moi. Je connais vos difficultés. Je connais vos attentes. Je comprends votre passion. Je comprends votre impatience. »

Pour susciter le dégoût, il faut décrire un objet dégoûtant a-t-on coutume de dire. Par cet aphorisme, on peut comprendre que pour susciter de l'émotion chez l'autre, le locuteur peut se contenter de mettre en scène une situation propre à susciter l'émotion. Ce phénomène est visible dans notre corpus où il est souvent décrit des situations qui font émerger une émotion. C'est le cas dans l'énoncé ci-dessus où la situation décrite repose sur des termes traduisant une sorte d'injustice qui ne peut laisser indifférents des représentants d'étudiants, surtout qu'ils apprennent qu'elle a frappé un ancien dirigeant de mouvement d'étudiants. Ce sentiment d'injustice peut même déboucher sur une certaine connivence morale et intellectuelle entre les deux lieux psychologiques, le je-énonciateur et les étudiants. Cette connivence, entendue comme intelligence non avouée en vue d'une ligne d'action commune, est d'ailleurs fortement recherchée par le je-énonciateur qui, dans sa recherche d'une complicité avec les destinataires, émaille son discours de procédés de connivence qui frisent parfois l'exagération. Pour preuves, ces nombreuses hyperboles utilisées pour mettre en relief le sens de l'écoute et l'empathie qu'il adopte comme posture : « (…) personne ne peut vous écouter mieux que moi. Personne ne peut vous entendre mieux que moi. Personne ne peut vous comprendre mieux que moi…». Ajoutons-y l'usage fait du pronom indéfini « personne » qui a la propriété de marquer une quantité nulle : il est employé sous forme d'anaphore rhétorique, figure étendue, créant ainsi une amplification du discours tenu. Il est clair qu'il fait ici usage de l'argument dit ad misericordiam. En effet, il sollicite la pitié des étudiants pour leur faire adopter une ligne d'action qui lui soit favorable.

2.2. **L'émotion manifestée implicitement**

Dans ce cas-ci, l'émotion est tout juste suggérée. Il s'agit, en effet, de mettre en scène un objet, un évènement ou une situation propre à susciter l'émotion visée chez le destinataire. C'est dire que la relation entre le mot ou l'expression d'émotion et le je-énonciateur n'est pas une relation de prédication. Le je-énonciateur ne revendique pas ouvertement son émotion.
C'est le destinataire qui la déduit à partir d'indices présents dans la situation décrite par ce même je-énonciateur et affectant les principaux lieux psychologiques. Ceci est proche, sans être identique, de l'« émotion montrée » de Raphaël Micheli. En effet, l'énoncé porteur d'émotion manifestée implicitement

> « (…) présente un ensemble de caractéristiques qui sont susceptibles de recevoir une interprétation indicielle, au sens où l'allocutaire est conduit à inférer que le locuteur (…) éprouve une émotion, cette inférence reposant sur un rapport de cooccurrence supposé entre l'énonciation d'un énoncé présentant de telles caractéristiques et le ressenti d'une émotion » (2013 : 7).

Analysons, dans le cadre ainsi défini, l'énoncé suivant tiré d'une allocution d'Abdou Diouf.

> « Cet appui est encore plus nécessaire dans le principal problème politique, qui a fait de l'Afrique la triste vedette de l'année s'achève, il s'agit de l'apartheid. Jamais la violence fasciste et aveugle de Pretoria n'a été plus meurtrière qu'en 1985, ou l'on ne compte plus les victimes de l'odieuse barbarie des temps modernes. […].Même ceux qui avaient tendance à oublier qu'ils avaient combattue et vaincue le nazisme ont commencé de sortir de leurs hésitations, de leurs atermoiements, de leur indifférence. Partout, depuis les Blancs sud-africains eux-mêmes, jusqu'aux traditionnellement complices de l'apartheid à l'extérieur, le monde prend conscience ou mauvaise conscience : mais il se sent de plus en plus concerné par ce crime contre l'humanité. Cette prise de conscience mondiale de la gravité de ce nazisme moderne a trouvé son illustration dans les résolutions prises récemment aux Nations-Unies, pour mettre un terme à la politique de Pretoria. » (Abdou DIOUF, 31 déc. 1985).

Nous observons d'abord que les lieux psychologiques potentiels sont nombreux et désignent soit un individu (je), soit un groupe d'individus (ceux, ils, Blancs sud-africains, complices de l'apartheid, le monde, il). Notons aussi que la présence du je-énonciateur censé porter l'émotion n'est pas clairement affichée. L'émotion elle-même n'est pas explicitée. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existe pas. Elle existe bel et bien, mais exprimée implicitement grâce à des mots et expressions qui jouent deux rôles essentiels dans l'énoncé : susciter l'émotion et faire passer le je-énonciateur du côté des lieux psychologiques porteurs potentiels d'émotions. On peut en citer « le monde » dans l'énoncé « Partout, […] le monde prend conscience ou mauvaise conscience : mais il se sent de plus en plus concerné par ce crime contre l'humanité ».

Il est tout à fait clair que cet énoncé obéit à une logique narrativo-descriptive qui induit la révolte que peuvent soulever des faits et gestes qui heurtent le sentiment de la justice. Certes le je-énonciateur ne se présente pas comme un porteur d'émotions, mais pour faire apprécier à leur juste valeur ses actions et son engagement à la cause des Sud-africains de l'ère Botha, il se sert du champ lexical de la cruauté capable d'éveiller des émotions (pitié et indignation notamment) susceptibles d'attirer l'attention de ses compatriotes : apartheid, violence fasciste et aveugle, meurtrière, odieuse barbarie, nazisme moderne, crime contre l'humanité… L'objectif recherché est que l'auditoire se laisse gagner, le sentiment d'empathie aidant, par l'indignation qui se cache derrière le sentiment d'injustice que ces mots et expressions traduisent

éloquemment. Pour récapituler, l'analyse ainsi effectuée permet de confirmer que dans un argumentaire émotionnel, l'émotion peut se manifester explicitement sous forme d'unités lexicales ou implicitement derrière des termes qui ne désignent pas explicitement une émotion, mais qui sont mobilisés par le je-énonciateur dans le cadre d'une logique narrative et/ou descriptive qui induit l'émotion.

3. **L'émotion reconstruite**

Nous venons de voir, dans les lignes précédentes, que l'argumentaire émotionnel ne lie pas son existence, dans le discours qui en découle, à la seule présence d'un terme d'émotion, mais que, pour se faire, il peut jouer sur des unités lexicales ou des champs lexicaux capables d'induire des émotions. Il nous a aussi été donné de constater que ces éléments lexicaux s'appuient sur des valeurs et savoirs partagés communs à tous les lieux psychologiques, le je-énonciateur et les autres acteurs, dont est tributaire toute reconstruction de sentiment si l'on en croit Christian Plantin (1999 : 4). Dans cette optique, les valeurs sont considérées comme des véhicules d'émotion, aussi bien par l'union des sentiments que par les gênes qui naissent respectivement de leur respect ou de leur violation. Nous allons nous intéresser ici aux valeurs humaines et celles socioculturelles relatives aux attitudes verbales comme comportementales associées à des émotions. Il s'agit de montrer comment le lieu psychologique (je-énonciateur ou autre) décrit, dans son argumentaire émotionnel, une situation par analogie à une réalité socio-culturelle ou une valeur partagée par les humains de manière générale pour inférer une émotion ou servir d'argument pour convaincre de la validité d'une thèse.

3.1. L'émotion reconstruite à partir de valeurs humaines

Commençons par indiquer le sens que le concept « valeur » prend dans notre étude. Nous partons de l'hypothèse qu'un référent n'acquiert le statut de « valeur » que quand il fait l'objet d'une préférence morale par les membres d'une communauté. Ainsi, le concept « valeur » se définit-il en priorité par son caractère collectif, nonobstant l'existence de cas particuliers où la valeur ne possède qu'une reconnaissance individuelle. Quand il reçoit comme épithète, le qualificatif « humain », il renvoie aux vertus, incarnées par tous les êtres humains et décelables à travers leurs interactions de tous les jours. La valeur humaine, aidée en cela par son caractère supra sociétal, fonde du coup toutes les relations humaines. Les valeurs humaines sont nombreuses. Il serait hasardeux de vouloir les classer par ordre d'importance. Elles sont toutes importantes et contribuent à l'effectivité d'une société humaine harmonieuse. Cependant, pour encourager et faciliter le ″vivre ensemble″, les valeurs telles que le dialogue, le respect de la diversité et la liberté nous paraissent essentielles, surtout en ce qu'elles recouvrent et font appel à d'autres valeurs complémentaires non moins essentielles pour leur matérialisation. En tout cas, les chefs d'Etat sénégalais en font souvent recours comme arguments dans leurs adresses à la Nation. Nous pouvons nous en rendre compte dans les énoncés suivants.

> « Le résultat, c'est que ceux qui nous observent de l'extérieur disent : "le Président Wade va trop vite en voulant installer la démocratie au galop. Nous, disent-ils, nous avons mis trois siècles. Mes chers Compatriotes, II

> nous faut démentir ceux-là et montrer que nous sommes un peuple majeur qui sait gérer ses libertés sans contrainte. J'ai eu l'occasion de dire que les Japonais, qui ont voulu rattraper les Occidentaux, sachant que la grève, finalement, est une perte sèche de l'économie nationale, ont inventé une nouvelle forme originale de grève, celle du foulard rouge, du silence ou du chant, tout en travaillant. Cela, on peut le faire de plusieurs manières et la grève n'est qu'une forme parmi tant d'autres. Alors exerçons notre imagination pour définir des formes compatibles avec notre état de sous-développement, notre état d'un pays qui veut rattraper ses retards. Nous devons comme les Japonais, inventer de nouvelles formes de protestations. Car ce qui est important c'est que la manifestation soit perçue par l'autorité. Pourquoi ne pas porter un brassard mais travailler ? » (Abdoulaye WADE, 3 avril 2004).

Replaçons cet énoncé dans son contexte. Nous sommes en 2004, un peu plus de trois ans après l'arrivée d'Abdoulaye Wade au pouvoir. La situation économique du Sénégal n'est pas des meilleures. Les mouvements de contestation et les grèves qui ont marqué la fin de règne de son prédécesseur reprennent. Dans sa volonté de concilier liberté et travail, il en appelle au sens des responsabilités de chacun de ses concitoyens du monde du travail. L'argumentaire auquel il a recours est de type émotionnel. Il repose sur ce qu'il nomme ″la gestion sans contrainte des libertés″ pour démentir ceux qui prétendent que le Sénégal est entré prématurément dans la démocratie totale. Le comportement qui découle de cette manière assez subtile de flatter l'orgueil des sénégalais, et auquel il invite ses concitoyens, est à même de lui octroyer la propriété d'inspirer la responsabilité à soi-même et à ses destinataires. Pour se donner les moyens de son argumentation, il évoque l'histoire récente à travers l'expérience japonaise du développement. Quoi de cette histoire ? Il pouvait, lui économiste, être porté vers les facteurs économiques et financiers qui expliquent la rapide réussite économique du Japon, mais il a préféré mettre l'accent sur « l'amour du travail » et son corollaire « le sens des responsabilités » qui habitent chaque Japonais. Choix ne pouvait être plus judicieux pour obtenir de ses concitoyens, les lieux psychologiques directement visés (et désignés par nous, peuple majeur, notre, mes chers compatriotes) une adhésion à la nouvelle ligne d'action (port de brassard rouge pour manifester son mécontentement) qui s'adapte le mieux au contexte économique peu reluisant de leur pays. Dans l'énoncé suivant, Abdoulaye Wade s'appuie sur deux autres valeurs humaines interdépendantes, le dialogue et la tolérance, pour dérouler son argumentaire.

> « Notre première préoccupation est, bien sûr, l'approfondissement de notre démocratie dans la paix. Quelqu'un a dit "Le Sénégal a une mine : sa démocratie". Aujourd'hui, la démocratie en action, au-delà de ses bases bien ancrées dans la Constitution et dans nos lois, se consolide par le dialogue. C'est pourquoi j'ai érigé le dialogue en culte ! Dialogue avec les partis politiques dialogue avec les syndicats, dialogue avec toutes les forces vives de la nation. Ouverture et dialogue, voilà ce qui fonde également notre démarche au-delà de nos frontières. La paix, l'entente cordiale avec nos voisins, la promotion du NEPAD et la poursuite de l'Union africaine restent au cœur de notre action diplomatique. L'initiative de tenir à Dakar

> une conférence internationale sur le dialogue islamo-chrétien en décembre 2005 et le projet de création d'une Cité de la paix au Sénégal répondent à notre désir ardent de contribuer à la paix universelle pour instaurer entre les peuples des relations fondées sur le dialogue et la tolérance. » (Abdoulaye WADE, 3 avril 2004)

Là aussi, aucun des lieux psychologiques potentiels (notre, quelqu'un, je, partis politiques, syndicats, forces vives de la nation, voisins, les peuples) n'est porteur d'émotion. Même le je-énonciateur ne se présente pas comme un porteur d'émotion. Il s'appuie sur une tradition sénégalaise bien établie « Senegaal, réewum teraanga la » (Le Sénégal est un pays d'hospitalité), cette teraanga (mot wolof signifiant hospitalité) étant fondée sur l'amour, le respect, la paix, bref le « dialogue », une des conditions majeures de la matérialisation d'une cohésion sociale. Sachant que sa population est très attachée aux vertus du dialogue, surtout en matière de prévention et/ou de résolution des différends, il a poussé très loin les vertus de ce dialogue pour préparer ses destinataires à adhérer à son discours. En effet, il soutient l'avoir érigé au rang de divinité, d'être vivant mythique à vénérer : « (…) j'ai érigé le dialogue en culte ! ». Il est ainsi en phase avec sa société qui donne une place capitale au dialogue dans les relations humaines. Ce que semble traduire d'ailleurs le très célèbre proverbe wolof : « Réeroo amul, ñàkk a waxtaan a am » (Il n'y a pas de désaccord, il n'y a qu'absence de dialogue ~ Point de désaccord là où est privilégié le dialogue) dont l'ambition est de permettre une meilleure cohésion sociale par la voie du dialogue.

3.2. L'émotion reconstruite à partir de valeurs socioculturelles

Pendant longtemps, en Occident principalement, on a opposé un système de type occidental essentiellement centré sur l'intérêt individuel, à un système africain traditionnel qui, disait-on, ne favorise pas l'éclosion des potentialités chez l'individu à cause de pesanteurs sociales et culturelles. Cette manière de voir les phénomènes d'ordre social et culturel est-elle toujours d'actualité ? Même s'il est encore prématuré de répondre de façon tranchée par l'affirmative, il demeure que la référence à des valeurs socioculturelles est aujourd'hui courante chez les hommes politiques africains pour faire passer des messages visant un changement de comportement. Ils ont compris que ces valeurs n'ont jamais cessé d'être des manières d'être et d'agir de leurs collectivités, et qu'elles continuent, dans certains contextes précis, d'orienter les actions de leurs concitoyens. Les chefs d'état sénégalais sont de ceux-là, comme en attestent les énoncés suivants :

> « Le développement, c'est, bien sûr, la croissance économique, ainsi parlent les économistes. Mais, il ne faut pas, comme le disaient les Anciens, que nous préférions le vivre aux raisons de vivre. Le développement, c'est, par-delà la croissance économique, un humanisme intégral, très précisément, l'épanouissement harmonieux de l'homme intégral et des hommes intégrés à l'Humanité : épanouissement physique, épanouissement culturel, mais aussi et surtout, épanouissement moral. Il s'agit, au-delà du mieux-être, d'assurer le plus-être. C'est la raison pour laquelle j'ai ramené le Ministère du Plan au niveau du Secrétariat d'Etat, que je l'ai appelé Secrétariat d'Etat chargé du Plan et du Développement.

> C’est la raison pour laquelle j’ai rattaché ce Secrétariat à la Présidence de la République, pour qu’il me soit, en quelque sorte, sous l’œil et sous la main. » (Senghor, 3 avril 1962).

Cet énoncé est extrait d’un discours de Léopold Sédar Senghor tenu le 3 avril 1962, la veille de la fête de l’indépendance de son pays. Les lieux psychologiques identifiables sont le je-énonciateur, le sénégalais (fondus dans le nous) et les Anciens. La présence des Anciens est très remarquée. Leur évocation dans l’argumentaire de Senghor qui cherche à obtenir l’adhésion des Sénégalais à la nouvelle structuration de son gouvernement, n’est pas gratuite. Pour la comprendre, rappelons-nous la place centrale que les africains accordaient aux Anciens dans leur vie de tous les jours. En effet, en Afrique et plus particulièrement au Sénégal, pays où on passait, dans certaines sphères sociales, par eux pour la transmission des valeurs, les Anciens, représentants des Ancêtres sur terre, incarnaient la sagesse et étaient censés orienter la vie de la communauté. Cette voix des Anciens ne s’est pas estompée, elle continue encore à se faire entendre, comme c’est le cas dans cet énoncé du Président Senghor. Il s’en sert ici comme argument d’autorité, c’est-à-dire comme procédé de persuasion pour imposer, grâce à l’aval des Anciens, une opinion aux sénégalais, fortement imprégnés de leur tradition, sans avoir besoin de la démontrer.
Dans l’énoncé ci-dessous, Wade, lui, fait appel aux Ancêtres, tout en exaltant leur participation active à l’édification des valeurs qui ont fait du Sénégal un pays en harmonie avec elle-même.

> « Mes Chers Compatriotes, Si, en moins d'un demi-siècle d'existence de notre Etat, les Sénégalais ont su faire bloc, corps et âme, pour créer et consolider l'Etat Nation, c'est que chaque Sénégalaise et chaque Sénégalais exaltent quotidiennement les vertus cardinales de patriotisme, d'amour du prochain, d'ouverture et de tolérance qui habitent notre peuple depuis la nuit des temps. L'histoire des peuples et la lecture attentive de l'actualité nous enseignent que, lorsqu'elle est fondée sur la négation de l'autre, la diversité porte en elle les germes de la méfiance, charrie la tension et conduit aux conflits. Par contre, vécue dans le respect de nos différences, la diversité est source d'enrichissement et d'harmonie. Rendons grâce à Dieu. Sur cette terre que nous ont léguée nos Ancêtres, nous avons, en effet, hérité de valeurs sublimes, propres à toutes les composantes de notre corps social et fondées sur des rapports de respect mutuel, de tolérance et de convivialité. Dans ce sens, je viens de mettre en place une Académie des langues nationales où toutes les langues de notre pays, sans exception, trouveront leur place. Revisitons les règles de bienséance, l'esprit de solidarité et de partage qui gouvernent et raffermissent l'interaction entre nos différentes religions. Ces règles et cet esprit font que les Sénégalais, quelle que soit leur obédience religieuse, partagent les mêmes joies et les mêmes peines. N'oublions pas, en effet, que dans une même famille se mêlent musulmans et catholiques, que dans certains de nos cimetières, musulmans et chrétiens se reposent côte à côte pour l'éternité. Tel est, et tel doit rester le Sénégal.» (Discours du 3 avril 2004, veille de la fête de l’indépendance).

Là aussi, le choix du lieu psychologique « Ancêtres » n'est pas anodin, il obéit à une certaine logique : amener à bénir la terre léguée par ces Ancêtres et chérir tous ceux qui y vivent. Le poids des Ancêtres dans un tel projet ne saurait être négligeable si l'on s'en tient à la place qu'occupent les Ancêtres dans la société sénégalaise où certains morts continuent encore à avoir une emprise sur les vivants. L'argumentaire s'appuie sur la « diversité » comme valeur et utilise comme véhicule d'émotions le « respect des différences ». L'objectif visé étant le raffermissement et le renforcement de la cohésion sociale : « (…) les Sénégalais, quelle que soit leur obédience religieuse, partagent les mêmes joies et les mêmes peines. (…) Tel est, et tel doit rester le Sénégal. »

4. Conclusion

En conclusion, il convient de rappeler que les discours de notre corpus sont principalement des productions orales, comportant deux types de messages : le contenu (l'énoncé) et la manière d'exprimer ce contenu (par la voix et/ou le corps). Ainsi, l'émotion exprimée dans ces discours se manifeste à travers des indices corporels (gestuelle, mimiques), vocaux (intonation, variations de volume, débit) et linguistiques (lexique, procédés stylistiques et discursifs). La présente étude s'est concentrée sur l'analyse du contenu, visant à identifier et analyser les formes de l'émotion dans les allocutions des dirigeants sénégalais. Cette analyse a mis en évidence non seulement l'importance des émotions dans le discours politique sénégalais à visée persuasive, mais aussi deux voies par lesquelles ces émotions se construisent : soit par une émotion clairement traduite par des éléments lexicaux émotionnels ou potentiellement émotionnels, soit par une situation décrite par analogie aux préconstruits socioculturels partagés pour inférer de l'émotion.

Références bibliographiques

Amossy R. 2012, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin,

Aristote, *La Rhétorique*, Livre I (définition et fonctionnement de la rhétorique), 329/323

Bronckart J.-P. 1985, « Pour un modèle de production du discours », in J.-P. Bronckart (Edit.), *Le fonctionnement des discours*, p. 3-58,

Doury M. 2016, *Argumentation. Analyser textes et discours*, Paris, Armand Colin.

Gardes-Tamine J. 2011, *La Rhétorique*, Paris, Armand Colin.

Plantin C. 1997 « L'argumentation dans l'émotion », in *Pratiques* 96, p. 81-100

Plantin C. 1997, « La construction rhétorique des émotions », http://icar.univ-lyon2.fr/Membres/cplantin/documents/1999b.doc

Robrieux J.-J. 2015, *Rhétorique et argumentation*, Paris, Armand Colin,

Raphael M. 2015, « Esquisse d'une typologie des différents modes de sémiotisation verbale de l'émotion », *Semen* [En ligne], 35 | 2013, mis en ligne le 21 avril 2015, consulté le 12 août 2021. URL : http://journals.openedition.org/semen/9795 ; DOI : https://doi.org/10.4000/semen.9795

Note biographique

Fatou GUEYE est une enseignante chercheure, docteure et Maître Assistant à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar. Elle est spécialiste de la linguistique du discours au Département de Lettres Modernes. Ses axes de recherches sont axés sur des aspects clés du discours, tels que : la syntaxe, les modalisateurs, l'énonciation et la pragmatique avec un intérêt particulier pour les indicateurs référentiels et organisationnels. Ainsi, elle explore comment ces éléments influencent la construction et l'interprétation des énoncés enrichissant ainsi les études linguistiques contemporaines et la contribution et la compréhension des mécanismes discursifs en contexte. Aussi est-elle l'auteure de plusieurs articles publiés dans son domaine de recherche.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur*(s). Cahiers Africains de rhétorique ©

2022 by UMNG-FLASH is licensed under CC BY-NC 4.0

Cahiers Africains de Rhétorique(fr), African Rhetoric Notebooks(An) **Vol 4, N°01, 30 Juillet 2025, pp.25-40**

De l'étymologie à la socioterminologie du terme *yòvó*[1]

1

Charles Dossou LIGAN
Université d'Abomey-Calavi
Courriel : charlesligan5@gmail.com

https://www.cahiersafricainsderhetorique.com/index.php/revue/article/view/113
https://doi.org/10.55595/4jq0yn37

Reçu : 10/06/2025, Accepté : 28/07/2025, Publiée : 30/07/2025

Financement *: L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.*
Conflit d'intérêts *: L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.*

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 0 %**

Résumé : L'objectif de la présente recherche est d'analyser les valeurs sémantiques du concept *yòvó* en adoptant une démarche socioterminologique. Les résultats des analyses - diachronique et synchronique - ont permis de mettre en exergue les notions qui gravitent autour de *yòvò*, à partir de son sens commun "*le Blanc ou l'Européen"*, souvent utilisé dans le langage pour désigner les gens de couleur. Le terme *yòvó* se rapporte aux notions d'exotique, de technologie, de compétence, de qualité mais aussi au snobisme ou à l'élitisme. Terme ambivalent, *yòvó* caractérise aussi bien l'original que l'artificiel lorsqu'il s'associe à d'autres termes pour qualifier des choses. Polysémique, il a intégré les langues du Sud Bénin dès la rencontre de l'Occident avec le Dahomey par le truchement de la colonisation et de l'esclavage.

Mots clés :*Yòvó*, concept, socioterminologie, langage, Dahomey.

From the etymology to the socioterminology of the term yòvó

Abstract : The objective of this research is to analyze the semantic values of the concept yòvó using a socioterminological approach. The results of the analyses—both diachronic and synchronic—have highlighted the concepts surrounding yòvò, based on its common meaning of "white person or European," which is often used in language to refer to people of color. The term yòvó refers to notions of exoticism, technology, competence, and quality, but also to snobbery and elitism. An ambivalent term, yòvó characterizes both the original and the artificial when combined with other terms to describe things. Polysemic, it entered the languages of southern Benin when the West encountered Dahomey through colonization and slavery.
keyswords : *Yòvó*, concept, socioterminology, language, Dahomey.

Introduction

L'unité lexicale *yòvó* qui désigne, communément, *le Blanc* est fréquent dans les pratiques discursives dans les langues parlées au Sud du Bénin. Selon S. Lempereur et J. De Athayde (2019 : 64) :

> "« *yovo* » (« blanc » en fongbe) sert toujours pour une partie de la population plutôt rurale et /ou populaire à désigner les Béninois expatriés (même temporairement pour des études) ou, plus encore à désigner la bourgeoisie urbaine qui utilise plus facilement le français que le fongbe, ou dont les manières socio-culturelles « rappellent » celles des Blancs".

Ce point de vue est partiel et loin de couvrir toutes les notions de *yòvó.* En effet, *yòvó* se rapporte à une diversité de notions qui suscite curiosité; d'où la présente recherche socioterminologique opte pour une double approche synchronique et diachronique. Selon F. Gaudin (2005 : 81),

> « La socioterminologie se fixe comme objet l'étude de la circulation des termes en synchronie et en diachronie, ce qui inclut l'analyse et la modélisation des significations et des conceptualisations. Elle possède une dimension sociocritique, comme toute sémantique du discours, dans la mesure où elle relie la production de sens des termes avec les conditions de leur apparition. La circulation des termes est envisagée sous l'angle de la diversité de leurs usages sociaux, ce qui englobe à la fois l'étude des conditions de circulation et d'appropriation des termes, envisagés comme des signes linguistiques, et non comme des étiquettes de concepts ».

Cette étude descriptive vise à clarifier les notions de *yòvó,* à partir de ses emplois dans divers domaines et dans les pratiques discursives. En considérant *yòvó* comme un terme, on admet aussi qu'il regroupe, du point de

vue sémantique, plusieurs classes d'objets ou de choses; ce qui conduit à dire qu'autour du terme *yòvó* s'anime un ensemble de notions dont les relations sont structurées autour de l'exotique ou de l'étranger. Selon J. Dubois et al. (2002), en terminologie, on appelle *système notionnel* ou *système de notions* un ensemble structuré de notions" qui reproduit les relations existant entre les notions qui le composent : chaque notion est ainsi déterminée par sa position dans le système, (J. Dubois et al. 2002 : 330).

En effet, l'esclavage subi par les peuples africains durant plus de quatre siècles, entre le 16è au 19è siècle, et la colonisation imposée dès les années 1890 ont laissé des traces indélébiles dans les langues africaines au point d'en constituer des témoins ou vestiges. Ainsi, des anthroponymes, des toponymes et des noms de choses sont demeurés dans le langage qui les a encodés de diverses manières.

La variation notionelle de *yòvó* et son caractère transversal suggèrent la prise en compte de ses divers emplois et perceptions en plus de son étymologie, ainsi qu'une analyse critique pour mieux l'appréhender. Que signifie *yòvó* ? D'où vient ce vocable devenu ordinaire dans les langue gbè ? Dans quels domaines s'emploie-t-il ? La suite du travail prend en compte la problématique, la démarche méthodologique, les résultats puis la discussion. Le travail s'achève naturellement par une conclusion.

1. Problématique

L'idée de la présente recherche émane de la curiosité ~~à~~ de comprendre l'étymologie du vocable *yòvó* associé à diver~~ses~~ sens. Dans une publication d'humeur postée sur Internet par une Volontaire du Corps de la Paix, cette dernière exprime son amertume et l'agacement que suscite l'emploi répétitif du mot *Yòvó* dans les communautés du Bénin. Voici un extrait de son écrit :

> " *Yòvó Yòvó Bonsoir, ça va bien, merci"*
> [...] Ceci est la chanson que les enfants aiment autant chanter aux Blancs et cela va vous rendre fou si vous restez au Bénin plus que quelques mois parce que vous allez l'entendre maintes fois [...].

Mais, comme l'indique la Volontaire, le mot *Yòvó* ne sert pas à désigner uniquement les Européens. Elle poursuit en ces termes :

> "Ce qui m'a beaucoup surpris est que les Béninois appellent les autres Béninois *Yòvó* qui ont le *teint plus clair*. Pour eux, avoir le teint clair est un symbole de statut et un signe de beauté. [...] Les Béninois sont très amicaux et aiment bien les gens de l'ouest, mais ils ne peuvent pas se retenir de remarquer que vous êtes Blanc, et *différent*. [...] Ce que je n'ai jamais compris est que des fois *les Béninois instruits* m'ont appelé *Yòvó*. Ils vous appellent *Yòvó* à cause de *l'ignorance* et un *manque de compréhension* et pas à cause de

> l'animosité. En effet, ils ont un *grand respect pour les Européens et Américains, des fois à l'extrême*. J'ai entendu plus qu'une fois des gens dire que les *Blancs sont plus forts et plus intelligents que les Béninois* ce qui m'a dérangée. Les *Béninois* sont sans doute les *personnes les plus aimables que j'ai jamais connues* malgré cette habitude ennuyante d'être appelé *Yòvó* . La plupart des *ethnies africaines ont un mot pour les Blancs* comme *Batouré* au nord du Bénin et *Anisara* ce qui est un mot arabe et s'utilise aux régions en Afrique ou l'Islam est populaire".

A la lecture de ces extraits, on constate que :

- autant les enfants que les adultes font usage du vocable *yòvó*;
- *yòvó* sert à désigner une personne de teint plus clair ou pour signifier la différence;
- l'ignorance et le manque de compréhension sont les causes de l'utilisation du vocable *yòvó*;
- les Béninois qui en font usage ne manquent ni de respect ni de considération pour le Blanc.

Au regard des constats précédents, on retient que l'utilisation de y*òvó* a traversé le temps et les générations. En dehors de l'agacement qu'il peut susciter chez un "Européen" du fait de son emploi répétitif et permanent pour nommer le Blanc, l'usage du vocable *yòvó* n'est pas pour autant péjoratif. D'où vient alors ce vocable qui sert à la désignation dans divers domaines ?

2. Démarche méthodologique

Recherche documentaire, entretien qualitatif et analyse conceptuelle ont constitué les étapes clés de la présente recherche inspirée par une observation empirique, à savoir : l'emploi durable du vocable *yòvó* dans certaines langues béninoises. L'écoute attentive des pratiques discursives, notamment en gungbe et en fɔngbe, a permis d'enregistrer et de transcrire, au moyen–de l'alphabet des langues béninoises, des constructions lexicales intégrant le vocable *yòvó*. Ces noms fréquents dans le langage ressortent, pour la plupart, des domaines de la culture (divers noms, gastronomie), de l'art, de la technologie, des produits manufacturés, de la production végétale/animale. Les données ont été décrites puis analysées du point de vue synchronique et diachronique. Elle vise à explorer, dans un premier temps, les contours historique et sémantique de *yòvó* puis dans un second temps d'analyser en s'appuyant sur divers domaines pour justifier sa permenance dans le langage. Le classement des données a permis de dévoiler les contours sémantiques de *yòvó* qui a pour fonction de caractériser, de déterminer ou de qualifier des objets, des personnes ou des actes. L'usage du terme *exotique* dans la suite du travail permet de prendre en compte tout ce qui n'est pas autochotone ou reconnu propre au Continent africain ou au Bénin. Ainsi, les produits ou techniques/technologies d'origine étrangère ou lointaine - européenne, occidentale, asiatique ou américaine – sont, ici, qualifiés d'exotiques.

L'exotisme est, en effet, un phénomène culturel de goût pour l'étranger et qui se rapporte à l'histoire des civilisations et leur expansion. En effet, la mission "civilisatrice" de l'Europe a permis à ses pionniers d'imposer ou de faire remplacer des fonds culturels de l'Afrique authentique par ceux dont ils sont détenteurs et qu'ils ont jugés meilleurs. En plus d'être étrangères ou lointaines, certaines normes, modes et techniques ou technologies venues d'ailleurs ont un caractère artificiel et sont perçus sous le prisme de *yòvó*. Par ailleurs, nous avons opté pour la transcription de *yòvò* avec des lettres minuscules par souci d''armonisation. Toutefois, il commence par la lettre majuscule "*Y*"'"lorsqu'il s'agit d'un anthroponyme ou d'un toponyme. Le signe "<″ utilisé dans les hypothèses signifie "provient de" tandis que le signe ">" traduit "génère".

3. Résultats

L'analyse étymologique de *yòvó* s'appuie sur les écrits disponibles et sur des entretiens dont les résultats sont présentés sous formes d'hypothèses. L'analyse socioterminologique, quant à elle, se fonde sur la recherche des significations de *yòvó* dans les pratiques langagières.

3.1 De la diachronie à la synchronie de yòvó

En s'appuyant sur les aspects phonétique et sémantique mais aussi sur les divers emplois qui relèvent de l'onomastique, de la syntaxe ou encore de la terminolgie, nous analysons l'étymologie de *yòvó*.

3.1.1 Esquisse d'une étymologie du concept Yòvó

A partir des travaux du Révérend Père Riebstein (1923), P. Lébéné Bolouvi (1990 : 65) affirme que dans le nom construit *àgùdà**yèvú*** signifiant *Portugais* [qui provient du terme toponymique *àgùdà* c'est-à-dire *Portugal]*, le nom ***yèvú*** apparaît comme une variante de ***yòvó***. Il fait apparaître la différence entre àgùdà et *yòvó* dans des expressions dans lesquelles àgùdà est un faux-Blanc, c'est-à-dire celui qui a toutes les apparences d'un Blanc mais qui ne l'est pas :

(1) gùdà sìká yé klɛ̃ ná miam miam
c'est l'or àgùdà /qui brille exagérément
qui éblouit par son éclat

(2) *àgùdà* mé flù nà ***yèvú*** ò
Un Agùda ne peut pas duper un **Blanc** (Européen)
Agùda n'est pas plus malin (ou plus intelligent) que **le Blanc**
(Bolouvi 1990 : 68)

Par ailleurs, les termes àgùdà-*yèvú* ou àgùdà-*yòvó*, le binôme -*yèvú/yòvó* désignent le Blanc ou l'Européen.

Au-delà de cette analyse fondée sur des sources écrites, examinons maintenant les trois hypothèses qui suivent, à savoir : l'unité lexicale yòvó proviendrait de *anyú vɔvɔ "*peau rouge*"; yò vó "*pourri /pourriture à l'anus*"*; *yè vò "autre / nouvelle* ombre*".*

***Hypothèse n°1** : **yòvó < anyú vɔvɔ** "*peau rouge*";*

Dans les langues du continuum dialevtal gbe, notamment le fɔngbe et le gungbe, *anyu* / *ayu* désignent *la peau* tandis que *vɔvɔ*/*vɔ*/*vê* indiquent la *couleur rouge*. Ainsi, on a :

- *anyu vɔvɔ > nyúvɔ* par la suppression de la voyelle *[a]* dans *anyu* puis par l'élision d'une syllabe (vɔ) de *vɔvɔ*. D'où *nyuvɔ.*

  puis

- *nyuvɔ > yòvó* par substitution de la voyelle */o/* aux voyelles */u/* et */ɔ/* dans *nyuvɔ*.

On pourrait supposer une harmonisation vocalique visant à faciliter la prononciation de n*yuvɔ* en *yòvó.* Ainsi, le syntagme *anyú vɔvɔ* aurait évolué en deux temps : d'abord par lexicalisation ou grammaticalisation pour générer n*yuvɔ* "*peau rouge*" puis par harmonisation vocalique pour générer *yòvó*.

Les informations recueillies auprès des sources orales indiquent que l'alerte de l'arrivée des Colons ou "gens de couleur" [aperçus sur la plage de Ouidah au début du 19è siècle] a été donnée par des riverains qui ont crié "*zòjagɛ̌*" c'est-à-dire "*le feu a etteint le rivage*". Selon le linguiste Albert Bienvenu Akoha[1], le lexème *zòjagɛ̌* couramment utilisé par les locuteurs de la langue fɔn émane de cette scène. Plus tard, vint *yòvó* que la langue fɔn a retenu comme forme d'expression qui émanerait de l'énoncé suivant :

> *yɛ̌* ***mɛ̀ anyu vɔvɔ*** *lɛ̌ ko lé wá mɛ̀* !
> **les gens à la peau rouge** sont encore là hein !

,

Dans cette phrase d'alerte, "*mɛ̀ anyu vɔvɔ"* désigne "*les gens à la peau rouge*". Le rouge ici traduit les "gens de couleur". La couleur mise en exergue est bien évidemment différente de celle des Dahoméens dont la couleur de peau est noire.

Hypothèse n°2 : yòvó < yò vó "pourri /pourriture à l'anus"

[1] dans un entretien oral qu'il nous a accordé en novembre 2023

Albert Bienvenu Akoha[2] émet, également, l'hypothèse d'une désignation dépréciative ou injurieuse du Blanc signifiant littéralement "*pourriture de l'anus*" ou "pourri à l'anus" détaillé comme suit : "***yò***" *annus + "**vó**" pourri".* En effet, les Colons qui ont envahi les côtes africaines [pour soit disant une mission civilisatrice] seraient des individus non circonscis, contrairement à la plupart des Dahoméens. Pour désigner ou nommer ces personnes de la race blanche, une perception culturelle peu valorisante serait entrée dans le langage pour se venger des actes qu'ils commettent sur les Noirs au nom d'une certaine mission civilisatrice. Le nom *yòvó* serait, donc, né de cette forme de stigmatisation de l'homme Blanc.

Hypothèse N°3 : yòvó < yɛ̀ vò / yɛ̀ vú" une autre /nouvelle ombre**" ou **petite ombre

La troisième hypothèse est relative à l'ombre que projetterait le Blanc. Selon les données recueillies [voir Bolouvi 1990 opcit], le nom du Blanc viendrait de la combinaison des unités lexicales *yè "ombre"* et *vó "autre"*pour donner *autre ombre.* Ainsi, l'ombre que projette le Blanc ne serait pas semblable à celle de l'Européen. D'où, le nom *yèvó* devenu *yòvó* avec ses variantes *ɛyèvó* "autre ombre" ou *yèvú* "petite ombre", dans d'autres langues du continuum dialectal gbe dont le tɔ̀li, le sɛ́tɔ̀, le sáxwè qui désigne *le Blanc* ou *l'Européen*.

En somme, les trois hypothèses sont plausibles dans la mesure où la langue n'est pas statique. Ainsi, la réduction d'un syntagme en une unité lexicale ou la modification des unités phoniques, notamment les voyelles, peuvent se produire avec pour conséquence l'apparition de nouveaux mots. Qu'il s'agisse d'une perception des Colons ou des négriers par rapport à la couleur de leur peau ou d'une stigmatisation relative à leurs caractéristiques physiologiques, les explications concourent à dénommer des êtres humains différents de ceux auxquels les Dahoméens étaient habitués dans leurs milieux de vie.

3.1.2 L'unité lexicale yòvó dans les pratiques langagières quotidiennes

Du point de vue synchronique, il est, ici, question d'analyser les désignations qui mettent en exergue les représentations de *yòvó* se rapportant aux réalités telles que : race, teint, anthroponymes ; espèces animales et végétales ; toponymes ; langue et culture.

3.1.2.1 Race, teint, anthroponymes relatifs à yòvó

Les douze données onomastiques (noms communs, collectifs, pseudonymes) qui suivent sont utilisées pour désigner des personnes humaines. Leur découpage syntagmatique [présentées en ***italique gras*** à droite] laisse entrevoir la place et/ou le sens courant de *yòvó*.

[2] idem

- ✓ *Yòvó* **(**a)su ***yòvósú***
  Le Blanc européen mâle/masculin époux Blanc / époux

- ✓ *Yòvó* (a)si ***yòvósi***
  Le Blanc européenne femelle/féminin épouse Blanche / épouse

- ✓ *Yòvó* *o*vi ***yòvóví***
  Le Blanc enfant enfant de Blanc / enfant européen

- ✓ *Yòvó* *o*tɔ ***Yòvótɔ́***
  Le Blanc / bonzé père père de l'enfant de teint clair

- ✓ *Yòvó* *o*nɔ ***yòvónɔ***
  Le Blanc / bonzé mère mère de l'enfant de teint clair

- ✓ Papa ***yòvó*** ***Papa yòvó***
  Papa le Blanc un père de teint clair / bronzé

- ✓ Maman ***yòvó*** ***Maman Yòvó***
  maman le Blanc une mère de teint clair / bronzé

- ✓ Flê yòvó ***Flê yòvó***
  Frère le Blanc monsieur de teint clair / bonzé

- ✓ sê yòvó ***Sê yòvó***
  Soeur le Blanc dame de teint clair / bonzé

- ✓ dada yòvó **dǎyòvó**
  soeur ainée le Blanc dame de teint clair / bronzé

- ✓ agě *yòvó* ***agěyòvó***
  dehors, rivage le Blanc le Blanc de dehors

albinos

- ✓ Dàntɔkpá yòvó ***Dàntɔkpá yòvó***
  Dàntɔkpá le Blanc yòvó de Dàntɔkpá

La désignation ***dàntɔ̀kpá yòvó*** est une forme d'insulte ; celui qui est ainsi désigné étant censé avoir acheté sa *peau blanche*. Il n'est pas naturellement un Blanc, mais un Blanc artificiel. En effet, *Dàntɔkpá* est le nom du plus grand marché de Cotonou, réputé pour la grande diversité des produits qui s'y commercialisent, y compris les produits cosmétiques. Ainsi, un individu (masculin ou féminin) qui a la peau brune ou décapée est, généralement, appelé *dàntɔ̀kpá yòvó* en guise de moquerie.

Par ailleurs, ***Aguda Yòvó*** est un terme employé pour nommer le *Portugais*. Quant à ***Yòvógán*** et ***Dossou-Yòvó***, aujourd'hui anthroponymes collectifs ou noms de familles, ils nommaient au temps fort de la colonisation des fonctionnaires administratifs auxquels sont confiés des responsabilités spécifiques auprès des Blancs.

Yòvógán, littéralement *le chef des Blancs*, désigne le dignitaire en charge des finances et du commerce des esclaves dans le royaume du Dahomey. Pour W. de Souza (2014 : 177), ***Yovogan*** est le ministre chargé des rapports du roi ou du peuple avec les Européens. Il était même considéré comme un vice-roi. Représentant du roi d'Abomey, il résidait dans le quartier Fɔnsramɛ̀, fondé par les Fɔn. Cette personne exerce des prérogatives de Gouverneur à Ouidah. Par ailleurs, ***Yovocodji*** *[Yòvókɔjí]*, signifie en langue fɔn « la place du Blanc » (W. de Souza, 2014: 300), tandis que ***Dossou Yovo***, littéralement *Dossou*[3] *auprès des Blancs*, fut un interprète officiel auprès des Européens à Ouidah et servait également de chambellan au roi Ghézo dans ses relations étrangères (W. de Souza, 2014: 248).

3.2.2.2 Des espèces animales et végétales relatives à yòvó

La présence de l'unité lexicale *yòvó* dans les noms qui suivent sert à caractériser l'espèce ou la race des animaux et des végétaux. Ainsi, la race blanche combine avec les noms *kanlin* ″animal"; *kòklɔ̌* ″poulet″ *; kpákpá* "canne/canard" ; *ohan* "porc/truie" et *avún* ″chien""pour en former de nouveaux qui désignent des espèces de races exotiques.

En guise d'illustration, on a :

- ✓ *yòvó**kanlin*** animal de race exotique
- ✓ *yòvó**kòklɔ̌*** poule/poulet de race exotique
- ✓ *yòvó**kpákpá*** canard de race exotique
- ✓ *yòvó**han*** porc /truie de race exotique
- ✓ *yòvó**vún*** berger allemand (chien).

[3] Il serait l'un fils de Sassou, venu du pays mina et ayant trouvé asile auprès de Zossoungbo à Ouidah. Dans les langues béninoises, Dossou [Dòsú] qui signifie littéralement "le trou est fermé", est un nom de rang. C'est le prénom de l'enfant de sexe masculin qui naît après les jumeaux / jumelles.

Ces désignations servent à nommer des espèces animales issues de croisements génétiques; le but étant d'améliorer leurs caractéristiques physiques, leur mode de reproduction ou autres. La liste, ci-dessous, regroupe des noms d'espèces végétales couramment utilisés dans les langues du continuum gbe. Ils sont obtenus à partir de la combinaison du terme *yòvó* avec des noms d'espèces de mêmes noms; à la différence que les premiers sont des variétés améliorées ou sélectionnées grâce à une technique/technologie importée, c'est-àdire du Blanc. On a :

- ✓ yòvó**lénkùn** poivre de Guinée (épice, en gungbe)
- ✓ *Yòvó***dé** palmier sélectionné; noix de palme produite à partir d'une variété de palmier sélectionné ou amélioré (gungbe)
- ✓ yòvó**teví** fruit à pain (gungbe)
- ✓ yòvó**gɔ̀nkɛ́** coco sélectionné (gungbe)
- ✓ yòvó**gbomá** feuilles de légumes produites dans le jardin (gungbe).
- ✓ yòvó**gbǒ** orange (en gɛngbe)
- ✓ *yòvó**né*** coco (gɛngbe).
- ✓ *yòvó**zèn*** orange (en gungbe, fɔngbe)

Ozèn est le nom d'une pierre, autrefois, utilisée pour des usages multiples : identifier[4] des ustensils de cuisine; faciliter la poussée chez les femmes parturiantes lors de l'accouchement traditionnel. Il se peut que le fruit *yòvózèn* et "*ozèn*" aient des relations de sorte que le premier soit le produit exotique par rapport au second qui est, traditionnellement ,utilisé dans le domaine de l'accouchement.

En supprimant le lexème *yòvó* de chacune de ces désignations, on obtient respectivement *lénkùn* (poivre); *odé* (noix de palme); *teví* (igname); *agɔ̀nké* (coco); *gbomá* (feuille de légume); *gbǒ* (orange), qui sont soit des variétés autochtones soit des variétés antérieures à la pénétration coloniale.

Ces données montrent que la colonisation [ou l'esclavage] a été une porte d'entrée de certaines espèces [exotiques] animales et végétales dans la culture africaine, en particulier au Dahomey. Bien que ces espèces soient tropicalisées et intégrées, les noms qu'elles portent permettent de renseigner sur leurs origines, d'une part et sur le processus de leur obtention, d'autre part; d'où, l'antéposition du lexème *yòvó*.

3.2.2.3 Des toponymes relatifs à yòvó

Dans la liste des toponymes ci-dessous, *yòvó* est en position initiale et indique l'appartenance ou la propriété des lieux désignés :

[4] marquer d'un signe distinctif ou du nom de leur propriétaire

- ✓ Yòvó**xì** **marché** du Blanc
- ✓ Yòvó**kɔjí** nom de village dans la commune de Grand Popo
- ✓ *Yòvó***tokpa** nom d'un site d'Adjarra
- ✓ *Yòvó***xwé** **chez** le Blanc / **domicile** du Blanc
- ✓ Yòvó**tòmɛ̀** **pays** européen, asiatique, américain
- ✓ *Yòvó***gbéjí** **à l'étranger**, au pays des Blancs.

Les trois premiers toponymes se rapportent à des histoires locales de la colonialisation ou à l'esclavage; le quatrième désigne le domicile de l'expatrié [maison / domicile du Blanc/de l'Européen] ou une maison construite sur un modèle exotique alors que les deux derniers indiquent des destinations européennes.

3.2.2.4 Langue et culture relatives à yòvó

La liste suivante regroupe des noms de domaines dont la gastronomie, l'industrie, la technique / l'art et la médecine. Dans cette série, les traductions littérales sont entre griffes.

- ✓ yòvó**núɖuɖu** mets exotique / plat européen ou asiatique, etc.
- ✓ yòvó**linfín** "*farine du Blanc*" farine de blé
- ✓ yòvó**dokɔ́** beignet de la farine de blé (en fɔngbe)
- ✓ yòvó**jɛ**[5] "*sel du Blanc*" sucre
- ✓ *Yòvó***han** alcool exotique / cochon de race blanche
- ✓ yòvó**núɖutɛ̀n** restaurant spécialisé dans la cuisine européenne
- ✓ yòvó**núɖiɖa** cuisine *européenne*
- ✓ yòvó**gbe** langue étrangère / langue européenne / asiatique/américaine
- ✓ yòvó**nyíkɔ** nom exogène (européen, asiatique, américain)
- ✓ *yòvó***wè** danse exotique
- ✓ *yòvó***nuxixo** musique exotique
- ✓ *yòvó***ɖa** coiffe/tresse exotique
- ✓ *yòvó***nusisɔ́** tenue exotique
- ✓ yòvó**misa** culte chrétien
- ✓ yòvó**sùn** le mois calendaire [mois selon le calendrier gréogorien]
- ✓ yòvó**zǎn** le jour calendaire

[5] Il s'oppose au terme *xwlajɛ* qui désigne *le sel de cuisine* en fongbe et gungbe

- ✓ yòvó**xwè** l'année civile [selon le calendrier civile]
- ✓ yòvó**mì** pétrole
- ✓ yòvó**lɔ** technique occidentale / art ou savoir-faire européen
- ✓ yòvó**ɖí** savon manufacturé
- ✓ yòvó**ɖù** poudre à canon de l'occident
- ✓ yòvó**so** arme à feu, fusil
- ✓ Yòvó**masin** produit pharmaceutique
- ✓ Yòvó**ɖú** un produit spécifique de la pharmacopée africaine
- ✓ Yòvó**dotô** médecin
- ✓ yòvó**zɔ́n** travail intellectuel, administratif, emploi à l'européenne
- ✓ yòvó**gle** le champ du Blanc.

L'esclavage et la colonisation, orchestrés par les Européens et les Américains, ont fortement impacté les cultures autochrones d'Afrique. En effet, le remplacement des modes de vie, cultures, langues et religions typiquement d'Afrique par les leurs sous le prétexte que ces derniers sont sauvages et indignes de civilisation a favorisé l'adoption de plusieurs pratiques exotiques qui, aujourd'hui, coexistent avec celles des peuples autrefois assujétis.

4. Discussion

Au regard des résultats, on note que l'usage du vocable *yòvó* fait référence à une dichotomie entre la race noire et les autres. Ainsi, *yuu* (noir, en gungbe) désigne la race noire tandis que *yòvó* nomme les autres races. Des produits, biens et services, techniques,technologies,—et même des comportements européens, asiatiques ou américains sont marqués dans le discours par l'utilisation du mot *yòvó*.

Dans une chanson de l'artiste de musique traditionnelle, Feu Amagnon Koumagnon[6], on peut entendre la phrase *Yĕ wlé mĭ sà ná* ***Yòvŏ***, traduite par "*ils nous ont capturés et vendus au* ***Blanc"***. Cette phrase [qui rappelle l'esclavage et les modes de capture, de vente et d'exploitation des Noirs] ne fait pas de distinction au sujet des origines des négriers, ici acheteurs.

Il en est de même de l'expression proverbiale *Agba glŏ* ***Yòvó****, Gunnu*[7] *ma ɖè* traduite par "*le Gunnu ne peut manipuler l'arme à feu que le Blanc n'a*

[6] dans le titre « Affokpé »

[77] Le ressortissant du milieu Gun. Le terme désigne également les populations locutrices du gungbe, originaires de certaines communes du Sud Bénin [dont Porto-Novo, Avrankou, Aguégués, Cotonou, Akpo Missérété, etc.] et du Sud du Nigéria

pas pu actionner" ou encore *"le Noir ne peut réussir là où le Blanc a échoué"*. Au-delà du fait que l'expression manifeste une incapacité du Noir à exercer l'arme à feu que le Blanc n'a pas pu activer ou encore l'impossibilité pour le Noir de réussir là où le Blanc a capoté, elle ne mentionne pas avec discernement le territoire du *yòvó* (le Blanc) en question. C'est dire que *yòvó* est utilisé de façon générique pour désigner l'étranger, pourvu qu'il soit hors de l'Afrique.

Sous un autre angle, *yòvó* caractérise ou codifie la qualité ou le privilège. Plusieurs expressions, dans le discours quotidien, mettent en exergue cette réalité. Une personne de teint clair ou bronzé est appelée par le pseudonyme *yòvó*. Il s'agit d'une appellation courante pour distinguer cette dernière des autres (voir *agɛ̌yòvó*), même si la désignation en question peut, parfois, être une moquerie comme il en est le cas dans *dàntɔkpá yòvó*. Mieux, le père ou la mère d'un enfant de teint clair ou bronzé est appelé *yòvótɔ́* ou *yòvónɔ*, lorsqu'on ne juge pas nécessaire d'appeler ces parents par leurs noms personnels ou par les prénoms de leurs enfants. *Yòvó* est, dès lors, un appellatif commun, y compris pour nommer un albinos[8].

Yòvó connote dans le langage le privilège. Le nom *Yòvóví* "enfant du Blanc", ne désigne pas forcément cette réalité littéralement perceptible. Il est, plutôt, employé pour désigner un enfant dorloté, bénéficiant d'une attention extraordinaire de la part de ses parents. Considéré comme appartenant à une classe supérieure dans la communauté, il est, généralement, un enfant gaté, intouchable, irréprochable, voire insensible à l'éducation communautaire.

Pour stigmatiser une personne perçue comme étrangère ou narcissique dans son milieu, on dira qu'il *joue au yòvó* ou qu'il *fait le yòvó,* pour signifier qu'il aime se donner plus d'importance que les autres. En effet, l'expression *yòvó mitɔn ko wá* "notre Blanc.he est arrivé.e" ne connote pas forcément qu'un Européen est arrivé. Il s'agit plutôt d'une tournure langagière pour annoncer l'arrivée d'une personne qui se comporte comme un Blanc, c'est-à-dire un Occidental artificiel. *Yòvó*, dans ce contexte, signifie celui qui simule le Blanc, une personne gênante dont l'attitude tranche avec les comportements du milieu ou du groupe. De ce fait, il fait l'objet de railleries dans le milieu social.

Dans le même sillage, la désignation dàntɔkpa *yòvó* (*yòvó* de dantokpa[9]) désigne un individu ayant obtenu artificiellement un teint clair ou bronzé

[8] il existe, cependant, d'autres termes dont *lisa* pour désigner un albinos. En effet, l'albinos est souvent considéré comme une divinité.

[9] Dantokpa est le nom du plus grand marché international du Bénin basé à Cotonou. Dans ce marché, on commercialise tous les types de produits y compris les laits éclaircissants ou

grâce aux produits de soins corporels acquis au marché Dantokpa. Mieux, *à dén mĭwu Yòvó lɛ*, "tu nous méconnais, nous les Blancs", est une sorte de plaisanterie pour qualifier le caractère élitiste ou snob de quelqu'un. Parfois, il s'agit d'une moquerie pour s'attaquer au comportement ou à l'attitude d'une personne qui s'estime un peu trop dans le milieu social. En effet, le fait de se comporter différemment, en mettant un peu trop de soin à sa façon de faire est, parfois, perçu comme un écart au regard de ceux dont les comportements sont ancrés dans la tradition ou dans coutumes locales. C'est dire que des comportements perçus comme étrangers ou extérieurs au vécu quotidien sont frappés d'un regard critique ou d'une perception négative visant à ostraciser celui qui l'adopte. Cet européanisme ou occidentalisme subit un lynchage psychologique ou moral qui transparait dans le discours à travers une petite phrase du genre *Mi kpɔ́n Yòvó* "regardez le Blanc/la Blanche".

Il en résulte que certains de ces énoncés sont des formes d'étiquetage en raison de la peau blanche à base de laquelle on reconnait l'Occidental, ne saurait s'obtenir de manière artificielle. Une peau artificielle est celle obtenue à partir du décapage dû à l'utilisation des produits cosmétiques achetés dans le commerce. D'où *le Blanc/la Blanche de dantokpa*.

Du point de vue synchronique, la désignation *yòvó* ne se limite pas à nommer le Blanc ou l'Occidental. En d'autres termes, *yòvó* a acquis le satut de concept référant, pour désigner une variété de notions avec lesquelles il n'a pas forcément de lien. En combinant avec d'autres unités lexicales, *yòvó* qualifie ces derniers ou les détermine. *Yòvógbe* est une langue étrangère à l'Afrique. On parlera, par exemple, de *flanseyòvógbe* (langue française), *glénsìyòvógbe* (langue américaine) à ne pas confondre avec *glénsìgbe* tout court qui peut être la langue anglaise parlée sur le continent africain.

Yòvó participe à l'anthroponymie (individuelle ou collective) dans la partie méridionale du Bénin. Ainsi, des noms comme *Yòvó*, *Dossou-Yòvó*, *Yòvógán*, pour ne citer que ceux-là, sont des patronymes bien connus au Bénin et qui participent à l'enracinement du concept *yòvó* dans le vécu des Béninois, plusieurs siècles après les phénomèmes qui ont favorisé la circulation de ce concept dans les pratiques discursives des locuteurs.

Reconnaissons que le langage a codifié la supériorité des races blanche et jaune par rapport à la race noire à travers l'usage du terme *yòvó*. En effet, l'utilisation de l'unité lexicale *yòvó* instaure une discrimination - positive ou négative - voire une condamnation à l'incapacité, au manque de génie ou d'imagination de l'homme Noir.

autres produits qui permettent de décaper la peau pour obtenir une peau clair, à l'image du Blanc.

Conclusion

La pénétration occidentale a marqué le langage au point d'y laisser des empreintes indélébiles. L'unité lexicale *yòvó* est un témoin de l'impérialisme occidental qui a investi tous les secteurs de la vie des Africains. La présente étude a montré que *yòvó* a intégré plusieurs domaines dont l'anthroponymie, la culture, la production végétale et animale et la technologie. Cette unité lexicale est, également, un marqueur d'origine, de qualité, de privilège en même temps qu'elle est le patronyme de certaines familles dont les aïeux avaient occupé des fonctions spécifiques et de grande portée aux côtés des colons et négriers. L'emploi de *yòvó* dans le discours est la marque d'une certaine estime ou valeur que le Béninois accorde à la personne de race étrangère en termes de supériorité, de compétence, de capacité. Notion ambivalente, *yòvó* se rapporte à l'originalité, l'industrialisation ou la manufacture, d'une part et à l'artificiel à la dénaturation, d'autre part. Les nombreux mots et expressions qui s'agglutinent au terme *yòvó* n'auraient peut-être pas existé en l'absence de la rencontre de l'Occident avec le Dahomey. Comme quoi, le langage s'etoffe et se renouvelle au fur et à mesure que l'histoire des commununautés s'enrichit. On convient que les populations africaines sont extraverties dans une proportion non négligeable sur plusieurs plans. Ce mimétisme encourage le maintien du vocable *yòvó* dans le langage au point d'en être dépendant. Mais, l'influence ou la fréquence de *yòvó* pourrait diminuer dans les pratiques langagières à mesure que les Béninois prennent conscience en se réappropriant leurs cultures et leurs langues, notamment en les intégrant solidement dans le système éducatif (formel et non formel); la formation et la communication. La réappropriation culturelle devra aussi passer par une consommation plus accrue des produits locaux, y compris la gastronymie, les modes et la musique. A l'ère de l'appel des Africains à la reprise en main de leur destin, il importe que les idées ici développées prennent rapidement la forme de projets pour en impacter le plus grand nombre. Ce ne serait que justice rendue à ce que nous appelerions, non pas afrocentrisme, mais l'afrogénéité./ -

Références bibliographiques

Akoha Albert Bienvenu, 2023, Entretien oral sur l'origine du concept *yòvó*, Cotonou, Bénin.

Baldinger Kurt, 1959, ‘’L'étymologie, hier et aujourd'hui’’. In: *Cahiers de l'Association internationale des études francaises,* n°11. pp. 233-264;
doi : https://doi.org/10.3406/caief.1959.2150
Repéré à : https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1959_num_11_1_2150

Dubois J., Giacomo M., Guespin L., Marcellesi C., Marcellesi J.-B., Mevel, J.-P. *Dictionnaire de linguistique*, 2002, Larousse-Bordas/VUEF.

Bolouvi Lébéné P. 1990, ‘’Toponymes et ethno-glottonymes de l’ancienne côte des esclaves, dans la terminologie brésilienne du trafic négrier (XVIe-XIXe siècles)’’, in Gayibor Nicoué Lodjou (dir.), *Toponyme historique et glossonymes actuels de l’ancienne côte des esclaves* (XVè-XIX S.), Presses de l’Université du Bénin, Lomé.

Lempereur Samuel & De Athayd João, *2019,’’* Esclavage, créolisation et constitution des identités en Afrique de l’Ouest : le cas des Agudàs du Bénin’’, In *Civilisations vol. 68,– Mobilités dans le Sud globalisé,* Université libre de Bruxelles ; Aix-Marseille Université
file:///C:/Users/HP/Downloads/Civ68_pp47-71_Lempereur-DeAthayde.pdf

De Souza Waldémar, 2014, *La place des élites religieuses et traditionnelles au Bénin : l’impact de leurs relations avec les élites politiques sur le maintien de l’Etat démocratique*. Science politique. Université de Bordeaux, Français. NNT : 2014BORD0403. tel-01139880.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L’article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur*(s). Cahiers Africains de rhétorique © 2022 by UMNG-FLASH is licensed under CC BY-NC 4.0

Cahiers Africains de Rhétorique(fr), African Rhetoric Notebooks(An) **Vol 4, N°01, 30 Juillet 2025, pp. 41-55**

Analyse énonciative des discours politiques de Deby et Biya sur la question du terrorisme/ boko haram au Tchad et au Cameroun[1]

MASRA NGAKOUTOU
Université de Marien N'Gouabi (Congo-Brazzaville)
Courriel : masrangakoutou82@gmail.com

&
Anatole MBANGA
Université de Marien N'Gouabi (Congo-Brazzaville)
E-mail : mbanga.anatole.64@gmail.com

DOI : https://doi.org/10.55595/x5m51v81
https://www.cahiersafricainsderhetorique.com/index.php/revue/article/view/117

Reçu :26/02/2025 Acceptation : 10/04/2025, Publication : 30/07/2025

Financement *: L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.*
Conflit d'intérêts *: L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.*

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 1 %**

Résumé : De prime à bord, cet article se propose de faire une analyse énonciative de discours d'Idriss Deby et Paul Biya (Président du Tchad et Président du Cameroun) sur la question du terrorisme au Tchad et au Cameroun appelé Boko Haram**.** Ledit article est une analyse du corpus en tenant compte des théories de l'analyse du discours et de la linguistique. Les ressources de l'énonciation nous ont permis de déceler des mécanismes énonciatifs et d'accéder à la compréhension du discours. Les discours politiques de deux Chefs d'États mettent en exergue deux instances d'orientation dont l'une vise à promouvoir le développement du pays à travers des axes de réalisations crédibles et concrètes, et l'autre à capter davantage la sensibilité du peuple sur la clairvoyance de la feuille de route politique afin de gagner leur confiance pour se maintenir au pouvoir. Les énonciateurs de ces différents discours empruntent la voie de la subjectivité en utilisant le « je » qui se met au centre des activités du passé, du présent et du futur. Ensuite, l'emploi du « nous » que les deux présidents emploient pour impliquer chaque Tchadien et chaque Camerounais dans la construction de leurs pays. Enfin, l'éruption du terrorisme ou Boko Haram au Tchad et au Cameroun menace dangereusement les populations. Donc, le souci primordial étant de mettre en place une stratégie commune pour barricader ou neutraliser le phénomène de Boko Haram ou terrorisme au Tchad et au Cameroun.
Mots clés : Énonciation, Discours politique, Boko Haram, captation, subjectivité, Terrorisme.

Enunciative analysis of Deby and Biya's political speeches on the issue of terrorism/Boko Haram in Chad and Cameroon

Abstract : First of all, this article proposes to make an enunciative analysis of the speeches of Idriss Deby and Paul Biya (President of Chad and President of Cameroon) on the issue of terrorism in Chad and in Cameroon called Boko Haram. The said article is a corpus analysis taking into account the theories of discourse analysis and linguistics. The resources of enunciation have allowed us to identify enunciative mechanisms and to access the understanding of speech. The political speeches of two Heads of State highlight two policy-making bodies, one of which aims to promote the country's development through credible and concrete lines of action, and the other to better capture the sensitivity of the people on the clairvoyance of the political roadmap in order to gain their trust to maintain power. The enunciators of these different discourses take the path of subjectivity by using the 'I' which is placed at the center of the activities of the past, present, and future. Then, the use of the 'we' that the two presidents employ to involve each Chadian and each Cameroonian in the construction of their countries. Finally, the eruption of terrorism or Boko Haram in Chad and Cameroon dangerously threatens the populations. Therefore, the main concern is to establish a common strategy to barricade or neutralize the phenomenon of Boko Haram or terrorism in Chad and Cameroon.

Keywords : Enunciation, Political discourse, Boko Haram, capture, subjectivity, Terrorism

Introduction

Le corpus sur lequel l'article se repose est constitué de vingt-six (26) extraits de discours dont treize (13) pour Paul Biya et treize (13) pour Idriss Deby. Ainsi, Traiter un discours, c'est mettre en exergue son fonctionnement argumentatif et persuasif. Par conséquent, la modalité énonciative en analyse du discours privilégie certaines catégories comme la personne de l'énonciation, les expressions déictiques et spatio-temporelles, les modalités et la distance par rapport au texte. Ces catégories citées ci-haut sont des guides qui permettent de travailler à la fois au niveau linguistique et subjectif. Autrement dit, la prise en compte de tous les phénomènes liés aux conditions de production du discours jugées pertinentes accorde de la crédibilité au message véhiculé à travers la mise en fonctionnement de la langue. Fort de ce constat, toute énonciation est un événement de parole. C'est l'acte individuel de production d'un énoncé dans un lieu donné, un temps donné et un contexte déterminé. En sus, l'énonciation apparaît comme un carrefour de la relation entre la langue et le monde. Pour bien aborder ce travail, nous avons appliqué les théories de l'analyse du discours, de la pragmatique et de la linguistique pour nous interroger sur la fiabilité voire la crédibilité du langage politique.

1. Procédés énonciatifs

Dans une conception restreinte élaborée par E. Benveniste et approfondie par K-Orecchioni, l'énonciation est définie comme l'ensemble des traces de l'activité du sujet parlant dans l'énoncé, c'est-à-dire « la subjectivité dans le langage». Parmi les phénomènes auxquels s'intéresse l'analyse énonciative, on peut retenir ici : les déictiques, les modalisateurs, les stratégies de discours. Sur ce, E. Benveniste (1974 : 12), la définit comme « la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation ». Nous aborderons les marqueurs d'embrayage et le domaine de modalité de l'énoncé. Ainsi, les marqueurs d'embrayage dans un texte se définissent comme des indices de personne et d'ostension permettant de quadriller l'acte d'énonciation, de le situer à son contenu par rapport à la personne du locuteur. Par ailleurs, ces mêmes indices offrent au locuteur un usage servant de liaison entre son énoncé et la situation de parole. Selon G, Mounin (1971 : 31), « *les indices sont des faits immédiatement perceptibles qui nous font connaître quelque chose à propos d'autres faits qui ne le sont pas* ». Les marqueurs d'embrayage configurent la prise de parole en la situation à chaque occasion par rapport au *moi, ici, maintenant* du locuteur. Nous abordons les indices de personne et d'ostension.

Les indices de la personne : Les pronoms personnels de la première personne (je, me, m', moi, ma, mes, notre, nos) et de la deuxième personne (tu, te, toi, vous, ton, ta, tes, votre, vos) encore appelés les pronoms de la présence, abondent dans le texte (discours). Les adjectifs confèrent au texte l'allure d'une conversation. Cette impression est renforcée par l'emploi de la fonction phatique du langage très souvent présente à l'oral, permettant ainsi, de maintenir le contact entre les interlocuteurs. Il est à noter que notre corpus en compte plusieurs : les « schifters » ou indices de la personne récurrente dans D2 et D18 sont perceptibles à travers ces phrases : « (*Je)* demeure convaincu que le bien-être des Tchadiens reposera encore pendant longtemps sur nos deux mamelles que sont : l'agriculture et l'élevage » ; «Dans le domaine de l'éducation nationale, (je) me suis fixé l'objectif d'ici à 2015 de doter

tout le territoire national d'infrastructures scolaires au rythme de 2000 salles de classe par an. » ; « J'ai eu l'occasion de parler de l'intensification des attaques de Boko Haram » ; « Je voudrais aujourd'hui insister sur le caractère global de la menace » **;** « Je persiste à croire que la menace que représentent les djihadistes », selon le Président tchadien Idriss Deby.

Il est intéressant d'observer le glissement du « je » ou « nous » pour montrer que le Président de la République du Tchad Idriss Deby, en s'adressant à son peuple (« vous ») se confond de temps en temps à celui-ci (« nous »). Cette attitude dénote une disposition à la bonne humeur et une politesse faite de courtoisie et d'un grand usage du monde, malgré le caractère grave des sujets abordés (la paix, la joie, l'unité pour le changement, la démocratie d'une part, et leur contrepoint, l'inertie, la corruption et le détournement des biens publics d'autre part) et la profondeur de ses conditions. C'est bien ce qui a fait dire A**. Joubert** que « le vrai caractère du style épistolaire est l'enjouement et l'urbanité ». On voit bien au ton impératif et catégorique du début (« nous devons » ; « je tiens à » ; « je créerai les conditions pour que les jeunes tchadiens deviennent des vrais entrepreneurs »). Ceci pour marquer la transition.

Et du présent de l'indicatif, il passe au conditionnel : « je voudrais », cela s'appelle « avoir une main de fer sous un gant de velours », souscrivant ainsi aux règles de la convenance ; et à l'instar de Sénèque qui dans ses discours joue le rôle de convertisseur, le Président de la République joue le rôle du pédagogue auprès de son peuple. Ainsi, il ne refuse pas le bien-être à son peuple, mais il en appelle à la responsabilité. Le texte est fortement marqué par la fonction expressive qui traduit la confiance, l'échange intellectuel et la requête que le Magistrat suprême formule à l'endroit de son peuple. À l'instar de l'Apôtre Saint Paul qui, explique aux Romains comment il comprend son rôle de missionnaire des non-juifs et affirme que la bonne nouvelle dont il est le pasteur, est destinée à tous les hommes sans exception. Le Président de la République du Tchad à travers les indices de la personne pose les bases de son adresse au peuple. Il se présente et expose son programme de la prise de service comme Magistrat suprême à la vision qu'il a de son œuvre de bâtisseur d'une Nation enviée en passant par ses réalisations.

Il en est de même pour Paul Biya. Cette affirmation de soi s'exprime davantage à travers les indices d'ostension (spatio-temporels).

Les indices d'ostension : les indices d'ostension qui, dans leurs identifications, ont recours aux expressions déictiques à travers les unités linguistiques dont le fonctionnement sémantico-référentiel implique une prise en considération de certains des éléments constitutifs de la communication. Ces déictiques se répartissent en deux sous-ensembles à savoir : les déictiques spatiaux et temporels.

Les déictiques spatiaux : les déictiques spatiaux sont des mots ou groupes de mots qui situent le message dans le temps et dans l'espace par rapport à l'énonciateur. Ils comportent les démonstratifs : les pronoms : ça, ceci, cela, celui-ci, celui-là ; Les présentatifs : voici, voilà, c'est ; Les adverbiaux : ici/devant, là/là-bas, près/loin, en haut/en bas, à gauche/à droite. Ces déictiques s'organisent en couple d'opposés dont chaque élément marque la proximité ou l'éloignement de l'objet désigné et ceci relativement à la position que l'énonciateur occupe effectivement dans l'espace.

Les pronoms démonstratifs, les présentatifs ou gallicismes et les adverbiaux ou repères spatiaux s'identifieront à travers ces extraits de discours d'Idriss Deby et Paul Biya : (**Ces** : démonstratif) » Vastes projets doivent se réaliser d' (« ici :

adverbe) 2015 » ; « Dans le domaine de l'éducation nationale, je me suis fixé l'objectif d'ici : adverbe) 2015 de doter tout le territoire national d'infrastructures scolaires au rythme de 2000 salles de classe par an » ; « (**Celle-ci** : pronom) ravage les populations et met à rude épreuve les économies » ; « En disant (cela : pronom) je pense évidemment à l'Ukraine » ; « Je vous prie de transmettre aux hautes autorités que vous représentez si dignement (**ici** : adverbe) nos vœux les meilleurs pour l'année nouvelle » ; « (**C'est** : présentatif) le lieu pour moi de rendre un hommage » ; « Je voudrais, (**ici et maintenant** : adverbe), lui rendre un vibrant hommage pour ce soutien total à nos force de défense ». Yaoundé, le 24 avril 2015 ; « (**Celle-ci** : pronom) s'est tenue du 05 au 07fevrier 2015 » « (**Voilà** : présentatif) pourquoi j'invite toutes nos forces de défense et de sécurité, à demeurer vigilantes et confiantes en l'avenir ; à garder intactes dans leur rang, la discipline et la disponibilité qui les ont toujours caractérisées et à se tenir en toutes circonstances prêtes à servir la Nation et la stabilité de la sous-région » (Ndjamena, 17 juin 2015). Derrière ces indices, se dessine une valeur ostentatoire qui, de façon contextuelle, organise la relation spatiale du discours proféré au moment de l'énonciation exigeant ainsi la prise en compte du contexte linguistique de ces indices afin d'appréhender leur sens.

Les déictiques temporels : Ils sont des unités linguistiques inséparables du lieu, du temps et du sujet de l'énonciation. Autrement dit, les déictiques temporels précisent le moment d'énonciation, soit une situation : de simultanéité adverbe : actuellement, en ce moment, maintenant.

Antériorité adverbe : hier/avant-hier ; jadis, naguère/récemment ; déterminant défini : le jour, le mois, la semaine ; **Avenir adverbe** : demain/après demain, bientôt, déterminant défini : le mois, le jour, le jour prochain, dans 2 jours, etc.

Par ailleurs, ces indices temporels dans le cadre des déictiques peuvent aussi prendre plusieurs valeurs dont : **la valeur répétitive** : (combien de fois ?), **la valeur durative** : combien de temps ?) . Et enfin, le caractère ponctuel : depuis (depuis quand, dans combien de temps ?).

Ainsi, ces indices dans notre corpus, s'identifient à travers les marques suivantes : « Une fierté légitime de voir le Tchad debout **(après**) toutes les difficultés qu'il a traversées. Fierté légitime surtout de l'élan nouveau que connait notre pays, (**depuis)** quelques années » (D2 : A1) ;« Je veux simplement dire que, (**depuis peu**), nous sommes confrontés à de nouveaux défis » (D16 :A1) ; « Nous savons (**depuis longtemps**) que le monde n'est pas juste » (D16 : A1) ; « (**Aujourd'hui)** nous sommes menacés par une entreprise de déstabilisation d'envergure mondiale » (D16 : A2) ; « Je me permettrai d'appeler l'attention sur la situation de mon pays, (**actuellement)** en butte aux attaques de la secte Boko Haram » (D16 :A2) ; « Or nous savons que les objectifs du millénaire pour le développement, qui viendront à échéance (**l'an prochain)** » (D16 :A3),« Je voudrais (**aujourd'hui)** insister sur le caractère global de la menace dont nous sommes l'objet » (D18 :A2) ; « Le moment est (**maintenant)** venu pour moi de vous remercier » (D18 :A2),

Fort de ce constat, l'usage prégnant de ces déictiques temporels laisse entrevoir le souci de précision dans l'organisation productive de l'énonciation dans la situation de communication.

Parlant des indices d'ostension (spatio-temporels). Le Tchad est de toute évidence le lieu de l'énonciation. Le président de la République s'adresse aux Tchadiens en général et aux militants du MPS en particulier, aussi bien ceux de l'intérieur que

ceux de la diaspora pour leur parler de l'avenir du Tchad. Il les invite à porter leur regard au-delà des frontières nationales, « en observant le monde qui nous entoure… ». Comparaison n'est pas raison, toutefois, ce regard peut permettre de raviver la flamme patriotique. Il s'agit du regard inquisiteur de la conscience morale. L'œil est en effet associé à l'objet de la vision, c'est-à-dire la lumière. Ainsi, le regard est le symbole du jugement moral, de la censure du « sur-moi ». Or, un regard s'imagine toujours sous forme de l'œil, « fut-il un œil fermé ». On peut donc comprendre l'invitation d'Idriss Deby Itno et Paul Biya à son peuple pour une analyse froide de l'environnement mondial quand on sait que l'œil et la vision sont associés au schème de l'élévation et aux idéaux de la transcendance.

Les indices temporels semblent être le moteur de ce discours qui permet de revisiter un parcours et d'envisager l'avenir avec plus d'optimisme. Le temps s'organise en effet en trois grands moments : le passé, le présent et le futur. Le passé est suggéré par l'engagement du Président de la République : *« La colonisation a légué à d'autres pays des ports, de chemins de fer, des mines. Au Tchad, la colonisation a apporté la culture du coton et l'administration militaire. Territoire militaire du Tchad, c'est ainsi que s'appelait le pays. Le Tchad comptait en 1960 quatre collèges d'enseignement, un seul licencié en droit et zéro médecin. L'intelligentsia se composait de quelques instituteurs moniteurs supérieurs infirmiers… » (D2).* Si la ruse l'emporte dans le monde civilisé, le passé légendaire semble éclairer le présent.

Le temps dominant dans le discours est le présent de l'indicatif. Or, l'indicatif est le moyen par lequel on pose le procès, il permet de l'actualiser et de le situer dans une époque distincte. La plupart de verbes conjugués au présent de l'indicatif dans le discours ont un caractère durable voire permanent : « je demeure convaincu », « je tiens à la réalisation de ces deux projets ».

Les adverbes de temps sont également marqués du même sceau : « toujours », « aujourd'hui encore », « depuis », « demain ».

Quant au futur, il exprime d'emblée par le terme « avenir », ses substituts sont : « vision », » demain », « ambition ». D'une manière générale, le futur situe un procès dans l'avenir soit à partir du présent actuel, soit à partir d'un présent historique. Ses effets de sens découlent des sentiments ou des perspectives dans lesquels le locuteur envisage l'avenir. Les verbes conjugués au futur simple de l'indicatif dans le discours du Président de la République du Tchad sont regroupés en deux catégories : ceux qui expriment ses appréhensions « l'avenir sera », « nous voudrons », « il en sera de même des microcrédits qui verront », « c'est dans cette perspective que des dispositions sont prises ou le seront dans de bref délai pour… », et ceux qui, par contre, rendent compte de son engagement, sa détermination à poursuivre son œuvre de construction du pays : « je créerai les conditions pour que les jeunes tchadiens deviennent de vrais entrepreneurs ». L'emploi du futur ici, montre que l'engagement est individuel avant tout l'œil du père et plus tard l'œil du roi, l'œil de Dieu en vertu du lien profond qu'établit la psychanalyse entre le père, l'autorité politique et l'impératif moral. De l'attitude du très haut à la fonction sociale du souverain, on passe de l'image du clairvoyant à la fonction du juge et peut-être à celle du mage. La vision est par conséquent inductrice de la clairvoyance et surtout de la rectitude morale. Pour tout dire, Idriss Deby et Paul Biya exhortent ses compatriotes à surmonter leurs divisions, à combattre les Boko Haram, à chasser l'immoralité hors du pays et se tourner vers l'unité, la paix. Le domaine de modalité de l'énoncé constituera notre champ d'études.

Domaine de modalité de l'énoncé : le domaine de modalité d'énoncé rassemble tous les moyens linguistiques par lequel le locuteur manifeste une attitude par rapport à ce qu'il dit. Les modalités d'énoncé comprennent les substantifs, les adjectifs et les adverbes.

Nous constatons que les phrases de Paul Biya sont de types obligatoires notamment le type déclaratif qui concerne les phrases dans lesquels on donne une déclaration. À l'oral, elle est affectée d'une intonation à deux versants dont l'une est ascendante et l'autre descendante. Que dire les substantifs subjectifs et les adjectifs subjectifs ?

Les substantifs subjectifs : les substantifs subjectifs sont considérés comme le résultat d'une inférence constant entre la dénotation et la connotation des termes considérés. On distingue plusieurs types de substantifs subjectifs : **les substantifs axiologiques** : qui portent un jugement de valeur par un procédé de suffixation sur la base d'autres substantifs ou à partir des verbes ou des adjectifs. Exemple : chauffard, Revanchard, fêtard, cartouchard, vantard…

Les substantifs de même champ lexical qui marquent une gradation dans le registre axiologique. Exemple : voiture/automobile, bagnole, tacot, guimbarde. **Le cas des acronymes** tels que (sida) qui s'est lexicalisé peu à peu est un exemple de processus d'axiologisation lexicale. Les **substantifs qui forment leur morphologie et leur sens de noms propres** et dont l'emploi est pris avec l'idéologie d'une époque et d'une société. Exemple : le marxisme, léninisme, fascisme, nazisme. Dans le cas de ce thème la valeur axiologique varie avec le statut du locuteur exprimant un point de vue ou un jugement.

Les adjectifs subjectifs : les adjectifs subjectifs constituent une nouvelle classe des termes dont K-Orecchioni 1980, les répertories en quatre types : **les adjectifs subjectifs affectifs** qui énoncent et déterminent une réaction émotionnelle en face de l'objet : poignet, drôle, pathétique… **Les adjectifs subjectifs non axiologiques** qui énoncent une évaluation qualificative ou quantitative de l'objet dénoté par le substantif qu'ils déterminent : grand, petit, froid, important, très, cher, puissant, ... **Les substantifs évaluatifs axiologiques** portent sur l'objet dénoté par le substantif qu'ils déterminent un jugement de valeur plus ou moins : bon, beau, bien, utile, belle, …Il y a une prise de position vis-à-vis de l'objet dénoté… Et l**es adjectifs axiologiques affectifs** sont considérés comme un ensemble de valeurs énonciatives : admirable, méprisable, formidable…

Des adjectifs axiologiques et évaluatifs : l'adjectif est un mot que l'on joint au nom pour exprimer une qualité de l'être ou de l'objet nommé ou pour introduire ce nom dans le discours. L'adjectif qualificatif est celui qui exprime une manière d'être, une qualité de l'être ou de l'objet désigné par le nom auquel il est joint. (Grevisse 1980 :366-367). L'adjectif qualificatif remplit la fonction syntaxique d'épithète lorsqu'il détermine une propriété spécifique de l'ensemble qu'il qualifie, souvent le nom. Il est dit attribut lorsqu'il détermine une propriété générique d'un ensemble évoqué par le nom, par l'intermédiaire d'un verbe. De ce fait, parler des adjectifs axiologiques c'est préciser la valeur qu'ils connotent s'ils sont mélioratifs ou péjoratifs ; et parler des adjectifs évaluatifs consiste à indiquer la façon dont le locuteur perçoit les objets ou le monde. Ici, ils ne charrient aucune marque effective. Cependant, les adjectifs qui seront au centre de notre travail sont les adjectifs axiologiques et les adjectifs évaluatifs.

Les adjectifs épithètes axiologiques : Conçus par Catherine K- Orechioni (Orecchioni 1980 :84) : les adjectifs qualificatifs « énoncent en même l'objet qu'ils

déterminent une réaction émotionnelle du sujet parlant en face de cet objet ». Autrement dit, le style affectif se charge d'un fort coefficient de subjectivité de l'énonciateur. Notre corpus est riche des adjectifs qualificatifs épithètes affectivo-pathétiques qui énoncent à coup sûr une réaction émotionnelle pitoyable du sujet parlant en face de l'objet décrit. En voici quelques énoncés (discours de Paul Biya) qui expriment une évaluation méliorative ou péjorative des sentiments ou des sensations : « Nous savons aussi que le monde est **dangereux** et que les périls peuvent intervenir à tout moment : *guerres civiles ou étrangères, rivalités ethniques ou religieuses, oppressions de factions sur les populations, que sais-je encore* » Dakar, le 29 novembre 2014 ; « Dans ces temps lourds où la barbarie fait apparaitre à nouveau *son hideux visage* » Dakar, le 29 novembre 2014 ; « Il leur souhaite un grand retour dans votre pays ». Yaoundé, le 13 octobre 2014 ; « Nous devons ce bon résultat également à l'engagement des populations du Cameroun ». ». Yaoundé, le 13 octobre 2014 ; « Je pense trouver des bonnes réponses aux injustices et à la pauvreté qui font le lit du terrorisme ». Nouvel an 2016 ;

Les adjectifs qualificatifs évaluatifs :

Bien que les adjectifs évaluatifs ne charrient aucune marque effective, ils ne sont pas objectifs non plus, car autant que les adjectifs axiologiques, ils rendent une évaluation qualitative ou quantitative que le sujet parlant porte sur le dénoté en trahissant l'idée que l'énonciateur se fait du canon de mesure pour une catégorie d'objets donnés. Autre caractéristique de ces adjectifs est qu'ils sont graduables et permettent d'introduire des degrés dans l'appréciation.
Les occurrences ci-après sont tirées de notre corpus (extrait discours de Paul Biya) : *« Même le vieux continent » « n'a pas pu préserver une paix chèrement acquise après deux guerres mondiales qui l'ont ravagé ». » Yaoundé, le 08 janvier 2015 ; « Jusqu'alors, nous avions affaires à des conflits locaux » Dakar, le 29 novembre 2014 ; « J'ai toujours pensé que le terrorisme était une menace globale, nécessitant une réponse globale. » Yaoundé, le 31 décembre 2015 ; « A la barbarie aveugle des terroristes, ils ont su opposer leur vigueur patriotique jusqu'au sacrifice suprême ». Yaoundé, le 08 janvier 2015 ; « La coopération entre les pays de la zone de front a permis d'enrayer les attaques Boko Haram et de neutraliser sa capacité offensive ». Abuja, le 14 mai 2016 ;* Au regard de ce qui précède, nous pouvons dire que les marqueurs d'embrayage explicites relevés ci-haut illustrent à suffisance la présence manifeste de Paul Biya/ Idriss Deby Itno comme orateurs desdits discours, lesquels font montre à la fois d'une coloration effective et évaluative.

Ainsi, **les adverbes modalisateurs :** les modalisateurs sont des termes ou expressions qui indiquent l'attitude du locuteur vis-à-vis du monde, de son discours ou de l'allocutaire. C'est la marque de jugements ou la marque du degré d'implication du locuteur. Quand on parle, on ne fait pas que décrire le monde mais aussi on l'évalue, on le déconstruit et on le reconstruit. Le procédé permettant de se positionner par rapport à son dire est la modalisation. On peut la ranger par catégories. D'abord la *modalité appréciative* qui exprime un jugement de valeur ou un sentiment de la part de l'énonciateur (beau, malheureux, hélas, doucement…). Relevons quelques-unes dans notre corpus, extraits de discours de Paul Biya : « Il est *bon* que notre administration ne cesse d'être une force de progrès ». Yaoundé, le

31 décembre 2015 ; « Je salue *ici* la bravoure et le dévouement de nos soldats qui ont infligé à l'ennemi de sérieux revers et ont su préserver l'intégrité de notre territoire ». Déclaration préliminaire du 03 juillet 2015 ; « Je voudrais *maintenant* m'appesantir sur les derniers événements survenus dans les régions de nord-ouest et du sud-ouest. Ces événements vous interpellent profondément dans notre chair et dans notre esprit ». **31 décembre 2016** ; « J'en profite pour remercier bien *sincèrement* les autres pays et organisations » déclaration préliminaire du 03 juillet 2015.
Les adverbes modalisateurs d'énoncé précisent le degré d'adhésion du locuteur au contenu ou d'énoncé permettant ainsi l'expression du certain, du possible, du probable : décidément, vraisemblablement… « Quant à la Libye, (actuellement) déchirée » Yaoundé, le 08 janvier 2015 ; « Même le vieux continent n'a pas su préserver une paix chèrement acquise » Yaoundé, le 08 janvier 2015 ; En substance, l'étude de moyen linguistique de la modalisation recouvre presque l'ensemble de domaine lexical. Cette relation subjective/évaluative abordée dans une perspective linguistique reprend à son compte une grande part des interrogations de l'ancienne rhétorique sur les échelles de valeur implicite au discours.

2. Les stratégies mises en œuvre par les orateurs

La notion de stratégie en analyse du discours diffère aux choix possibles du locuteur en situation de communication. C'est que l'acte de langage n'est soumis à aucune fatalité qui préfigurerait sa structuration. Il n'y a d'ailleurs pas de prêt-à-porter langagier. Chaque énonciation est unique. Certes la grammaticalité et les lois de la communication sont des données contraignantes auxquelles il faut satisfaire pour que l'acte de langage soit valide, cependant, ces contraintes conventionnelles sont loin d'avoir un impact sur l'infinité des choix possibles que les sujets peuvent faire dans le processus de mise en discours. Cela dit, chaque choix langagier est stratégique par le fait qu'il écarte d'autres choix possibles.

La stratégie de la légitimation Paul Biya et Idriss Deby.

Ces stratégies visent la construction d'une position d'autorité à partir de laquelle le discours se déploie. Ici, le locuteur éprouve le besoin de légitimer son discours. Sa quête vise à ce qu'on lui reconnaisse le droit à la parole et le droit à tenir le type de discours dont il se réclame étant donné qu'il veut construire une autorité institutionnelle ou personnelle. En effet, notre locuteur, homme politique est soucieux d'assurer sa position en affirmant le bien-fondé d'exercer le pouvoir. On peut relever différentes formes de légitimation à savoir la légitimation du rôle qui prend la forme de « *nous* » et repose sur l'invocation des valeurs supposées partagées par tous. Et la légitimation du titulaire de rôle qui prétend exprimer et refléter la vérité d'une « personne », sinon l'épaisseur d'un « mois profond ». *L'autoréférence (se référer à son statut)* et la recherche de *la parenté idéologique (argument d'autorité*) sont parmi les procédés qui participent de la quête de légitimation.

> *En* voici quelques extraits de discours de Paul Biya à titre d'illustration : *« Nous sommes ici pour déclarer la guerre au Boko Haram ». Paris, le 17*

mai 2014 ; « Il nous faut mutualiser nos moyens de renseignement et nos efforts de combat ». Yaoundé, le 05 janvier 2016 ; « J'ai donné à nos forces de défense et de sécurité des directives appropriées pour s'adapter à cette nouvelle forme d'agression ». Yaoundé, le 15 octobre 2015.

La stratégie de crédibilité/Idriss Deby et Paul Biya

Ces stratégies visent la construction d'une position de vérité qui attribue au discours un caractère crédible car, la crédibilité de l'orateur est un critère primordial dans l'élaboration de son éthos. Dans l'élaboration de ces stratégies, le locuteur se pose en évaluateur de son propre discours et en définit les degrés de certitude. Des modalisateurs comme « en vérité, certainement » sont parmi les principaux véhicules de ces stratégies. Les occurrences ci-après sont tirées de notre corpus de discours de Paul Biya :

« Assurément, cette cérémonie de triomphe est un grand moment de votre vie. Elle consacre votre accession à la carrière militaire. Une carrière certes exigeante mais qui n'en est pas moins exaltante ». Yaoundé, le 24 avril 2015 ; « Elle témoigne aussi évidemment de l'excellence des relations qui nous lient ». Yaoundé, le 24 avril 2015 ; « Vous l'accomplirez, j'en suis sûr, avec toute la force de votre engagement patriotique, avec honneur et Fidélité ». Yaoundé, le 24 avril 2015.

La stratégie de captation/ Paul Biya et Idriss Deby :

Cette stratégie consiste en des opérations de charme destinées à obtenir l'adhésion de l'allocutaire créant chez lui l'illusion d'être partie prenante d'une cause ou d'un groupe.Il s'agit d'un jeu d'attrape-souris ou la raison et la logique sont tenues à l'écart, ou le réel s'efface devant le rêve et l'utopie, tout se joue dans le registre d'émotion. Parmi les procédés de captation, on peut signaler ici, *la fabulation* qui est le fait de présenter un discours imaginaire comme une réalité vécue ; la mythification qui est le fait de s'identifier et d'associer son discours à ses figures historiques ; et la recherche de connivence qui est l'acte de postuler des liens effectifs ou communautaires avec l'allocutaire. C'est ce dernier procédé qui nous intéresse plus. Dans notre corpus de discours de Paul Biya ; nous avons trouvé les occurrences suivantes :

« Le problème de Boko Haram a cessé donc d'être uniquement un problème Nigérian, il est devenu un problème régional, sinon continental ». Paris, le 17 mai 2014 ;
« Dans mon dernier message à la nation, il y a quelques jours, j'ai eu l'occasion de parler de l'intensification des attaques de Boko Haram contre le nord de mon pays et de la façon dont nous avons réagi ». Yaoundé, le 08 janvier 2015 ;
« Nous avons, comme vous le savez, nos forces de défense dans la région concernée par des mesures pour protéger notre population contre les attaques récurrentes des terroristes et préserver notre intégrité sociale ». Yaoundé, le 08 janvier 2015 ;

> « Grâce à leur vaillance et leur professionnalisme, (parlant des forces de défense et de sécurité) les terroristes de Boko Haram ont subi de nombreux revers ». Yaoundé, le 15 octobre 2015.

Influençabilité de l'acte discursif :nous considerons comme manipulateur, les effets qui sont susceptibles de manipuler l'autrui ou un groupe de personne, c'est-à-dire d'influencer positivement ou négativement son opinion voire sa conduite. Dans certaines mesures, prennent l'allure des effets à rebondissement, surtout s'ils réussissent à en provoquer d'autres chez l'autrui. Si les termes « convaincu » et « persuader » foisonnent dans mon corpus, notre orateur provoque un changement des croyances du destinataire tout en suscitant d'autres réactions sous-jacentes à travers la dénonciation qu'il opère, l'incitation à une mobilisation nationale et internationale et les lueurs d'espoirs qu'il provoque.

La dénonciation de toute forme de guerre : la dénonciation est à la fois un acte civil et un acte juridique. C'est une critique, une satire[26], un pamphlet. Paul Biya trahi avec véhémence cet acte barbare qu'il qualifie de « lâche[27] ». Il porte un jugement sur la secte islamique Boko Haram qui met en péril la vie des personnes innocentes croyant ainsi une psychose générale. Il montre cet acte comme répréhensible aux yeux de l'instance allocutive par le canal de ses discours. En tant qu'acte du langage, on peut l'étudier autour d'un verbe illocutoire ou non. Voici une analyse détaillée de la question qu'on trouve dans les extraits de discours d'Idriss Deby et Paul :

> *« Je condamne de façon énergique tous les actes de violences, d'où qu'ils viennent, quel qu'en soit les auteurs ». (Yaoundé 31/12/2016) ; « Nous sommes ici pour déclarer la guerre au Boko Haram ». (Paris, le 17 mai 2014) ; « Il nous faut éradiquer Boko Haram ». (Yaoundé 16 février 2015) ; « Le Tchad ne se pliera jamais, jamais, jamais, devant un chantage terroriste » (Ndjamena, 17 juin 2015).*

Les occurrences ainsi présentées laissent entrevoir à travers les verbes illocutoires ou non la volonté de Biya à éradiquer sans complaisance la nébuleuse Boko Haram qui menace la stabilité sociale dans son état. Aussi, voit-on clairement que les verbes dénoncer, condamner, déplorer, éradiquer - à titre indicatif - expriment à suffisance la charge illocutoire de dénonciation qui plus, est un énoncé qui fustige les exactions observées sur le territoire. C'est donc une accusation de la part de notre orateur. Accuser de la manière générale, c'est imputé une faute à quelqu'un. L'approche juridique, en droit, l'accusation désigne l'action en justice par laquelle on accuse l'autre d'une infraction, d'un délit ou d'un crime avec intention de faire condamner. C'est aussi le fait d'imputer à quelqu'un une action coupable ou répréhensible, soit un reproche. Pour tout dire, l'accusation apparait comme l'acte de langage avant tout réalise au moyen de la parole.

L'incitation à la mobilisation nationale et internationale : le langage usité par Biya pour dénoncer le terrorisme est non seulement une satire mais aussi convie tout le peuple à une mise en garde (l'avertissement) et une revendication dans faille.

Parlant de *l'avertissement*, il est appréhendé comme un acte qui appelle à l'attention et à la prudence. Généralement, les avertissements informent par avance le récepteur sur un acte commis ou qu'il tend à commettre en vue de le mettre en garde ou de le

réprimander. L'avertissement est par excellence un acte dissuasif et s'accomplit au travers de la conjugaison d'un certain nombre d'outils linguistiques parmi lesquels le futur de l'indicatif figure en bonne place dans les extraits de discours d'Idriss Deby et Paul :

> *« Mais il faudra rester vigilant, l'éventualité d'attentats-suicides isolés comme celui du 25 décembre dernier n'étant pas à écarter ». (Yaoundé, le 31 décembre 2016) ; « Toutefois, à l'aube d'une nouvelle année, je vous engage à regarder vers l'avenir avec vigilance certes, mais aussi avec confiance et sens de l'engagement » ; « J'ai donné à nos forces de défense et de sécurité des directives appropriées pour s'adapter à cette nouvelle forme d'agression ». (Yaoundé, le 15 octobre 2015).*

Pour ce qui est de la *revendication*, c'est un acte langagier qui mérite qu'on y accorde une attention particulière. Revendiquer c'est réclamer ce qui est considéré comme revenant de droit, comme du, comme indispensable. Biya veut palier la situation de crise d'insécurité pour maintenir la paix et la sécurité des personnes et des biens. Ainsi, la place de la revendication dans notre corpus n'est pas à prendre à la légère vue le nombre d'occurrence et ses moyens d'expression variés : « Le Cameroun a su résister avec fermeté à cette tentative de déstabilisation et de violation de son intégrité territoriale ». (Yaoundé, le 05 janvier 2016). Si la fonction du chef d'Etat est aussi de garantir l'intégrité territoriale, Biya, à travers son discours ne permet pas à l'ennemi de violer même un seul centime du territoire camerounais qui n'appartiendra jamais à un Etat islamique comme tel est son souhait, mais aux camerounais qui sont fiers de l'être. A Biya de renchérir cette idée en ces termes : *« Notre armée, appuyée par le peuple mobilisé n'a cédé aucun centimètre de notre territoire aux assaillants ». (Yaoundé, le 25 janvier 2016) ; « Il importe cependant de ne jamais oublier que seul le développement qui est le nouveau nom de la paix peut garantir la suivie des Nations ». (Yaoundé, le 05 janvier 2016).*
Paul Biya revendique non seulement le développement mais aussi la paix qui passe par la sécurité. Par ailleurs, dans ce processus verbal de mobilisation qui passe par l'avertissement et la revendication, notre orateur implique des intervenants de diverses couches, notamment les citoyens civils, l'administration, le gouvernement, les forces de l'ordre, les pays amis et frères.

Appel à la collaboration des citoyens, administratifs et gouvernement : « Du nord au sud, de l'Est à l'Ouest, le peuple camerounais s'est massivement mobilisé et se mobilise encore dans l'enthousiasme et la spontanéité pour apporter dans un bel élan de solidarité une contribution généreuse à l'effort de guerre ». (Yaoundé, le 24 avril 2016) ;

> « Seule l'exigence de solidarité humaine peut conduire à des solutions raisonnables ». (Yaoundé, le 05 janvier 2016) ; « Face aux autorités de Boko Haram, les forces de la Nation se sont mobilisées pour dire avec fermeté NON au terrorisme. Mieux encore, elles participent à l'effort de guerre par leurs contributions financières ou matérielles ». (Yaoundé, le 31 décembre 2015) ; « Que ce soit bien clair. La protection de nos populations et de leurs

biens demeure au premier rang de nos priorités. Je ne ménagerai aucun effort à cet égard ».

Appel à l'l'engagement des forces armées : *« Nous devions donc nous défendre contre des agressions de nature diverse. C'est là, la première mission de nos forces armées : défendre la Nation ». (Yaoundé, le 24 avril 2015) ; « Nous devons également saluer l'engagement fraternel à nos côtés des forces tchadiennes dans cette lutte qui concerne tous ». (Yaoundé, le 31 décembre 2016) ; « Nous devons donc rester à l'écoute les uns des autres. Nous devons rester ouverts aux idées mélioratives » (Yaoundé, le 31 décembre 2016).*

Appel à la solidarité bilatérale et multilatérale : « Je remercie également les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'Union européenne qui ont montré beaucoup d'intérêt ». (Paris, le 17 mai 2014) ; « Nous sommes ici pour affirmer notre solidarité et notre détermination à lutter vigoureusement contre Boko Haram ». (Paris, le 17 mai 2014) ; « Nous félicitons également de l'appui sans réserve reçu de la communauté internationale […] ». (Yaoundé, le 24 avril 2015) ; « Elles [menaces terroristes] imposent à nos pays une réponse opérationnelle concertée dans le cadre d'une coalisation sous régionale, régionale voire internationale ». (Yaoundé, le 24 avril 2015) ; « Seule une action solidaire et déterminée de la communauté internationale peut venir à bout du terrorisme. Il nous faut mutualiser nos moyens de renseignement et nos efforts de combat ». (Yaoundé, le 05 janvier 2016).

La déclaration d'une victoire proche : Il s'agit pour nous d'étudier les lueurs d'espoir que Biya a fait mention dans ses discours : « La guerre est semblable au feu, lorsqu'elle se prolonge elle met en péril ceux l'ont provoquée » (Yaoundé, le 24 mars 2015) ; « Le Gouvernement camerounais quant à lui, vous donne l'assurance qu'il va continuer sans relâche à combattre le Boko Haram jusqu'à son éradication totale ». (Yaoundé, le 13 octobre 2014). Les occurrences relevées illustrent à suffisance l'idée selon laquelle l'orateur veut redonner confiance, espoir, vie et signification qui ont été arrachés par les agents de Boko Haram. Si ce dernier a créé une psychose non sans mettre en péril la vie des camerounais, précisons tout de même que Biya en tant que la plus haute instance politique du Cameroun à qui revient le total pouvoir de décision a lourde responsabilité de consoler les cœurs tout en leur redonnant espoir car la sécurité est vitale pour une population. Tout ceci est un procédé pour convaincre l'allocutaire.

Conclusion

En termes de consistance du message et de prise de position formelle, les discours des présidents étaient véhiculés de message. Idriss Deby et Paul Biya s'assument en sujet du dire de leurs discours et donc, véritablement engagé dans l'acte d'énonciation. Ces marques témoignent de ce que les énonciateurs se posent comme sujet du discours et mobilisent à leur profit le système de la langue. Les procédés d'embrayage constituent pour ainsi dire une source d'expression de la définition de la feuille de route politique. Les manifestations de subjectivité retenues renvoient aux marques d'engagement et de pragmatisme de Paul Biya/ Deby face au défi que pose la nébuleuse Boko Haram. Paul Biya et Idriss Deby ont su capter leur auditoire

et par conséquent s'adapter à lui, les stratégies étudiées dans le cadre de la captation de l'auditoire attestent que l'auditoire revêt pour lui un intérêt particulier. Cela nous a permis de mettre à jour ce que la rhétorique appelle l'adaptation à l'auditoire et qui relève de ce que l'analyse du discours appelle les stratégies discursives. Donc, les ressources linguistiques et énonciatives analysées ont été riches et variées.

Références bibliographiques

ADAM J-M : Introduction à l'analyse textuelle des discours, Armand Colin 2005, Paris

ADAM, J-M, 1990. Éléments de linguistique textuelle. Théorie et pratique de l'analyse textuelle, Pierre Mardaga, Bruxelles, Liège

ADAM, J. M, 2001. « Genres de la presse écrite et analyse du discours », in semen, n° 13, 2001, pp. 62-75.

ANSCOMBRE, J C., DUCROT, O., 1983. L'Argumentation dans la langue, Philosophie et langage, Liège, Pierre Mardaga, Bruxelles, Liège.

AUSTIN, J., 1970. Quand dire, c'est faire, Paris, Seuil.

BENVENISTE E. : Problèmes de linguistique générale, Gallimard 1966, T.1, Paris

BENVENISTE, É., 1966 [1974]. Problèmes de linguistique générale, Paris, Gallimard.

BENVENISTE, É., 1974. « Appareil formel de l'énonciation », in l'information grammaticale, n° 47, 1974, pp. 100-110.

CHARAUDEAU P., 2005, Le discours politique. Les masques du pouvoir, Paris, Vuibert.

CHARAUDEAU, P. et MAINGUENEAU, D., 2002. Dictionnaire d'analyse de discours, Paris, Seuil.

CHARAUDEAU, P., 1983. Grammaire du sens et de l'expression, Paris, Hachette.

CHAROLLES Michel, COMBETTES, Bernard, 1999. « Analyse du discours », in Langue française, n° 121.

CULIOLI A., 1990. Pour une linguistique de l'énonciation – Opérations et représentations, Tome 1, Ophrys.

DILLER, A-M, RICANATI, F, 1979. Les problèmes de la pragmatique, Paris, Seuil.

DUBOIS, Jean, 1994. Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage, Paris, Larousse.

DUCROT O. : Les mots du discours, Minuit 1980, Paris

DUCROT, O., 1980. Les Mots du discours, Paris, Les Éditions de Minuit.

FERDINAND, de Saussure, 1995. Cours de linguistique générale, Paris, Payot.

FRAGNIERE, J. P., 1986. Comment réussir un mémoire, Paris, Bordas.

FRANCIS, Jacques, 1979. Dialogues, recherches logiques sur le dialogue, Paris ; PUF

FUCHS, C., 1994. Paraphrase et énonciation, Paris, Éditions Ophrys.

GHIGLIONE R, BLANCHET, A. : Analyse de contenu et contenus d'analyse, Dunod 1991, Paris

GOFFMAN, E, 1979 [1973]. La Mise en scène de la vie quotidienne, Paris, Minuit.

GREIMAS, André et COURTÉS, Jean, 1991. Sémiotique Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris, Hachette.

GRICE, H. P, 1979. « Logique et conversation », in Communications, n° 30, pp. 57-72.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 1980. L'Énonciation, de la subjectivité dans le langage, Paris, A. Colin.
MAINGUENEAU D. : Initiation aux méthodes de l'analyse du discours, Hachette 1976, Paris
MAINGUENEAU D. : Les termes clés de l'analyse du discours, Seuil 1996, Paris
MAINGUENEAU, D, 1976. Initiation aux méthodes de l'analyse de discours, problèmes et perspectives, Paris, Hachette.
MAINGUENEAU, D, 1987. Nouvelles tendances en analyse du discours, Paris, Hachette
MAINGUENEAU, D., 1996. Les termes clés de l'analyse du discours, Paris, Seuil.
MBANGA A., 2015. Regards sur la langue française au Congo. Paris ; Harmattan
MBANGA A., 2022. La langue française véhicule d'expression littéraire, Scientifique. ISBN : 978-2-
ORECCHIONI C, MOILLAUD M. : Le discours politique, PUL 1984, Lyon

---

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur*(s). Cahiers Africains de rhétorique © 2022 by UMNG-FLASH is licensed under CC BY-NC 4.0

Cahiers Africains de Rhétorique(fr), African Rhetoric Notebooks(An) **Vol 4, N°01, 30 Juillet 2025, pp.56-71**

La polyvalence syntaxico-sémantique du verbe « faire » dans la semaine africaine[1]

Brèche Pachel NGUIENE BILONGO
Université Marien NGOUABI, Congo – Brazzaville
nguienebilongobreche@gmail.com
ORCID: 0009-0007-7670-5153

&

Pierre Destain NTSOUA NDOMBO
Université Marien NGOUABI, Congo – Brazzaville
ntsouandombodestain@gmail.com
ORCID: 0009-0003-3961-2338

https://doi.org/10.55595/hfdkmp30
https://www.cahiersafricainsderhetorique.com/index.php/revue/article/view/115

Reçu : 18/04/2025, Accepté : 28/07/2025, Publiée : 30/07/2025

Financement *: L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.*
Conflit d'intérêts *: L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.*

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 0 %**

Résumé : Ce travail implique d'étudier la polyvalence syntaxico-sémantique du verbe *faire* dans *La Semaine Africaine.* Le problème est lié au statut allomorphe, car il présente différentes variations stylistiques, tant au niveau syntaxique qu'au niveau sémantique, dans cette presse. Pour mener à bien cette réflexion, on envisage l'utilisation de la psycho-systématique comme outil d'analyse. Gustave Guillaume a initié cette approche, puis l'a étendue et développée dans de nombreux travaux linguistiques, notamment ceux de Gérard Moignet. Elle se penche sur les problèmes de systématique et de syntaxe du français moderne du point de vue du style afin de mieux comprendre le sens des productions discursives. Cette étude a examiné à la fois les constructions syntaxiques de *faire*, leurs valeurs fonctionnelles, leurs emplois sémantiques et rhétoriques. Nous en sommes donc arrivés à la conclusion que la prolifération de l'usage de *faire* dépend des choix des journalistes de *La Semaine africaine*, parce qu'ils l'ont sélectionné dans le but d'augmenter le nombre de valences et de compréhension dans le décryptage de l'information.

Mots clés : Polyvalence, valence, syntaxe, sémantique, faire.

Cahiers Africains de Rhétorique(fr), Vol 4, N°01, 30 Juillet 2025, pp.56-71
African Rhetoric Notebooks(An)

The syntactic-semantic versatility of the verb 'to do' in the African week

Abstract: This work involves studying the syntactic-semantic versatility of the verb faire in La Semaine Africaine. The problem is related to its allomorphic status, as it presents different stylistic variations, both syntactic and semantic, in this press. To carry out this reflection, we consider the use of psycho-systematics as an analytical tool. Gustave Guillaume initiated this approach, then extended and developed it in numerous linguistic works, notably those of Gérard Moignet. It examines the problems of systematics and syntax in modern French from a stylistic perspective in order to better understand the meaning of discursive productions. This study examined both the syntactic constructions of faire, their functional values, and their semantic and rhetorical uses. We therefore came to the conclusion that the proliferation of the use of faire depends on the choices of the journalists of La Semaine africaine, because they selected it with the aim of increasing the number of valences and understanding in the decryption of information.

Keysword : Versatility, valence, syntax, semantics, doing

Introduction

L'article traite de la question de la polyvalence syntaxico-sémantique du verbe *faire* dans *La Semaine africaine*. Son choix s'explique par le nombre considérable d'entrées de ce verbe en français contemporain, qui dépasse celui des autres verbes. De cette perspective, le verbe « faire » est quantitativement le plus essentiel, aussi bien à l'oral qu'à l'écrit. Viennent, ensuite, les très nombreux usages en grammaire. Il est évident que ce verbe à plusieurs significations : verbe substitut, verbe opérateur (Jacqueline Giry, 1971, pp.39-45), verbe auxiliaire dans la construction causative. La multiplicité des propriétés qui se dégage de ces constructions confirme celle de son usage, normatif ou non, abusé ou non, fructueux ou non, notamment dans la pratique journalistique. Ces propriétés font de ces constructions, des marqueurs de variations stylistique, syntaxique et sémantique, profondément ancrées dans des productions énonciatives valorisées par un genre discursif où se perçoit le choix par les journalistes des expressions en « faire » parmi les expressions de la langue. Ses variétés d'emplois qu'il a dans le corpus nous ont incités à explorer ce thème : « La polyvalence syntaxico-sémantique du verbe faire dans *La Semaine africaine* ». « Comment le verbe *faire* remplit-il ses multiples valeurs à la fois syntaxiques, sémantiques et rhétoriques dans la presse écrite congolaise ? Quelles sont les différentes variations du verbe *faire* sous la plume des journalistes ? Quels sont les aspects sémantique et rhétorique que charrie son usage ? ». L'objectif, ici, visé est de saisir les différentes combinatoires de ce verbe dans un texte journalistique. Il s'agira, d'une part, d'étudier les différentes variations syntaxiques de *faire* afin de déceler les choix stylistiques opérés par les journalistes et, d'autre part, d'en examiner leur aspect sémantique et rhétorique. Cela laisse présager que le verbe *faire* convoque dans son usage « journalistique » plusieurs valeurs, notamment syntaxiques, sémantiques et rhétoriques. Partant, se révèlent des variations syntaxiques impactant le style ainsi que la sémantique et la rhétorique dans les occurrences inventoriées dans *La Semaine africaine*.

Le journal congolais *La Semaine africaine* est un organe de presse. Il servira de justification à cette étude, en particulier tous les numéros de la période 2024. Ils ont été téléchargés en version PDF avant d'être déverrouillés à l'aide du logiciel Omnipage professional. Pour réussir cette étude, nous mettrons à profit l'approche psycho-systématique. Cette approche s'occupe du fonctionnement des systèmes de

la langue ou du signe linguistique. Elle permettra d'explorer les différentes structures syntaxiques du verbe *faire* ainsi que ses différents sens dans le style écrit des journalistes. Par ailleurs, notre article comprendra ainsi quatre grands axes : quelques études sur le verbe faire, ses constructions syntaxiques, ses valeurs et ses emplois sémantiques.

1. Faire : Acceptions et connotations

Les études réalisées sur la question du verbe *faire* sont d'une kyrielle manifeste. Cependant, la présente étude n'a pas vocation d'en aveindre toutes, mais plutôt elle ne fait mention que de celles dont l'analyse cadre le mieux avec l'objet de l'étude. Gérard Moignet (1974, p.16-17) attribue à *faire* le pouvoir de suppléance comme il le fait remarquer en ces termes : « le verbe faire est apte à la fonction de suppléance, en français comme dans beaucoup de langues, par son sens propre qui est de signifier l'activité de la façon la plus générale ». La suppléance, écrit-il encore, est une des fonctions dans lesquelles *faire* se comporte comme un auxiliaire. Il conclut que *faire* peut s'employer dans toutes espèces de propositions comme en proposition juxtaposée et coordonnée, parenthèse, principale, subordonnée et en proposition comparative.

Selon Jacqueline Giry-Schneider (1986, p.49), *faire* peut servir à construire des prédicatifs nominaux et des compléments de verbe. C'est ainsi qu'elle énumère sept (07) emplois de ce verbe avec des noms : « faire + complément d'objet direct », « faire + deux compléments », « faire + des compléments avec éléments figés », « faire + nom prédicatif », « faire + nom prédicatif » se construisant avec un autre verbe, « faire + nom concret spécifique », « faire + nom ou adjectif ». Quant à elle, María Teresa García-Castanyer (1992, p.43) examine *faire* comme un pro-verbe et un verbe opérateur dans quelques textes sur la langue française du XVIIe et XIXe siècle. Samir Bajrić (2008, p.150) analyse de nombreuses particularités syntaxiques et sémantiques du *faire* en français contemporain. Il emprunte la théorie Guillaumienne sur la psychomécanique afin d'expliquer clairement l'idéogenèse de l'usage de *faire*. Il l'explore, à cet effet, comme verbe fédérateur et lui octroie les fonctionnalités suivantes : synonyme de « fabriquer, réaliser » ; élément verbal de locution à complément déterminé ; élément verbal de locution à complément non déterminé ; auxiliaire factitif et verbe suppléant.

Dans leur ouvrage, Martin Riegel *et al*. (2012, p.415) traitent *faire* comme verbe support qu'ils définissent ainsi : « On appelle verbes supports des verbes comme *faire, donner, mettre,* etc. qui, à côté de leurs emplois ordinaires, se combinent avec un syntagme prédicatif, nom, adjectif ou groupe prépositionnel, pour construire une forme complexe fonctionnellement équivalente à un verbe. Cette définition est reprise par Olga Makarchykova (2020, p.11) lorsqu'elle envisage *faire* comme actualisateur du nom prédicatif. Le deuxième usage du verbe *faire* que cet auteur dévoile est sa valeur sémantique. Il en discerne huit (08) entre autres : verbe causatif, verbe support, verbe prédicatif, verbe prédicatif au sens *occuper, pratiquer, exécuter, transformer, sembler.* Dans la présente étude, nous traitons des variations stylistiques de l'usage du verbe « faire » dans l'écriture journalistique, notamment dans *La Semaine africaine*.

Les recherches les plus récentes mettent en exergue d'autres caractéristiques du verbe *faire*. C'est le cas, par exemple, de Jana Pavliskovâ (2002, p.19) qui mène une étude comparative sur les périphrases verbales avec les verbes formèmes *faire* et *laisser*. Cet auteur épingle deux valeurs de ces deux verbes : la valeur factitive et la valeur permissive avant de mentionner leur nuance en ces termes : « Le verbe *faire* est choisi, en général, lorsque l'initiative de l'action est du côté du sujet, le verbe *laisser* lorsque l'initiative de l'action doit rester du côté de l'objet ». *Faire*, en sus des nuances fonctionnelles qu'il charrie, a une faculté de substitution. Selon Samuel Bidaud (2012, pp.33, 36) *faire* est, en effet, considéré comme verbe vicariant, en ce qu'il a la capacité de remplacer, que ce soit contextuellement ou anaphoriquement,

un verbe identique. Il relativise fortement l'importance de distinguer trois variantes du verbe *faire* vicariant : *faire* vicariant prototypique, le *faire* vicariant anticipatif et le *faire* vicariant de premier degré. Dans son analyse, Nakamura Takuya (2013, pp.2-6), lui, examine quelques fonctions de *faire*, entre autres les constructions transitives et causative attributive du verbe *faire* avant d'en différencier cinq. Il s'agit de la construction Sujet, Complément introduit par « de », Complément d'objet direct, Complément de nom subjectif, Corrélation du déterminant indéfini avec la négation.

2. Constructions syntaxiques de « faire »

Dans La Semaine africaine, les journalistes emploient le verbe *faire* en relation syntaxique avec d'autres entités linguistiques. Dans ladite relation, le verbe *faire* reçoit deux constructions : la construction locutive et la construction avec les verbes de puissance.

2.1. Construction locutive

Faire, par le processus de la grammaticalisation, permet de former les locutions adverbiales. Les plus récurrentes retenues pour cette étude sont : « par le fait », « de ce fait », « en fait » et « du fait ». Ces locutions adverbiales peuvent se placer au début de phrases ou encore en position intégrée servant, à introduire une idée. Nous pouvons trouver une définition de la grammaticalisation chez Heine et Reh (1984, p.17) qui la conçoivent comme « une évolution par laquelle des unités linguistiques perdent en complexité sémantique, en signification sémantique, en liberté syntaxique et en substance phonétique ». Benjamin Fagard, quant à lui, définit la grammaticalisation comme : « La combinaison de plusieurs changements linguistiques, un phénomène composite, qui met en jeu une perte en variation morphologique et syntaxique, et une perte phonétique et référentielle, associées à un gain en fréquence, à une extension des contextes d'emplois, à une modification de la portée et au développement d'un sens plus schématique et plus subjectif ». Le verbe *faire* en combinatoire d'autres unités langagières perd son sens initial afin d'en bénéficier une pluralité d'emplois. Notre article consiste à montrer que *faire* est considéré comme une rénovation de l'écriture avec la modernité journalistique incarnée par les journalistes de la presse écrite congolaise. *Faire* traduit bien d'effets stylistiques dans un texte journalistique, par le fait qu'il reste un indice de l'intention et de la motivation. Les énoncés suivants nous permettent de justifier notre propos :

1) *« Nous sommes profondément préoccupés **par le fait** que l'initiative des trois bassins » (2023, n°4202, p.14)*
2) *« Notre histoire commune avec la France **du fait de** la colonisation a fait du français langue officielle en République du Congo ». (2023, n°4176, p.17)*
3) ***« De ce fait**, ils portaient une lourde responsabilité dans le supplice et la mort de Jésus ». (2023, n°4198, p.11)*
4) *« **En fait**, cela relève beaucoup plus du mimétisme ou de la complaisance ». (2023, n°4167, p.15)*

Ces énoncés présentent, chacun, un cas d'emploi du verbe *faire* par grammaticalisation. Chaque emploi renvoie à une définition ou à un sens qui diffère l'un à l'autre. A cet effet, chaque construction usitée véhicule un sens selon les besoins des journalistes en situation communicationnelle. L'énoncé (1) nous présente la construction par grammaticalisation de la forme [par+le+fait]. Dans sa compréhension sémantique, cette construction ne fait pas apparaitre le sens du verbe *faire*, mais signifie « effectivement », « réellement ». Dans l'énoncé (2), cette combinaison nous donne la forme [du+ fait+ de] qui signifie « en raison de » ou « à cause de ». Par contre, dans l'énoncé (3), il y a la présence de la locution adverbiale « De ce fait » qui est utilisée pour exprimer une conséquence. Voilà pourquoi elle

peut être substituée à l'expression « pour cette raison », « en conséquence ». Et enfin, avec l'énoncé (4), l'emploi du verbe *faire* à l'initial avec la préposition « en » devenant, ainsi, une locution adverbiale, prend la signification de « en réalité ». Nous notons que l'emploi du verbe *faire* par grammaticalisation perd son sens phonique et sémantique pour intégrer les classes des locutions et prépositions.

2.2. *Faire* avec les verbes puissanciels

Les journalistes de la presse écrite congolaise usent, dans leur style, du verbe *faire* précédé des verbes puissanciels. Selon Gérard Moignet (1974, p. 17), les verbes puissanciels sont ceux qui « expriment les notions de possibilité, de volition, d'aptitude, d'obligation, etc. : *pouvoir, vouloir, devoir, savoir, falloir*, etc. ». Ainsi, donnons les exemples suivants :

1) *« **Il doit faire** preuve d'imagination pour rendre son équipe souveraine et conquérante» (2023, n°4167, p.20)*
2) *Prenant son premier (…), **il doit faire** face, avant de fixer ses priorités » (2023, n°4164, p.13)*
3) *« **Il ne faut pas faire** l'autruche ». (2023, n°4182, p.19)*
4) *« Encore une fois : **il ne faut pas faire** barrière à l'action de l'Esprit » (2023, n°4176, p.14)*

Le verbe *faire* est précédé par les verbes puissanciels « devoir », « pouvoir » et « falloir ». Une telle symbiose syntaxique permet aux journalistes d'exprimer l'impératif ou la recommandation dans la description des faits de l'actualité. En effet, le groupe verbal « il doit faire preuve » marque une injonction en usage dans le style journalistique, une nécessité formulée à l'égard de l'entraineur des Diables-Noirs, Barthélémy Ngatsono qui, après avoir perdu le match devant l'ASEC d'Abidjan (0-2) à Yamoussoukro, a l'obligation de trouver une assise collective afin d'espérer à une qualification au match retour à la coupe de la confédération. Tandis que « il doit faire face » évoque les défis auxquels Bieré-Ngali entend œuvrer pour la sécurité de la population lorsqu'il a été patronné nouveau commandant de la zone militaire de la défense par Guy-Blanchard Okoi. L'union de *faire* en relation syntaxique avec les verbes de puissance peut, aussi, engendrer les effets styles stylistiques d'un souhait, un vœu ou un désir qu'une action s'accomplisse. Pour ce faire, les journalistes recourent aux modes conditionnel et indicatif pour traduire la politesse dans le décryptage de l'actualité :

1) *« **Il devrait faire** l'objet d'une attention particulière des pouvoirs publics. (2023, n°4203, p.5)*
2) *« La Mairie qui entreprend déjà quelques travaux de replâtrage au centre-ville **pourrait faire** l'essentiel ». (2023, n°4175, p.3)*
3) *« Quoi qu'il en soit, même si le ministre était empêché, **il pouvait se faire** représenter. » (2023, n°4177, p.3)*

Tous ces extraits comportent l'usage des verbes puissanciels « devoir » et « pouvoir » suivis de *faire*. Normalement, ces verbes ont un sens d'obligation, mais lorsque les journalistes décident de les employer au conditionnel présent et à l'imparfait, ils expriment la politesse, qui, d'ailleurs constitue la déontologie journalistique. Cette déontologie leur permet d'être impartiaux en formulant quelquefois des convictions personnelles et intimes dans le traitement informatif. Ainsi, les expressions verbales « il devrait faire » / « pourrait faire » relèvent d'une opinion journalistique. Celle-ci a pour rôle, soit d'interpeller les autorités congolaises à la réalisation du projet de construction du deuxième pont sur la rivière Djoué qui semblait être abandonné par le gouvernement, soit de pointer du doigt la mairie de Pointe-Noire concernant l'état lamentable du réseau routier dans toute la ville.

3. Valeurs fonctionnelles de *faire*

Ayant observé un nombre important de l'emploi du verbe *faire* et ses qualités discursives, cette section vise à étudier les différentes valeurs de *faire* répertoriées dans le corpus d'étude. Il s'agit notamment des valeurs transitive, intransitive, pronominale et causative.

3.1. Valeur transitive

La construction transitive du verbe *faire* est une technique discursive identifiée dans le style journalistique. Elle se forme sur deux modèles : la complémentation directe et indirecte. Selon Christian Abbadie *et al*. (2009, pp. 28-29) un verbe est transitif direct lorsqu'il se construit directement avec un complément d'objet sans l'aide d'une préposition et indirect lorsqu'il se construit avec un complément d'objet précédé d'une préposition. Ce complément peut être un nom ou un pronom. Dans cette optique, *faire* accepte les compléments d'objet direct qui peuvent être issus des syntagmes nominaux, comme il est fait mention dans les extraits suivants :

1) *« Il **fait ses études** au petit séminaire de Mbamou ». (2023, n°4167, p.15)*
2) *« En 1874, il **fait son entrée** dans la Congrégation des pères du Saint Esprit et du Cœur Immaculée ». (2023, n°4167, p.15)*
3) *« Et, forcément, c'est mathématique : plus on rassemble, plus on peut **faire la différence** » (2023, n°4205, p.7)*
4) *« Ils **ont fait des trous** sur la chaussée leur gagne-pain ». (2023, n°4180, p.5)*
5) *« La question de la création d'un poste de conseiller en charge de la diplomatie économique dans les ambassades **a fait l'objet** d'une réflexion à mûrir. » (2023, n°4179, p.5)*

Dans ces trois exemples, le verbe a une valeur transitive directe dans la mesure où ils mobilisent chacun un objet direct. Cet objet est, généralement, introduit par des syntagmes nominaux « ses études », « son entrée », « la différence », « des trous » et « l'objet ». Aussi, les journalistes mobilisent les infinitifs assumant la fonction de complément d'objet direct du verbe faire comme nous le montrent les énoncés que voici :

1) *« Celle que son père, Le DJ King Biggerman, **fait briller** sur la scène congolaise » (2023, n°4209, p.17)*
2) *« L'abbé Alain Loemba s'appuyant, dans l'homélie tirée de l'évangile de Saint Luc 26, 27-40, **a fait comprendre** aux participants à la messe que Dieu n'abandonne jamais ses enfants, car si on est dans le Seigneur, il aura, tôt ou tard, la victoire ». (2023, n°4209, p.11)*
3) *« Le représentant congolais s'est **fait descendre**, dimanche 26 novembre 2023 au Stade Président Alphonse Massamba-Débat, par Stade Malien de Bamako, vainqueur par 3-1 ». (2023, n°4206, p.20)*
4) *« Nous devons nous approprier Dieu, compter sur lui et non sur nos propres forces. Le combat spirituel est permanent », a-t-il **fait remarquer**. » (2023, n°4206, p.11)*

Le verbe *faire* dans les occurrences ci-après joue la fonction transitive indirecte, du fait que l'objet est relié au verbe au moyen d'une polarisation ou d'un mot de liage :

1) *« La cérémonie des vœux, proprement dit, a débuté par l'appel **fait par sœur Irène Makaya**,». (2023, n°4195, p.10)*
2) *« Le lancement du volet agroforesterie communautaire, qui interviendra dans trois départements que sont le Pool, la Bouenza et les Plateaux, **a été fait à travers un atelier** regroupant 95 participants ». (2023, n°4161, p.8)*
3) *« Ensuite, elle a rappelé que loi Mouébara **fait de ceux** qui assistent à une violence ». (2023, n°4193, p.4)*
4) *« Le résultat de la généralisation de l'enseignement **fait de ce dernier une puissante machine** ». (2023, n°4188, p.16)*

La totalité de ces exemples nous renseignent sur ce que le verbe *faire* se construit aussi avec un complément d'objet indirect introduit par les prépositions « par », « à travers » et « de ». Les journalistes en ayant recours à cet emploi, veulent varier et nuancer leur style écrit en permettant à *faire* de réaliser totalement son procès. Une autre construction discursive identifiable dans le style des journalistes est l'usage de la valeur intransitive de faire.

3.2. Valeur intransitive

Dans leur écriture, les journalistes usent, aussi, de la valeur intransitive du verbe *faire*. Celle-ci, d'un côté, s'emploie sans complément d'objet et accepte, néanmoins, les compléments circonstanciels. Dans les illustrations suivantes, *faire* est sans complément d'objet :

1) *« Appels du Pape et suppliques des fidèles n'y ont rien **fait** ». (2023, n°4161, p.3)*
2) *« Cela fut **fait** ». (2023, n°4162, p.12)*
3) *« Rien de tout ça n'a été **fait** ». (2023, n°4177, p.3)*
4) *« Chacun de vous doit pardonner ce qui **a été fait dans le département** ». (2023, n°4195, p.3),*
5) *« L'accès à cet établissement dit d'excellence se **fait par voie de concours**. ». (2023, n°4185, p.4)*
6) *« A Brazzaville, a fait savoir la cancérologue, le dépistage se **fait dans des hôpitaux** : Talangaï, Makélékélé, Bacongo, hôpital militaire et au Centre hospitalier et universitaire de Brazzaville(CHU-B). (2023, n°4200, p.11)*

Ces occurrences révèlent que le verbe *faire* est introducteur de la valeur intransitive. Il devient un phénomène du style et une pratique discursive dans l'écriture journalistique en raison de sa récurrence. Cette valeur syntaxique est convoquée par les journalistes, d'une part, afin de présenter un référent mémoriel ou situationnel prétextant de supprimer le complément d'objet direct (1, 2 et 3) qui, par conséquent, serait compris dans le contexte du langage journalistique ou dans le contexte pragmatique et énonciatif. Elle permet, d'autre part, d'apporter un détail circonstanciel pour que l'information soit circonscrite ou contextualisée (4, 5 et 6). Une autre variation syntaxique du verbe *faire* est sa valeur pronominale.

3.3. Valeur pronominale

Cette sous-section fait état de la valeur pronominale du verbe *faire*. Cette dernière se caractérise par l'emploi réfléchi, c'est-à-dire avec la présence du pronom « se » (temps simple) et l'auxiliaire « être » pour former un bloc verbal. C'est dans cette perspective que Martin Riegel *et al*. (1994, p.455) affirment ce qui suit : « On qualifie traditionnellement de « pronominales » les formes qui présentent une double caractéristique formelle. Elles se construisent avec un pronom personnel conjoint (objet direct ou indirect datif) réfléchi (c'est-à-dire coréférentiel au sujet) ». Partant de ce point de vue, on retrouve deux formes pronominales de « faire » : la forme simple et la forme composée, dans le corpus. Les formes simples :

1) *« L'exemplarité dont **il se fait** le chantre, réagit un internaute, « doit au préalable émaner de la politique sportive du gouvernement, par lequel il impose les objectifs aux fédérations afin de doter les sélections nationales d'un cadre organisationnel compétitif ». (2023, n°4172, p.18)*
2) *« Depuis lors, **il se fait** discret, rasant les murs dans son propre quartier ». (2023, n°4193, p.14)*
3) *« Parfois naïfs, **ils se font** facilement arnaquer par des délinquants postés aux quatre coins des rues. » (2023, n°4200, p.5)*

A côté de la forme simple, nous avons répertorié la forme complexe. Celle-ci permet à faire de se conjuguer au participe passé précéder de l'auxiliaire « être ». Soit les énoncés suivants :

1) *« Après avoir rattrapé trois d'entre eux, la population **s'est fait** justice en les lapidant puis les ont brûlés vifs » (2023, n°4159, p.5)*
2) *« La distribution **s'est faite** à 7 km de Makotimpoko centre, en pleine savane, sur le tronçon de la route du projet inachevé de la municipalisation accélérée de 2013 devant relier Gamboma-Mbaya et Makotimpok » (2023, n° 4159, p.3)*
3) *« La distribution de ces matériels **s'est faite** dans l'enceinte de la sous-préfecture. » (2023, n° 4160, p.5)*
4) *« A Pointe-Noire, la dernière remise **s'est faite** samedi 28 janvier 2023. » (2023, n° 4165, p.18)*

Ces extraits nous présentent les constructions de la valeur pronominale du verbe *faire*. Celle-ci se justifie par la forme réfléchie construite avec le pronom « se » contracter à l'auxiliaire « être » au présent de l'indicatif, ce qui nous donne l'écriture ou la forme « s'est ». Deux remarques peuvent être formulées à travers la construction composée de « faire ». La première est l'emploi variable du participe passé de *faire*. Dans ce cas, celui-ci s'accorde selon la place du complément d'objet direct comme dans l'énoncé (1) où le COD « justice » est placé après la locution verbale « s'est fait ». La seconde est son emploi invariable lorsqu'il s'accorde directement avec le sujet auquel il se rapporte comme dans les constructions « la distribution s'est faite », « la dernière remise s'est faite ».

3.4. Valeur causative

Faire, lorsqu'il acquiert la valeur causative, pénètre dans les sphères des verbes d'état. En effet, la contribution du verbe *faire* dans sa valeur causative permet aux journalistes d'élargir leur structure argumentative de l'infinitif avec un argument supplémentaire. Il suffit de prendre pour exemples :

1) *« La pandémie de COVID-19 **a fait payer** un lourd tribut aux populations. » (2023, n°4159, p.11)*
2) *« Etoile du Congo **fait chuter** Diables-Noirs! » (2023, n°4159, p.14)*
3) *« Elle **a fait circuler** le ballon à terre par petite passes redoublées ». (2023, n°4159, p.14)*
4) *« Les deux ministres en charge respectivement de la Défense nationale et de la Sécurité **ont fait déployer** des moyens très importants ». (2023, n°4160, p.4)*
5) *Cette édition nous **fait prendre** conscience de la responsabilité du Gouvernement ». (2023, n°4209, p.19)*
6) *« Nous avons **fait travailler** des artistes sur la question ». (2023, 4201, p.14)*

Ici, comme l'on peut le constater, le verbe « faire » a un emploi causatif dans le style des journalistes, parce qu'il favorise l'usage des infinitifs des verbes « payer », « chuter », « circuler », « déployer », « prendre » et « travailler ». Pour paraphraser Jacques Damourette et Edouard Pichon (1991-1952, p.126-136), la valeur causative fait en sorte que *faire* « agit comme une sorte d'auxiliaire devant l'infinitif en attribuant à la phrase un sens causatif ». A partir de ces auteurs, nous comprenons, bien évidemment, que le verbe *faire* est capable de transformer n'importe quel infinitif en verbe causatif, même le verbe *faire* lui-même et permet de bien comprendre le sens global de l'énoncé. Nous signalons que notre corpus ne dispose pas les cas dans lesquels ce verbe permet de construire de lui-même. Dans ce contexte, le verbe faire n'est qu'un accompagnateur ou un facilitateur nécessaire, puisqu'il désigne l'action dont la réalisation est admise par le sujet permettant à tous ces verbes cités si hauts d'accomplir leur action au lieu de la faire lui-même. C'est ce qu'affirme Jana Pavlisková (2002, p.20) en écrivant : « Les verbes factitifs, appelés aussi causatifs, désignent l'action dont la réalisation est initiée par le sujet et dont l'agent est une autre personne ou une autre chose qui sont représentées dans le texte par un objet nominal ou pronominal ».

4. Emplois sémantiques et rhétoriques

Nous avons identifié plusieurs nuances sémantiques du verbe « faire » suivant les contextes d'usages dans La Semaine africaine. Ce qui, bien évidemment, accentue son caractère polymorphe dans l'écriture journalistique. Cinq (05) sous points concourent à l'ossature de ce titre à savoir les emplois : anaphorique, substantival, adjectival, faire comme marqueur d'accord, et faire comme verbe de réalisation, de défi et jargon de métier.

4.1. Anaphorique

Le verbe *faire* est capable de construire des emplois anaphoriques dans la rédaction des journalistes de la presse écrite congolaise. Selon Georges Kleiber (1991, p. 7), le référent d'une expression anaphorique ou d'une expression déictique est « en quelque sorte présent, soit présent par l'intermédiaire d'une mention antérieure (ou postérieure) dans le contexte pour les anaphoriques, soit présent dans la situation immédiate pour les déictiques ». Cécile Van Den Avenne (, pp.43-44) souligne : « contrairement aux expressions déictiques qui renvoient à l'extérieur du texte, les expressions anaphoriques reprennent un élément du texte. Elles ne sont interprétables que par rapport au « cotexte », ou contexte discursif ». Pour remplir cette valeur, les pronoms clitiques « en » et « le » avec leurs équivalences « l', les, la » doivent être ajoutés au verbe *faire*. Dans les exemples suivants, le pronom clitique « le » est utilisé en même temps que le verbe « faire » pour former les groupes verbaux à valeur anaphorique *le fait, l'a fait, les fait et la fait* :

1) *« Il faut être brave pour s'aventurer dans les sentiers de la muse poétique comme **le fait** Brel Aldrich Mayouma à travers cet enfantement primipare qui inaugure son périple bibliographique ». (2023, n°4162, p.15)*
2) *« Au moins, lui, il **l'a fait** ». (2023, n°4185, p.3)*
3) *« Une jeune fille de 22 ans, Michelle, **l'a fait** dimanche 2 juillet dernier à l'OCH Moungali III, à Brazzaville ». (2023, n°4185, p.5)*
4) *« On place ces petits paquets en forme de pain dans une grosse marmite pleine d'eau, et on **les fait** cuire pendant 3 heures ». (2023, n°4190, p.8)*
5) *« Cette spiritualité devrait être un motif d'encouragement pour nous chrétiens d'abord par le truchement de cette, la personne **la fait**, exalte la grandeur de la Vierge Marie.*

Il se donne le constat : le verbe « faire » en liaison avec les pronoms clitiques « le », « l'», « les » et « la » est d'un usage anaphorique, du fait qu'il représente une idée déjà évoquée au préalable. Ces modèles syntaxiques sont le fruit de choix journalistiques, parfois pour éviter les pléonasmes ou les répétitions d'autres verbes, parfois pour diversifier leur style écrit, dans le but de favoriser la créativité journalistique et l'esthétique. Ainsi, les syntagmes verbaux « comme le fait Brel Aldrich », « il l'a fait », « l'a fait », « les fait » et « la fait » représentent respectivement les antécédents « il faut être brave pour s'aventurer… », « le renoncement de Macky Sall pour briguer un troisième mandat présidentiel », « la défense de Michelle sous la menace d'une agression par machette ». Cette valeur lui est attribuée grâce au pronom. Pour résumer, il est clair que la coexistence antécédent/représentant permet de saisir la valeur anaphorique du verbe « faire » en cohésion syntaxique avec le pronom clitique qui apparaît devant. Cette fusion engendre un ensemble verbal complexe, constitué d'un verbe unique et d'un nouveau nœud verbal étroitement lié, formant ainsi une chaîne syntagmatique. Il y a d'autres façons d'utiliser le clitique « le » pour faire fonctionner « faire » de façon anaphorique, comme l'utilisation de « en » dans les phrases suivantes :

1) *« Malgré tout, à en croire les autorités du pays hôte, cette édition sera inscrite dans le livre d'or des Jeux de la Francophonie, puisqu'elles espèrent **en faire** un événement d'ampleur exceptionnelle ». (2023, n°4186, p.20)*

2) *« Chaque fois qu'elle voit son père écrire, elle veut **en faire** autant ». (2023, n°4183, p.16)*
3) *« Comme quoi, au Congo, les lois ne sont pas toujours ce qu'on veut **en faire** ». (2023, n°4182, p.5)*

En utilisant « en » en connivence de « faire », les journalistes cherchent à éviter que la mention antérieure ne soit reprise dans le contexte immédiat de l'énonciation.

4.2. Substantival

L'emploi de *faire* en tant que substantif témoigne le caractère polymorphe de ce verbe dans le style écrit des journalistes de la presse écrite congolaise. Dans cet emploi, il jouit de toutes les propriétés morphosyntaxiques du nom, puisqu'il peut être actualisé par la plupart des déterminants à l'instar des déterminants possessifs, démonstratifs, les articles définis et indéfinis. On remarque, à partir du corpus, que les journalistes l'utilisent beaucoup plus dans le domaine juridique afin de dénoncer la corruption, la fraude et les délits fauniques. Voyons cela à partir de :

1) *« On ne fait pas du journalisme pour plaire, mais pour rapporter **les faits** tel qu'ils se sont déroulés ». (2023, n°4162, p.4)*
2) *La HALC a le pouvoir de se saisir ou d'être saisi par le président de la République, les présidents du sénat et de l'assemblée nationale sur la base des indices probants; mener les enquêtes ou investigations sur **les faits** de corruption de concussion, de fraude; obtenir de toute autorité publique ou de toute personne physique ou morale. » (2023, n°4179, p.10)*
3) *« A la gendarmerie, les quatre personnes ont reconnu **les faits** qui leur sont reprochés: détention, circulation et tentative de commercialisation des trophées d'espèces animales intégralement protégées par la loi. » (2023, n°4181, p.13)*
4) *« Dans la note de situation présentée, les orateurs sont revenus sur **les faits** imputés à la Force publique qui défraient la chronique ». (2023, n°4181, p.13)*
5) *« Les différents rapports de l'enquête et de l'audit commandités par la tutelle et d'autres services de l'Etat ont étayé **des faits** de mégestion ». (2023, n°4168, p.5)*

L'observation faite à ces énoncés, reste à comprendre l'emploi désémantisé du verbe « faire », c'est-à-dire que le verbe faire perd sa classe de verbe pour devenir un nom. Cette désémantisation est occasionnée par l'emploi précédé du défini pluriel (les) et l'indéfini pluriel (des). A cet effet, la construction syntaxique « les faits » devient un substantif qui signifie acte, phénomène, action, évènement etc. Comme il vient d'être signalé supra, le verbe *faire* substantivé est apte à recevoir l'actualisation des démonstratifs et des adjectifs indéfinis dans le langage des journalistes comme le traduisent ces séquences phrastiques :

1) *« Une information judiciaire est ouverte contre lui pour **ces faits** ». (2023, n°4197, p.5)*
2) *« Il a déploré le fait qu'au Congo les citoyens ne dénoncent pas les cas de maltraitance ou, pire encore, que les agents des forces de l'ordre, notamment les policiers, les gendarmes, conseillent à cette minorité qui ose dénoncer **ces faits** de régler le problème à l'amiable sans se soucier du ressenti des victimes ». (2023, n°4206)*
3) *« Voici **quelques faits** marquants de la vie de cet homme que le regretté Mfumu qualifiait également d'« étoile filante» de la politique congolaise ». (2023, n°4195, p.18)*
4) *« Se basant sur les textes liturgiques du jour (Dn 7,9-10.13-14; 2 P 1,16-19; Mt 17,1-9), l'abbé Yombo a bâti son homélie autour de quelques épisodes retraçant son itinéraire vocationnel et de **certains faits** ». (2023, n°4190, p.10)*
5) *« Sans pour autant s'appesantir sur sa biographie déjà largement partagée, il est néanmoins loisible de relater **certains faits** et actes qui traduisent le*

caractère particulier de cet acteur de la politique congolaise à ses débuts ». (2023, n°4195, p.18)

Ces énoncés sont construits avec l'usage du verbe *faire* précéder des indéfinis. Il est nécessaire de signifier que faire cesse de fonctionner comme un simple verbe, mais intègre une nouvelle classe. C'est dans cette optique que cette construction avec les indéfinis n'est pas fortuite, mais donne au verbe faire une nouvelle appellation ou qualification en substantif. Il y a donc l'actualisation en classe catégorielle du verbe faire, qui précédé par les démonstratifs (ces), les adjectifs (quelques, certains) donnent au verbe une nouvelle classe que nous appelons ici « substantif ». Albert Dauzat (1954, p.256) développé plusieurs rôles du démonstratif tels que : l'objet, le sujet et l'idée. À cet égard, on peut remarquer que le démonstratif (ces) devient un « dirigeant de la phrase », et ou un marqueur « de l'annonce du verbe » ou bien comme « gouverneur de l'adjectif ». Le verbe faire en relation avec le démonstratif (ces) devient un substantif qui est définit ainsi:

Le substantif est le mot qui désigne l'objet ou exprime l'idée ; sujet, il dirige la phrase, annonce le verbe, gouverne l'adjectif dont la qualification le précise, entraînant autour de lui dans son orbite ses satellites plus ou moins nombreux, article et déterminatifs de tous ordres

En cette classe nouvelle, les substantifs créés par l'addition des adjectifs, désignent un sujet dans certains énoncés comme dans (3) et (5). Comme l'affirme Maurice Grevisse (1969, p.57), que le substantif est défini comme *« un mot qui sert à désigner les êtres, les choses et les idées »*

4.3. *Faire* comme marqueur idiomatique

Le verbe *faire* en dépit de toutes les constructions possibles, admet aussi celle de l'idiome. Dans ce contexte, il se considère comme marqueur d'accord lequel est compris comme l'acceptation ou la confirmation d'une hypothèse préalablement évoquée ou par la suite. Cette hypothèse devient, par conséquent, un signe de validation d'un fait ou d'un point de vue. Dans ce contexte, Catherine Kerbrat-Orecchioni (1998, p.18) pense que les marqueurs d'accord sont des « procédés de validation interlocutoire ». Ce qui revient à dire que le marqueur d'accord intervient dans une conversation dont l'usager apporte son accord ou valide un fait. En ce qui nous concerne, nous remarquons que les journalistes combinent trois entités grammaticales afin de créer ce vecteur stylistique. Il s'agit de l'adjectif indéfini « tout », la préposition « à » et du verbe *faire* au participe passé dont la formule est : [tout + à + fait]. C'est dans ce sillage que ces exemples trouvent leur place :

(1) « *Oui, c'est* ***tout à fait*** *juste, mais ce n'est pas incompatible avec l'action de la Néo-Négritude». (2023, n°4164, p.16)*
(2) *« Comprenons bien: il est* ***tout à fait*** *normal que des enfants aiment leur père et leur mère plus que tous les autres hommes. (2023, n° 4184, p.11)*
(3) *« Il est* ***tout à fait*** *normal que nous soyons contents et heureux que Monsieur le ministre nous dote de cette ambulance ». (2023, n°4183, p.5)*

La construction de ces énoncés fait intégrer le verbe *faire* qui dans sa combinaison avec les unités linguistiques suivantes : l'adjectif indéfini « tout » et la préposition « à » devient une locution adverbiale « tout à fait ». Sur l'axe sémantique, cette expression pourrait équivaloir à « entièrement », « absolument » et « totalement », « évidemment » ou « effectivement ». Ladite construction devient alors un marqueur d'accord. Dans les quatre énoncés susmentionnés, nous constatons qu'il y a un avis accordé sinon accepté qui est justifié par l'usage de « tout à fait ». Dans (1), nous notons la validation de l'information qui est donnée dans la première séquence phrastique de l'énoncé dont l'accord est obligatoirement sollicité à travers la question « *Qu'en pensez-vous? »*. Et l'accord est donné par la séquence introduite

par « *Oui, c'est **tout à fait** juste…* ». Ce même aspect est partagé dans l'énoncé (2), dont l'accord est donné par rapport au contexte précédent donné sous la forme de question « *Comment voulez-vous cet évangile aux enfants alors qu'on leur demande d'être en paix à la maison»?Est la réponse c'est « Comprenons bien: il est **tout à fait** normal que des enfants aiment leur père et leur mère »*. Par contre dans (3) le même accord qui est donné par « tout à fait », cette fois-ci le contexte de validation vient après la locution adverbiale « tout à fait ». C'est-à-dire il est d'accord du fait « *que Monsieur le ministre nous dote de cette ambulance ».*

Dans la même optique, nous relevons aussi une autre expression idiomatique récurrente de la construction de *faire* suivi du verbe savoir. Cette construction est beaucoup sollicitée avec 82 apparitions. Les journalistes s'en servent pour rapporter indirectement les propos d'autrui. Les passages suivants mettent en évidence ce phénomène :

1- *« C'est ainsi qu'à l'ouverture des travaux, Alain Ampolo **a fait savoir que** la politique du Gouvernement dans les domaines de la sauvegarde environnementale, de la gestion des ressources naturelles et de l'amélioration de la qualité de vie des populations ». (2023, n°4199, p.8)*
2- *« C'est dans cette optique que le Gouvernement a conçu le plan d'action national d'amélioration de la qualité de vie des populations autochtones 2022-2025 », **a fait savoir** le ministre de la Justice ». (2023, n°4191, p.11)*
3- *« La Force de l'ONU en RD Congo **a fait savoir que** de son côté 15 militaires tués, une source sécuritaire établissant le bilan, sous couvert d'anonymat, à 17 morts ». (2023, n°4163, p.7)*

A côté des emplois idiomatiques, d'autres portées sémantiques de faire sont identifiables chez les journalistes de la presse écrite congolaise.

4.4. Faire, verbe de réalisation et de défi

Le verbe *faire* est compris dans cette séquence comme étant le verbe de réalisation de certains faits et défis. Il est beaucoup utilisé dans les propos des journalistes de *La semaine Africaine,* pour le besoin de réalisation des évènements et des actions en société. Ils en font usage pour pallier aux objectifs visés dans les sociétés africaines ; C'est-à-dire que le verbe *faire* permet de rendre réel et effectif la réalisation d'un projet évoqué par les journalistes de *La semaine africaine* ; C'est ce que nous pouvons observer dans les phrases suivantes :

(1) *« Concernant le plan stratégique de 2023-2025, il aura un budget fort en dynamisme, qui entraînera les équipes dans les nouvelles dimensions pour **faire que** BGFIBank Congo soit plus présente auprès des petites et moyennes entreprises et des particuliers, afin d'accompagner toutes les structures économiques du pays dans leur développement ». (2023, n°4160, p.20)*
(2) *« Serge Roland Nkalath : **faire** que le Niari n'occupe plus la dernière place aux examens d'Etat ». (2023, n°4160, p.13)*
(3) *« La municipalité de Pointe-Noire a l'ambition de **faire** que ce centre culturel demeure un lieu de vie, d'animation et de rencontre ». (2023, n°4200, p.13)*

Ces phrases représentent l'emploi remarqué de *faire* jouant le rôle de la réalisation des actions concrètes qui sont dans un objectif à court délai. A cet effet, quand les journalistes l'emploi dans les écrits, ils évoquent une concrétisation qui doit se réaliser de manière obligatoire. Dans (1), (2) et (3) cette réalisation ou défi est justifié par les entités linguistiques qui sont placés en position postposé au verbe *faire* comme « ***faire que** BGFIBank Congo soit plus…, **faire** que le Niari n'occupe plus…, **faire** que ce centre culturel demeure…* ». Le verbe faire noue donc l'ambition de la réalisation des actions. Nous pouvons donc comprendre que le verbe faire introduit une ambition de réalisation. Cette ambition et défi de réalisation renvoient à deux

possibilités, il peut se faire soit dans le présent immédiat comme dans les trois précédant exemples, soit dans le futur proche avec l'insertion de la temporalité bien précise par les journalistes de *La semaine africaine*, comme nous le représente cet énoncé :

(4) *« L'objectif visé est de **faire que d'ici 2030**, les jeunes âgés de 10 à 24 ans bénéficient d'une forme de scolarisation, et formation ou d'emploi ». (2023, n°4189, p.13)*
(5) *C'est dans cette perspective que le président de la République exhorte le ministère des Hydrocarbures **à faire que ce secteur soit plus dynamique**, porteur de nombreux emplois. (2023, n°4162, p.10)*
(6) *« Le message, c'est de demander aux journalistes de saisir cette occasion **pour faire que cet argent revienne aux médias de plein droi**t. » (2023, n°4162, p.12)*

Dans cette phrase, le défi a remporté dans l'usage de *faire* est renforcé par la séquence « d'ici 2030 », qui représente dans cette phrase l'année future de la réalisation du projet de formation et d'emploi des jeunes. Ainsi, le verbe *faire* fait appel à la réalisation de ce qui est au départ un défi pour devenir une réalité.

4.5. Métaphore

Les journalistes congolais sollicitent souvent les figures rhétoriques construites avec le verbe faire. Cela dans l'unique but de toucher ou de captiver l'attention des lecteurs. Ainsi, le choix de la métaphore dans les phrases suivantes devient, pour eux, une fonction intentionnelle et une stratégie discursive leur permettant de décrire l'information telle qu'elle est perçue :

1- *« Je me suis converti en formateur non pas pour me **faire les poches** comme ailleurs, mais par amour pour le ballon rond » (2023, n°4166, p.19)*
2- *« Mais en la matière, **faire le médecin** après la mort ne peut rien y changer ». (2023, n°4168, p.14)*
3- *« Si en 2022, le Forum de Dakar avait permis **de faire le diagnostic** des défis de stabilité et de souveraineté de l'Afrique ». (2023, n°4207, p.7)*
4- *« Dans ce type de confrontation, il est impératif **de faire le plein** de points et de buts à domicile » (2023, n°419, p.18).*

« faire les poches », « faire le médecin après la mort » et « faire le plein » sont considérées comme des expressions métaphoriques et sont formées à partir du verbe faire dans la créativité du langage journalistique. Leur recours permet de critiquer la corruption, l'égoïsme « faire les poches » ; la lenteur dans la prise de décision ou dans la résolution de certains problèmes « faire le médecin après la mort » ou pour évoquer l'état des besoins « faire le diagnostic ». Un autre exemple frappant que les journalistes utilisent est l'expression métaphorique « faire la queue » afin de traduire la difficulté d'approvisionnement en eau des populations de la ville de Brazzaville :

5- *« Il faut se réveiller tôt pour aller **faire la queue** devant un forage ». (2023, n°4176, p.5)*

La métaphore n'est pas l'unique figure avec laquelle faire se construit, nous pouvons aussi noter la synecdoque qui est fréquemment présente dans le corpus.

4.6. Synecdoque

Un autre volet justifiant la polyvalence de *faire* réside en sa capacité de jouer la valeur de synecdoque. Cette dernière est définie selon Bernard Meyer (1983, p.346) et (1993), comme une figure rhétorique traduisant une abstraction, le concret, une fonction matérielle, une partie pour le tout, un tout pour représenter la partie, une matière pour l'objet, le singulier pour le pluriel, le genre pour l'espèce, l'espèce pour le genre, le nom propre pour le nom commun. Certes l'auteur un emploi mosaïque

de synecdoque, mais les journalistes de La Semaine africaine, dans leur style, valorisent un type : il s'agit de la synecdoque de la partie pour le tout et inversement. Cela se remarque à travers les occurrences suivantes :

1- *« Etoile du Congo **fait** chuter Diables-Noirs ! » (2023, n°4159, p.14)*
2- *« **Le Congo a fait l'objet** d'une première réunion de suivi technique du Programme d'appui à la gouvernance forestière, mercredi 24 mai 2023 à Brazzaville ». (2023, n°4184, p.9)*
3- *« **Le Congo a fait** un pas en avant depuis 2010 ». (2023, n°4198, p.8)*
4- *« A l'orée du nouvel an, **la fondation UBA a fait** un don de vivres et de non vivres le 31 décembre 2022. » (2023, n°4159, p.6)*
5- *« **Le monde a fait** l'expérience en 2022 d'innombrables défis. » (2023, n°4159, p.10)*

Ces phrases contiennent toutes la synecdoque du tout pour représenter la partie. L'Etoile du Congo étant un club congolais de football est prise comme un tout pour évoquer de ses joueurs lesquels ont infligé une défaite aux joueurs de l'équipe de Diables-Noirs. Nous retrouvons les mêmes constructions synecdochiques dans les expressions « le Congo a fait un pas », « le Congo a fait l'objet », « la fondation UBA », « le monde a fait l'expérience » pour parler des actions ou des efforts du gouvernement congolais et des autorités de la banque UBA ou de quelques puissances mondiales.

4.7. Métonymie

Les journalistes emploient trois techniques métonymiques en corrélation avec *faire* : la technique d'objet utilisé pour son utilisateur et la technique de l'abstrait pour le concret et la technique endroit pour l'institution. Voici les séquences discursives de ces techniques :

1- ***« Un corbillard a fait** le reste quand la police est arrivée sur les lieux ». (2023, n°4159, p.5)*
2- *« L**a pandémie de COVID-19 a fait payer** un lourd tribut aux populations porteuses de comorbidités (diabète, hypertension artérielle, etc.) ». (2023, n°4159, p.12)*
3- *« De son côté, Maître Diane Peggie Nzebele, avocat de la partie civile, a été satisfaite par le verdict prononcé, car **la Justice a fait son travail** comme il le fallait ». (2023, n°4207, p.5)*
4- *« Le bilan des bombardements israéliens dans **la bande de Gaza a fait près de 15 000 morts** depuis le début de la guerre le 7 octobre, dont 6 150 enfants et 4 000 femmes, selon le ministère de la Santé du Hamas ». (2023, n°4206, p.7)*

Toutes ces expressions bâties au tour de *faire* ont une portée métonymique, en ce qu'elles obéissent aux normes de construction de la figure. Un corbillard a fait le reste traduit métonymiquement un chauffeur ; la justice a fait son travail évoque l'endroit pour l'institution ; Gaza a fait révèle l'endroit pour de l'évènement.

Conclusion

Notre étude avait pour but de vérifier quelques usages syntaxiques et sémantiques du verbe faire dans la presse écrite congolaise notamment La Semaine Africaine. Par l'occasion, nous sommes parvenus à trois résultats. Le premier a montré que les constructions syntaxiques de *faire* relèvent du choix des journalistes en raison de sa syntaxe variée. Ainsi, nous avons prouvé que ce verbe permet de former les locutions adverbiales comme « de ce fait », « en fait », « par le fait ». De même, il peut s'employer avec les verbes puissanciels afin d'indiquer les notions d'obligation, de recommandation, mais aussi d'émettre l'opinion journalistique en recourant au mode conditionnel. Ces choix stylistiques des verbes de puissance et des locutions adverbiales deviennent les marqueurs de leur subjectivité dans l'énonciation

journalistique par rapport à d'autres variations constructives de ce verbe non sollicitées dans leur presse. Le deuxième résultat a révélé que faire met en exergue moult valeurs fonctionnelles entre autres les valeurs transitive, intransitive, pronominale et causative. Quant au dernier résultat, nous venons de voir que ce verbe est susceptible de générer plusieurs emplois sémantiques et rhétoriques.

Références bibliographiques

ABBADIE C., CHOVELON B. ; MORSELM-H. 2009. *L'expression française écrite et orale*, France, Presses universitaires de Grenoble, 243p.

BAJRIĆ S.. 2008. « Le Verbe *faire* en français contemporain : syntaxe et sémantique », *Université de Paris–Sorbonne (Paris IV),* pp.143-197.

BIDAUD S. 2012, « Sur un emploi particulier du verbe faire vicariant », *Estudios Románicos*, Volumen 21, 2012, pp. 31-42

FAGARD B.. 2011. « Conjonctions et Grammaticalisation : Le cas des langues romanes. ». François, J. & Prévost, S. Mémoires de la Société de Linguistique de Paris 19 : *L'évolution grammaticale à travers des langues romanes*, Peeters, pp.79-102.

GARCÍA-CASTANYER M. T.. 1992. « Le verbe « FAIRE », pro-verbe et verbe opérateur, dans quelques textes sur la langue française du XVIIe au XIXe siècles », *ANALES DE FILOLOGÍA FRANCESA*, n°4, pp.43-55.

KERBRAT-ORECCHIONI C.. 1998. *Les interactions verbales*, Paris, 1ème édition Armand Colin, tome 1.

KLEIBER G.. 1991. « Anaphore-deixis : où en sommes-nous ? », In L'Information Grammaticale, n°51, pp.3-18.

MOIGNET G., 1974. *Etudes de psycho-systématique française*, Paris, 7ème Edition Kincksieck, 268p.

PAVLISKOVÁ J.. 2002. « Les périphrases verbales avec les verbes formèmes faire et laisser (et assimilés) », *Études romanes de Brno*, vol. 32, iss. 1, pp.19-28.

RIEGEL M. ; PELLAT J-C, RIOUL R. 1994. *Grammaire méthodique du français*, Presses Universitaires de France, Linguistique nouvelle 6, avenue Reille, 75014 Paris. 1152p.

VAN DEN AVENNE C.. 2012. *Maîtriser son expression écrite*, 1ère édition Studyrama, Collection : Poche

MAURICE G.. 1969. *Précis de Grammaire française*, Paris-Gembloux : Duculot, p.57.

DAUZAT A.. 1954. *Le Génie de la langue française*, Paris : Payot, p.256.

TAKUYA N.. 2013. « Constructions transitives et causative attributive du verbe ''faire'' ». *K. Ogata. Autour des verbes : constructions et interprétations*, 29, John Benjamins, pp.59-86.

Notes bibliographiques

Brèche Pachel NGUIENE BILONGO est enseignant-chercheur à l'Université Marien Ngouabi, docteur ès Lettres, spécialiste de la stylistique française. Il a soutenu une thèse de doctorat unique en langue française, avec une orientation

spécifique vers l'analyse stylistique. Il exerce ses fonctions au sein du Département de Langue et Littérature françaises à la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines. Ses recherches portent principalement sur des aspects fondamentaux du fonctionnement linguistique, notamment la syntaxe, les modalisateurs, l'énonciation et la pragmatique, avec un intérêt marqué pour les marqueurs référentiels et organisationnels. À travers ses travaux, il s'attache à analyser les mécanismes internes de la langue française sous leurs diverses dimensions. Il est par ailleurs auteur de plusieurs publications scientifiques dans ses domaines de spécialisation.

Pierre Destain NTSOUA NDOMBO est enseignant-chercheur à l'Université Marien Ngouabi, docteur ès Lettres, spécialiste de la stylistique française. Il a soutenu une thèse de doctorat unique en langue française, avec une orientation spécifique vers l'analyse stylistique. Il exerce ses fonctions au sein du Département de Langue et Littérature françaises à la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines. Ses recherches portent principalement sur des aspects fondamentaux du fonctionnement linguistique, notamment la syntaxe, les modalisateurs, l'énonciation et la pragmatique, avec un intérêt marqué pour les marqueurs référentiels et organisationnels. À travers ses travaux, il s'attache à analyser les mécanismes internes de la langue française sous leurs diverses dimensions. Il est par ailleurs auteur de plusieurs publications scientifiques dans ses domaines de spécialisation.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur*(s). Cahiers Africains de rhétorique ©

2022 by UMNG-FLASH is licensed under CC BY-NC 4.0

Cahiers Africains de Rhétorique(fr), African Rhetoric Notebooks(An) **Vol 4, N°01, 30 Juillet 2025, pp.73-85**

Narration et références topiques dans l'œuvre romanesque de Henri Djombo[1]

SIMBO-APEKOU EPOZAS
Université Marien Ngouabi, Congo-Brazzaville
simboapekoue@gmail.com

Reçu :26/02/2025, Acceptation : 10/04/2025, Publication : 30/07/2025

Financement *: L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.*
Conflit d'intérêts *: L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.*

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 3%**

Résumé :

Le présent article aborde la question de narration et références topiques dans l'œuvre romanesque de Henri Djombo. Il décrypte, à partir des romans de l'auteur, les différentes oscillations référentielles entre l'espace réel et sa représentation fictionnelle pour jauger du degré de relation que peuvent entretenir l'univers réel et l'univers fictionnel. Ces couplages chronotopiques sont saisis, dans cet article, par le consensus homotopique, le brouillage hétérotopique et les mondes possibles. Il s'agit de montrer comment l'univers romanesque de Henri Djombo laisse chevaucher les lieux fictifs et référentiels au point où le possible se confond parfois avec le référentiel, d'où la bipolarité spatiale. Celle-ci est cernée à partir de l'hypothèse selon laquelle tout objet ou espace figure à la fois dans sa réalité actualisée et dans les virtualités susceptibles d'être actualisées. Par conséquent, la spatialité romanesque de l'auteur est expressive du double processus d'actualisation et de non-actualisation des réalèmes référentiels. Ce qui fait que la vérisimilitude du lieu, chez Henri Djombo, ne soit envisagée qu'en termes de coefficient de réalité. Ainsi, la problématique de l'espace repose la sempiternelle question du réalisme du texte littéraire.

Mots clés : Brouillage hétérotopique, Chronotope**,** Consensus homotopique, Vérisimilitude.

Narration and topical references in the novels of Henri Djombo

Abstract:

This article addresses the question of postmodern couplings of Henri Djombo's novel spatial spaciality. He descrypts, from the novels of the author, the different

referential oscillations between the real space and its fictional representation to gauge the degree of relation that can maintain the real universe and the fictional universe. These chronotopic couplings are captured in this paper by homotopic consensus, heterotopic interference, and possible worlds. It is a question of showing how Henri Djombo's novelistic universe allows fictional and referential places to overlap to the point where the possible is sometimes confused with the referential, hence the spatial bipolarity. This bipolarity is identified from the hypothesis according to which every object or space appears both in its actual reality and in the virtualities that can be updated. Consequently, the author's novel spatial speciality is expressive of the double process of updating the referential realemes. This makes the verisimilitude of the place, in Henri Djombo, only considered in terms of the coefficient of reality. Thus, the problematic of space rests the eternal question of literary realism.

Keyswords: chronotope, homotopic consensus, heterotopic interference, verisimilitude.

0. Introduction

L'inscription des références topiques dans le récit constitue l'une des stratégies narratives de Henri Djombo pour mieux traiter les thématiques qu'il développe. Avec ce dernier, le roman congolais s'oriente vers les problématiques de la violence, du clientélisme, de l'immigration et de l'économie. Et pour les raisons de restriction du corpus, nous nous limitons à la lecture de ses six premières fictions romanesques. A cet effet, *Sur la Braise*, *Le Mort vivant*, *Lumières des temps perdus*, *La Traversée*, *Vous mourrez dans dix jours*, *Sarah, ma belle-cousine*, se donnent à découvrir, d'une manière ou d'une autre, comme une critique véhémente des tares des contrées africaines et un tableau de modèles de redressement économique des pays dits en voie de développement. La diversité thématique ne fait pas l'objet de notre réflexion. Notre choix porte sur la configuration de l'espace dans les romans de l'écrivain congolais, car depuis la publication de son premier roman, *Sur la braise*, le constat est que la critique semble ne pas s'intéresser à la problématique du réalisme littéraire de l'œuvre de l'auteur à partir de la lecture du lieu. Elle s'intéresse plus aux tendances thématiques et esthétiques comme dirait Alpha-Noël Malonga (2007). D'où, le présent article se donne pour objectif de scruter la question du réalisme de l'œuvre romanesque de Henri Djombo à partir des oscillations référentielles de la diégèse. Ainsi, les lieux témoignent-ils du réalisme de l'œuvre romanesque de l'auteur ? Quel est le degré de vérisimilitude du lieu dans les romans de Henri Djombo ? Telles sont les interrogations qui gouvernent la problématique à laquelle s'adossent les hypothèses ci-après : la lecture du lieu, chez Henri Djombo, ferait du roman une superposition de la fiction et de la réalité. La vérisimilitude du lieu ne pourrait être envisagée qu'en termes de coefficient de réalité. Et les mondes possibles ne seraient appréhendés qu'en situation de double fictionnalisation des chronotopes. Ces différentes postures sont saisies à partir de deux pilotis critiques à savoir la théorie des mondes, développée par Umberto Eco et la géocritique théorisée par Bertrand Westphal qui reprend, en quelque sorte, la théorie des mondes. Ces théories ont la particularité de concevoir l'espace romanesque comme une réalité multiple : actif, significatif et représentatif. De cette posture découle la volonté de saisir le

traitement de l'espace dans les romans de Henri Djombo à partir de trois notions fondamentales de la théorie de l'espace romanesque : le consensus homotopique, le brouillage hétérotopique et les mondes possibles. Le consensus homotopique est cerné, par le couplage entre le référent spatial et sa représentation fictionnelle à partir des réalèmes toponymiques et culturels ; le brouillage hétérotopique se décrypte par le biais de la transnomination, l'interpolation et la juxtaposition, l'attribution erronée; et les mondes possibles sont saisis à partir de la théorie des mondes, celle-ci faisant appel à l'excursus utopique.

1. Le consensus homotopique ou le réalisme à partir du lieu

Dans la théorie géocritique de l'espace développée par Bertrand Westphal, le couplage entre le référent spatial et sa représentation fictionnelle fait office de consensus homotopique lorsqu'il est ponctué par un certain nombre de réalèmes qui témoignent de la mise en forme d'une ou de plusieurs virtualités, car cette théorie n'assimile pas l'espace romanesque à une construction *ex nihilo*, mais « à la reconfiguration d'un réalème, à la mise en forme d'une ou de plusieurs de ses virtualités. » Bertrand Westphal (2007, p.110). Ces différentes virtualités deviennent, pour ainsi dire, les traces du consensus, des dispositions fictionnelles du référent comme dirait Paul Ricœur. La reconfiguration des réalèmes, dans les romans de Henri Djombo, passe par la mise en forme toponymique, géographique et culturelle. À partir de la mise en forme des virtualités de ces réalèmes, le consensus homotopique entre les lieux dits référentiels et les lieux fictifs est marqué en premier lieu par la toponymie, les noms des lieux fictifs coïncident avec ceux des espaces réels. Henri Djombo attribue à son univers romanesque des noms des continents, pays, capitales et contrées repérables sur la carte du monde. Ainsi, plusieurs espaces réels sont mentionnés ou décrits dans ses fictions romanesques. Il s'agit de l'Afrique, l'Europe, l'Amérique, la France, la Chine, Rome, Paris, Niamey, New York ou Tokyo etc. Ces lieux sont nommés dénotativement au point où les propriétés virtuelles exprimées par les romans de l'auteur ne s'opposent pas aux propriétés réalisées par l'univers du référent. Il se crée, à ce moment, une sorte de confusion entre les référents précités et leur représentation fictionnelle, quoique Bertrand Westphal tient à préciser que

« Il est vrai qu'à chaque fois que la représentation fictionnelle est de type homotopique, le risque de confusion existe entre le référent et sa représentation. Dans le cadre qui est ici défini, celui d'une vérisimilitude revendiquée, il y a compossibilité entre le référent et la représentation. » (2007, p.95).

Les toponymes acquièrent les mêmes fonctions que « des titres littéraux, qui désignent sans détour et sans figure le thème ou l'objet central » de l'œuvre (Gérard Genette, 1987, p.86.) La vérisimilitude étant revendiquée, par ce jeu de nominalisation dénotative, par rapport au référent spatial, les romans de Henri Djombo s'exposent, à la limite, comme des histoires réelles auxquelles la théorie littéraire et les pratiques éditoriales assignent la connotation de l'invention, la création littéraire. Car, la littérature, dit Vladimir Nabokov (1987), « est invention. La fiction est fiction. Appeler une histoire « histoire vraie », c'est faire injure à la fois à l'art et à la vérité. » Ainsi, tout récit doit avoir un coefficient de l'inventivité, une dose de l'imagination afin d'acquérir le statut de création littéraire. Qu'à cela ne tienne, le consensus homotopique, dans les romans de Henri Djombo, est renforcé

par les réalèmes culturels. Chaque fois que l'auteur nomme dénotativement un lieu, l'histoire semble prendre la couleur du vrai, de la vérité, et le réalisme du texte saute à l'œil. Dans *Lumières des temps perdus*, lorsque le narrateur brosse les circonstances de réception des hauts fonctionnaires de la Banque de développement en mission au Kinango, un pays imaginaire de l'Afrique noire, le récit baigne dans un réalisme palpitant au point où la fiction devient une simple réécriture du discours ordinaire, ainsi qu'on peut le constater :

Au pied de l'avion, des fillettes habillées aux couleurs nationales attendaient, des bouquets de fleurs en mains. Derrière elles, en rang, se tenait une demi-douzaine de ministres. Quand les premiers passages eurent foulé le sol, le son des tam-tams redoubla d'intensité. Une chorégraphie variée de danses traditionnelles à couper le souffle s'exécutait au bas de la passerelle. (*LTP*, 2002, pp.18-19.)

C'est ta première mission en Afrique, je le sais, mais tu dois savoir que nous offenserions cruellement nos hôtes si nous le faisions. Les Africains sont comme ça, naturellement hospitaliers. Ils sont si généreux qu'ils peuvent, pour vous faire plaisir, vous donner tout ce qu'ils possèdent. Cela peut paraître excessif bien sûr, mais n'a rien à voir avec la corruption. C'est ça la chaleur africaine. (*LTP*, 2002, p.22.)

Dans ces deux segments textuels, le discours sur les Africains est parsemé de réalisme, car l'accueil réservé aux experts de la Banque de développement n'est que la fixation par écrit d'une pratique protocolaire qui émerge en Afrique subsaharienne. Dans ce macro-chronotope, les autorités politiques ont pris l'habitude de réserver à leur hôte un accueil chaleureux dès leur arrivée à l'aéroport. Cette pratique est souvent jugée d'excessive par bon nombre d'observateurs du continent. De même, l'hospitalité africaine qui est assimilée par certains fonctionnaires des institutions financières du système des Nations Unies à une forme de corruption est, cela va sans dire, une marque de l'identité culturelle des subsahariens. À cet effet, les romans de Henri Djombo, par le truchement de la nomination des lieux s'assimilent à une sorte de palimpseste du quotidien africain. La référentialité du toponyme exige à l'auteur un fort coefficient du réalisme dans la création de son œuvre. Tout ceci pour éviter des inadéquations susceptibles de désaxer l'horizon d'attente du lecteur, car le nom du lieu doit nécessairement convoquer les réalités liées à ce lieu. L'acte de penser et de repenser doit se faire selon l'horizon d'attente, d'où le toponyme, à l'instar du titre d'une œuvre, « colle au sens de l'œuvre, comme la peau adhère à la chair. Il n'atténue rien du contenu ; il n'enjolive pas. Il garde le naturel, le cru, la vérité qui seront ceux du roman » Jean-Pierre Makouta-Mboukou (1980, p. 321). Cette mise en valeur du naturel, du cru et de la vérité n'est pas seulement l'apanage de *Lumières des temps perdus*. Cette entreprise est aussi visible dans *Sarah, ma belle-cousine* où l'évocation de l'Afrique et de l'Europe, bien que sous forme d'une parodie toponymique, « Africanie » et « Europie » est révélatrice des réalités intrinsèques de ces espaces, ainsi que l'attestent les séquences textuelles ci-après :

Ha haha ! Monsieur, ici l'environnement est bien vert et sociable. Là-bas d'où je viens, la vie est artificielle et insoutenable : le froid, la vie chère, la xénophobie, la violence, l'individualisme et bien d'autres défauts vous ruinent la vie à petit feu. (*SBC*, 2016, p.28).

Ayant provoqué un exode rural massif, l'urbanisation a favorisé l'émergence de nouvelles mentalités dès que la campagne et la ville, dans un élan solidaire, se sont définitivement embrassées. Les gens se sont familiarisés avec l'argent, ont ouvert les yeux sur l'économie monétaire et adopté un mode de vie différent […] Ces paysans qui gagnaient dignement leur vie dans les cultures du tabac, du café et du cacao ont déserté les champs et attendent l'argent de la politique en échange des louanges, des applaudissements et des danses. (*SBC*, 2016, p.35).

Ces séquences textuelles reflètent les motifs réels assignés à l'Afrique et à l'Europe contemporaines. Le froid, la vie chère, la xénophobie, la violence, et l'individualisme appartiennent, sans nul doute, à la catégorie des motifs qui caractérisent l'Europe. Et, il est difficile, de nos jours, que la caractérisation de l'Europe, que ce soit sur le plan littéraire ou social, fasse abstraction de ces motifs. De même, la description des villes africaines surtout par les urbanistes et les géographes ne peut se passer du phénomène de la périurbanisation et rurbanisation. La rencontre de la ville et la campagne a, bel et bien, engendré les vermines dont souffre l'Afrique contemporaine. À ce moment, l'on peut se permettre de dire que l'écriture ou la réécriture des lieux, chez Henri Djombo, se fait sous le prisme du dialogisme spatial où le fictionnel et le réel se confondent au point où il devient difficile de savoir qui des deux est réellement le génotexte de l'autre ; ainsi Marc Augé (1997, p.69) estime que « dans l'espace urbain, et dans l'espace social en général, la distinction entre réel et fiction devient floue » pour le simple fait que bon nombre de réalèmes du réel sont actualisés par la fiction. La vraisemblance devient, à cet effet, le leitmotiv de la relation entre le référent et sa représentation. La teneur mimétique de la figuration devient impressionnante. Cette catégorie de liaison entre le réel et le fictionnel est aussi saisie, dans les romans de l'auteur, par la poétique des itinéraires et le réalisme cartographique des lieux significatifs où se déroulent les histoires dans les romans.

En effet, le déplacement des personnages dans les romans de Henri Djombo est assez significatif. Le déploiement du personnage dans les sphères du récit permet au lecteur de saisir la cartographie de l'espace et révèle, pour le cas de *Lumières des temps perdus*, les micro-chronotopes qui renforcent l'effectivité du consensus homotopique comme on peut s'en convaincre :

La procession emprunta les artères que les hôtesses présentaient au fur et à mesure : les boulevards des armées du peuple, du port et de la Dignité Nationale, puis dans l'avenue de l'Amitié, le boulevard du Renouveau, l'avenue Kennedy, celle de l'Indépendance, la rue de l'Organisation de l'Unité Africaine, l'allée de l'Onu, la rue Nelson Mandela, l'avenue Patrice Lumumba, l'avenue Kwame Nkrumah, l'avenue Julius Nyerere, le boulevard Gamel Abdel Nasser et l'avenue Marien Ngouabi.(*LTP*, 2002, p.19).

La juxtaposition des toponymes éponymes évocateurs du Panafricanisme, la solidarité africaine et l'héroïsme du continent noir sont expressifs du réalisme littéraire quoique celle-ci soit faite sur fond de surimpression et d'anachronisme spatial. Cette juxtaposition définit aussi bien le temps de l'histoire que celui du récit. Ainsi, ces toponymes éponymes se conçoivent comme les métaphores du temps. Ils renvoient à la période postindépendance des pays d'Afrique subsaharienne. De ce fait, l'espace en tant que signifié métaphorique du temps vécu par les lecteurs

intensifie la teneur du réalisme de l'œuvre littéraire et renforce la véracité de l'idée selon laquelle « le roman est l'épopée d'un temps où la totalité extensive de la vie n'est plus donnée de manière immédiate d'un temps pour lequel l'immanence du sens à la vie est devenue problème mais qui néanmoins, n'a pas cessé de viser à la totalité » (George Lukacs, 2001, p.49). Cette posture se justifie davantage lorsque les itinéraires de la fiction correspondent avec ceux de la réalité. Dans *Lumières des temps perdus*, par exemple, quand le narrateur trace l'itinéraire emprunté par un vol de Paris à Gabelou, une capitale imaginaire d'un Etat d'Afrique subsaharienne, le récit prend la forme du vrai. D'après ce narrateur : « Dans une heure et demie, l'avion allait atterrir à Gabelou après douze heures de vol avec deux escales lassantes, à Rome et Niamey ». (2002, p.13). Bien que Rome et Niamey marquent l'effectivité du consensus homotopique, le degré élevé du réalisme littéraire, il convient aussi de préciser que l'indication temporelle susmentionnée renforce l'idée du vrai dans ce texte dans la mesure où le volume horaire effectué par le vol pour atteindre l'Afrique centrale avec deux escales lassantes nous semble vrai si l'on tient compte des réalités des compagnies d'aviation civile qui desservent cette partie du monde. Cette organisation spatiale nous amène à partager la posture d'Alpha-Noël Malonga selon laquelle « Bien différente est la création littéraire de Henri Djombo. Sa démarche est superposition de la fiction et de la réalité. » (2003, p.270). Mais, dans cette dynamique de superposition de la fiction et de réalité nous avons comme l'impression qu'il s'agit précisément de l'insertion du vrai dans la pratique littéraire. Ce qui fait qu'à certains endroits du récit, la fiction a du mal à devenir un point d'absorption et de transformation du vrai. Outre cela, il convient de notifier que l'Afrique et l'Europe sont des macro-chronotopes obsédants de l'univers romanesque de l'auteur. Elles apparaissent, explicitement ou implicitement, dans tous ses romans. La prise en compte des séquences narratives évocatrices de ces espaces laisse croire que le discours littéraire de Henri Djombo sur ces lieux est constant. L'Europe est représentée globalement comme lieu du mal-être du Noir et l'Afrique comme le théâtre des violences et systèmes économiques défaillants dont l'honnête homme éprouve assez de difficultés pour redresser. La figure spatiale semble, du point de vue général, unique. Les images sont plus identiques et moins complémentaires. L'idée de l'opposition est exclue dans la progression descriptive, ainsi qu'atteste davantage le brouillage hétérotopique.

2. Le brouillage hétérotopique

Pour donner à la réalité la coloration de la fiction, Henri Djombo recourt au brouillage hétérotopique comme procédé d'absorption et de transformation du réel. Ce brouillage est assimilé par la théorie géocritique de l'espace littéraire comme une sorte de relation biaisée, *impossible* entre le réel et la fiction. Il s'agit, ainsi que le souhaite David N'Goran K, (2008, p.384), de décrypter « les modalités par lesquelles un rapport, qu'il soit de ségrégation, d'intégration ou de nécessité pourrait exister entre les différents mondes du réel, du vraisemblable, de la fiction, de la présentation ou de la ré-présentation ». Par voie de conséquence, le brouillage hétérotopique est la résultante de la transnomination, l'attribution erronée, la juxtaposition, l'interpolation, voire la surimpression pour le cas de notre corpus. Ces différentes techniques de brouillage spatial se juxtaposent et se superposent dans les six romans de Henri Djombo. Ce qui fait que la connexion entre le réel et sa

représentation soit parfois désactivée et perturbe, par la suite, la compréhension du lecteur ainsi que le prouve la transnomination.

2.1. La transnomination

Dans la conception géocritique du texte littéraire, « la *transnomination* intervient lorsque l'auteur situe l'action dans un lieu dont le référent est explicite (dénomination) avant de défaire le lien qui unit celui-ci à sa représentation (transnomination)». (Bertrand Westphal, 2007, p.115). Dans ce cas de figure, le lieu mentionné ou décrit est à la croisée du réalème et de sa réfutation. Le toponyme est surnommé, l'histoire se déroule dans un chronotope dont le référent est à la fois explicite et implicite. Ce chevauchement de l'histoire entre l'explicite et l'implicite spatial est remarquable dans la fiction romanesque de Henri Djombo où l'Afrique et l'Europe en tant que macrochronotopes sont, d'un point de vue générique, référencées de façon explicite, mais dans le cheminement des intrigues, il arrive qu'elles soient surnommées, ainsi que leur sous-ensemble.

En effet, l'Europe et l'Afrique s'affichent comme les deux grands-ensembles les plus habités et fréquentés par les personnages dans l'œuvre romanesque de Henri Djombo. La forte fréquence de l'Europe en tant que grand-ensemble dans les romans de l'auteur est la conséquence directe du rayonnement des thématiques de l'économie et l'immigration dans son univers romanesque. Lorsque les instances du discours des romans de l'écrivain brossent le portrait de l'économie des Nations sous-développées, ils le font toujours en référence aux économies des nations européennes. Et, l'Europe apparait, dans *La Traversée* et *Lumières des Temps perdus* comme le point de départ des experts des institutions financières qui viennent à la rescousse des Etats africains plongés dans un marasme économique accru. De même, dans *Sarah, ma belle-cousine*, l'Europe est assimilée, par les personnages subsahariens, à un eldorado où le mieux vivre est un acquis inéluctable, d'où la fréquence des déplacements vers cet ailleurs lointain est importante. Mais, l'Europe dans sa configuration d'espace pensé, mentionné ou décrit dans l'écriture romanesque de Henri Djombo fait aussi figure d'un espace surnommé.

Dans *Sarah, ma belle-cousine*, la transnomination du vieux continent passe par une forme de parodie toponymique sur fond de suffixation. Au lieu de parler de l'Europe, le narrateur de ce récit parle d'*Europie* alors que les réalités décrites dans la diégèse renvoient indéniablement aux réalités européennes. Il suffit de lire la conversation du fils revenu d'Europe avec son géniteur pour comprendre qu'il s'agit effectivement d'une simple transnomination. Ainsi, le père déclare : « Ah, fils, tu as bien fait de nous rejoindre. La monnaie d'ici ne vaut plus rien. Donne-nous les *zéros* d'Europie. Je dois beaucoup d'argent encore au vendeur pour disposer du terrain où j'aimerais que tu me construises une belle maison. » (Henri Djombo, 2016, p.32.) Un tel propos ne peut que rassurer le lecteur sur la vérisimilitude du continent d'où vient l'enfant. Il s'agit de l'Europe, car l'Euro est la monnaie principale des Etats de l'Union Européenne. De ce fait, la reprise de ce mot n'induit pas de confusion dans la mesure où le critique se rend compte qu'il s'agit tout simplement d'un problème d'hypercorrection, de liaison abusive qui trahit le niveau réel du personnage, car le fils, plus instruit que le père précise que « pour mettre fin à ce manège, je sortis de ma poche un billet de cent euros et le lui remis. Le geste n'échappa pas à l'assistance qui cria pêle-mêle ». Ce qui revient à dire que l'Euro est, sans nul doute, la monnaie de la seconde patrie de ce jeune africain. De même, l'idée de considérer le Parisien

ou le compatriote venu d'Europe comme un bourgeois à qui l'on demande presque tout, fait partie des schèmes de pensées des Africains.

Mais, la transnomination du continent noir dans les romans de Henri Djombo ne se résume pas seulement à ce mécanisme de parodie toponymique, puisque l'Afrique est prise pour « Africanie » dans *Sarah, ma belle-cousine* ; elle s'étend jusqu'à une forme de « sur-nomination » des sous-ensembles que compose ce macro-chronotope. Dans ses quatre premiers romans à savoir *Sur la Braise*, *Le Mort vivant*, *Lumières des temps perdus*, *La Traversée*, l'auteur joue sur ce procédé géocritique pour atténuer le coefficient du réel, car Bocaville et Kingana étant les deux villes où se déroule la plus grande partie des intrigues de ces romans renvoient, en réalité, à la ville de Brazzaville et celle de Kinshasa. Bocaville comme Brazzaville est une construction onomastique liée à l'histoire des explorateurs européens en Afrique centrale. Et si Pierre Savorgnon De Brazza adjoignît le substantif ville, par le truchement de la suffixation, à la dernière particule de son nom pour accoucher le nom de la capitale politique de la République du Congo, Bocaville ne devient qu'une forme de troncation à laquelle se greffe une recomposition onomastique sur fond de substitution de préfixe. D'ailleurs, la ville de Bocaville, dans *La Traversée,* est séparée de celle de Kingana, qui n'est en réalité que l'allongement de Kin, le pseudonyme ou le diminutif de Kinshasa, par un puissant fleuve, le fleuve Kohé dont les caractéristiques sont similaires à celles du Fleuve Congo. La relation du Fleuve Kohé à la rivière Dawa, dans ce roman, fait penser davantage à la ville de Brazzaville où se situe l'embouchure de la rivière Djoué avec le Fleuve Congo. La localisation de la rivière Dawa par rapport à la ville de Bocaville et au Fleuve Kohé donne lieu à un réalisme cartographique qui sous-tend la transnomination, car

> Située au bord du fleuve, elle s'élevait orgueilleusement au milieu d'autres maisons modernes qui mettaient en relief ce coin que j'ignorais, situé juste après le pont, au dernier coude que forme la rivière Dawa, presque à son embouchure, à l'ancienne place de la station de lavage des voitures. (*LT*, 2004, p.47).

Le degré de vérisimilitude de ces indications cartographiques est très significatif dans la mesure où la ville de Brazzaville s'étend, de part et d'autre, des deux rives du Djoué, l'un des affluents du fleuve Congo. Et un pont est aussi érigé sur le Djoué, à quelques mètres, du lieu où il se déverse dans le Fleuve Congo, non loin de là où se trouvait une station de lavage des voitures. Mais, dans certains cas, ces lieux référencés sont disposés dans le texte de façon incongrue, ainsi que le prouve le procédé de la juxtaposition.

2.2. La juxtaposition et l'interpolation au service brouillage spatial

Le procédé de la juxtaposition consiste, selon Brian Mchale (1987) et Bertrand Westphal (2007), à relier des espaces connus mais de façon incongrue. Dans les romans de Henri Djombo, les narrateurs jouent sur la juxtaposition incongrue des lieux pour brouiller les pistes de connexion entre le réel et sa représentation fictionnelle. À cet effet, les fictions narratives de Henri Djombo représentent l'espace comme une réalité référencée. Les trames narratives de l'auteur se déroulent en Afrique, mais aux cotés de cette Afrique référencée ou métaphorisée se juxtaposent, de façon incongrue, plusieurs espaces qui atténuent le réalisme littéraire de son œuvre romanesque au point où la remarque de Bourneuf Roland et Réal Ouellet (1975, p.122), selon laquelle « la représentation de l'espace dans le

roman ne constitue qu'un point particulier du problème crucial de la mimesis sur lequel écrivains, historiens et critiques s'acharnent depuis Platon et Aristote et qui montre sur quelle ambiguïté repose toute pratique littéraire » trouve tout son sens. L'ambiguïté vient du fait que l'Afrique de Henri Djombo est composée, tantôt des Etats imaginaires, tantôt des capitales inexistantes au plan réel. Il est plausible que l'auteur nomme l'Afrique sans détours, mais il la compose des Etats imaginaires comme le Boniko et le Binango, deux macrochronotopes qui traversent ses quatre premiers romans. La juxtaposition incongrue de ces différents chronotopes serait à l'origine de la démarche créative de l'auteur : la superposition de la fiction et de la réalité. À ce moment, l'organisation spatiale détermine l'acte de création, la pratique littéraire et dévoile, au même temps, la posture de l'auteur sur la nature du texte littéraire. Ainsi, l'on peut se permettre de dire que chez Henri Djombo la fiction est une greffe de la réalité, c'est paradoxal mais, cela s'impose au lecteur. Dans *Sarah, ma belle-cousine,* par exemple, les villes de Paris, de New York et celle de Tokyo sont en situation de juxtaposition incongrue avec la ville de Boxville. Cette construction onomastique est tributaire de la colonisation européenne en Afrique centrale comme nous l'avons dit *supra*. Ce phénomène de juxtaposition est ici rendu par un jeune médecin reprécisant la différence entre le climat de vie en Europe et en Afrique :

Les cafés et les restaurants n'auront pas la même renommée ni les mêmes repas qu'à Paris, Boxville, New York ou Tokyo. Les parcs et jardins accueillants qui absorbaient le stress et les pensées morbides, les distractions, les jeux et les loisirs qui enrichissaient l'âme et qui l'attiraient tant ne lui seraient plus qu'un vieux souvenir. (*SBC*, 2016, p.9).

La présence de Boxville dans l'espace occidental est une forme de juxtaposition qui vient comme pour préserver le caractère fictionnel du récit, car l'onomastique de ce toponyme fait penser à un espace africain, donc sa présence aux cotés des villes européennes comme sœur jumelle est une disposition incongrue qui fait aussi office d'une interpolation. Celle-ci étant, selon Bertrand Westphal (2005, p.7) une technique par laquelle la diégèse insère un espace sans référent dans un espace référencé. L'interpolation vient ici pour sortir ce roman de l'emprise du réel. Il se crée, à ce moment, entre l'Europe réelle et l'Europe fonctionnalisée une sorte de brouillage hétérotopique où la géographie imaginaire peine à être phagocytée par la pratique discursive, la pratique littéraire. Le territoire n'apparaît plus comme la mimésis de la carte ainsi que l'estime Abdoulaye Sylla. Cette résistance du réel dans le texte littéraire n'est pas synonyme de l'inefficacité de la pratique littéraire ; au contraire, elle est signe de l'esthétique littéraire de l'auteur qui se nourrit de la théorie du roman. Celle-ci voudrait qu'une fiction narrative soit une œuvre à la charnière de la fiction et de la réalité. Ce qui fait que certains auteurs, à la lumière de Henri Djombo, recourent à l'attribution erronée pour matérialiser la substance de la théorie littéraire. Mais il convient de nuancer que cette posture du roman comme matérialisation de la théorie littéraire n'est pas une affirmation catégorique, car on peut écrire de très bons romans sans avoir une connaissance de la théorie littéraire. Et la majorité de grands romanciers n'ont pas fait des études de littérature. Ce qui revient à dire que le point de vue énoncé *supra* n'est qu'une posture et non un énoncé polémiste. Ainsi, certaines réalités spatiales des romans de l'auteur font penser aux attributions erronées. Mais, ces techniques du brouillage spatial inscrivent les images

chronotopiques dans le cadre de la complémentarité et non celui du contraste. Ainsi, le Binango, le Boniko, Kingana et Bocaville, les éléments voyageurs de l'espace romanesque de l'auteur, ne laissent pas choir leur singularité descriptive d'un roman à un autre. Ce sont respectivement deux pays et villes africains situés au bord du fleuve où règnent les guerres civiles fratricides, les arrestations arbitraires et autres formes de déviances existentielles. Ces deux capitales obéissent à l'architecture de la ville coloniale où l'on a un centre-ville habité par les riches et ceux de la classe moyenne ; et les périphéries peuplées par les prolétaires. Le redressement économique est le leitmotiv de l'honnête homme qui habite et fréquente ces villes même quand le narrateur recourt aux attributions erronées.

2.2. L'attribution erronée

Pour Bertrand Westphal (p.114) « l'attribution erronée est le procédé par lequel on accorde une qualité impossible à un endroit connu ». La qualité impossible renvoie, ici, à une réalité spatiale étrangère au référent. La narration attribue, de façon erronée, une réalité spatiale à un espace qui ne l'assume pas sur le plan réel. À cet effet, Henri Djombo attribue au Continent Africain des sous-ensembles qu'il n'assume pas au plan réel. C'est le cas du Binango, Boniko, Kingana et Bocaville ; les quatre toponymes qui hantent l'inconscient créatif de l'auteur. Même si ces différents espaces font penser à certains espaces réels dans la mesure où Catherine Kerbrat-Orecchioni (1982) prévient que « tout discours forge, façonne, fictionne » le monde qu'il est censé représenter, mais les réalités qu'on assigne à ces espaces ne sont pas totalement assumées par les chronotopes auxquels ils renvoient, ils révèlent des toposémies antagonistes comme dirait Abdoulaye Sylla (2008, p.72). Si dans *Lumières des temps perdus*, la capitale du Boniko fait penser à Brazzaville à partir d'un certain nombre de réalèmes, il n'est pas surprenant de constater que la description de cet espace présente des attributs dont l'existence n'est pas signalée par le référent spatial. Ainsi, la description que l'un des membres de la délégation des experts financiers venus d'Europe pour sauver l'économie du Binango, en lambeaux, fait de la capitale est chargée des réalités non approuvées par le référent spatial ainsi qu'on peut s'en convaincre :

Du balcon de son appartement, il contempla, tout l'après-midi, des scènes de pêcheurs qui réparaient ou rangeaient de longs filets au bord de la mer […] Des enfants couraient sur la plage, avec leurs grands boubous gonflés au vent qui avaient l'air de gros ballons qu'ils portaient sur le dos. (*LTP*, 2002, p.20).

De cet extrait découle l'idée de l'attribution erronée. Celle-ci s'affiche au niveau de l'espace aquatique qui sépare la capitale bonikoise et Kingana. Car au plan réel, la ville de Brazzaville et celle de Kinshasa sont séparées par le fleuve Congo, le deuxième fleuve le plus puissant au monde après l'Amazonie par son débit. Or dans la narration, la pratique littéraire préfère gloser le fleuve par la mer pour essayer d'atténuer le degré de vérisimilitude entre le référent et sa représentation fictionnelle. Une telle pratique relève de l'attribution erronée. Et confère au texte son statut d'espace d'absorption et de transformation du déjà dit, vu et entendu comme dirait Julia Kristeva. La mer devient, à ce titre, cette qualité diégétique non assumée par le réel mais qui confère au texte le statut de récit, de fiction. À ce moment, l'écriture devient un simple jeu de substitution des greffes dont la sagacité créatrice en est le régulateur. D'où, un personnage peut projeter l'univers dans lequel il habite comme

un monde possible, « un état de choses exprimé par un ensemble de propositions où, pour chaque proposition, soit p, soit non-p. Comme tel, un monde est constitué d'un ensemble d'individus pourvus de propriétés » (Umberto Eco, 1990, p.165). Cette problématique des mondes possibles nous semble pertinente dans *Vous mourrez dans dix jours*.

3. Les mondes possibles ou la double fictionnalisation du chronotope

La théorie des mondes possibles, telle qu'initiée par Umberto Eco et Bertrand Westphal, voudrait que l'univers spatial, qu'il soit réel ou fictionnel soit saisi à double niveau dans la diégèse. À ce titre, l'espace romanesque peut être cerné sous l'angle de la transformation du monde réel ou sous celui de la transposition de l'espace réel du récit que les instances du discours construisent mentalement, les mondes possibles. Sur ces entrefaites, ces mondes possibles sont assimilés à des espaces rêvés, pensés, projetés ou construits mentalement par le sujet focalisateur. Cette dynamique des mondes possibles fait figure d'une double fictionnalisation de l'espace romanesque chez Henri Djombo. Dans *Vous mourrez dans dix jours,* Joseph Niamo, personnage principal du récit est au centre de la double fictionnalisation du cadre du récit, car dès l'annonce, par lettre anonyme, de sa mort prochaine, dans les conditions inattendues, Joseph Niamo construit mentalement l'espace d'après sa mort. Il imagine l'avenir de son espace vital, les relations de sa veuve avec les autres, les membres de sa famille et autres, autant il fait du récit une sorte *de fiction de la fiction*, une projection qui tire ses essences de la fiction. Il estime qu'« Après les obsèques, Mathilde recevra des lettres de condoléances, d'hommes en majorité […] La plupart de ces correspondances seront truffées de fautes de syntaxe, tels des grains de sable dans un plat succulent » (Henri Djombo, 2014, p.29).

Ainsi, ce roman se décline comme une description d'un monde à venir à partir d'une fiction. Ce monde à venir ne se détermine pas par rapport au monde réel, mais par rapport à l'univers du récit. La fiction devient, pour ainsi dire, l'hypertexte des mondes possibles. Elle se veut un condensé de prolepses descriptives des réalités spatiales. Ce qui fait que Joseph Niamo ne cesse de donner, de façon anticipée, l'image des lieux après sa mort. On assiste, par-là, à une forme de fictionnalisation de la réalité du récit qui, elle-même, au départ est irréelle du fait de son appartenance à l'univers romanesque. Ainsi, l'on peut se permettre de dire d'un point de vue diégétique que les mondes possibles sont des parodies et pastiches des lieux fictionnels initiaux du texte narratif. Et considérer les lieux initiaux du texte romanesque, qu'il soit référentiel ou pas, comme le premier degré de fictionnalisation du chronotope et les mondes possibles comme le second degré de fictionnalisation ou l'hyper fictionnalisation. Le premier degré étant tributaire du génie de l'auteur et le second des attitudes propositionnelles des instances du discours. Ce deuxième degré peut faire appel à la théorie de l'excursus utopique où le lieu représenté est sans référent ou se situe en marge du référent, d'où la complexité de la pratique littéraire, de l'acte de création.

Conclusion

En somme, la problématique de l'espace romanesque pose davantage la sempiternelle question du réalisme littéraire à partir des oscillations référentielles entre le référent spatial et sa représentation fictionnelle. Les lieux de l'intrigue témoignent effectivement du réalisme de l'œuvre romanesque d'Henri Djombo par

le truchement du consensus homotopique entre le réel et le fictionnel, d'où le degré de vérisimilitude du lieu, chez Henri Djombo, est significatif à certains endroits des récits. Avec l'apport des techniques de brouillage spatial, cette vérisimilitude du lieu ne peut être envisagée qu'en termes de coefficient de réalité. Ainsi, la lecture du lieu, chez le romancier congolais, fait du roman une superposition de la fiction et de la réalité. Le discours littéraire de l'auteur sur les lieux obsédants de ses romans est constant. Les images spatiales sont à la fois identiques et complémentaires. La disposition des figures spatiales dans notre corpus se fait aussi bien sous la bannière de l'enchainement que de l'alternance ou de l'enchâssement comme le théorise (Todorov, p146). Et la fréquence des mondes possible vient, aussi bien, pour structurer les degrés de fictionnalisation des chronotopes que pour poser la question de la double fictionnalisation du référent spatial. Celle-ci marque en quelque sorte la complexité de l'acte de création, d'où l'écriture ne peut se concevoir comme un acte trivial, mais plutôt comme un dur labeur de la pratique littéraire. C'est le fruit d'un travail acharné. Ces différentes postures sont saisies à partir de la théorie des mondes et de la géocritique.

Références bibliographiques

Augé Marc (1997), *L'impossible Voyage. Le tourisme et ses images*, Paris, Rivages poche, coll. « Petite Bibliothèque ».

Eco Umberto (1990 ; 1985), *Lector in fabula* [1979], traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio/Essais ».

Kerbrat-Orecchioni Catherine(1982), « Le texte littéraire : non-référence, autoréférence ou référence fictionnelle ? », *Texte*, N° 1, p. 27-49.

Lukács George(2001*), La théorie du roman*, Paris, Gallimard.

Makouta-Mboukou, Jean-Pierre (1980), *Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française*, Dakar-Abidjan, NEA.

Malonga Alpha-Noël(2003), « Cinquante ans de présence romanesque : contestation et permanence du rêve du changement », in Jean-Baptiste Tati Loutard et Philippe Makita (dir.), *Nouvelle Anthologie de la littérature congolaise*, Paris, Hatier, Coll. « Monde noir », pp.248-271.

Malonga Alpha-Noël (2007), *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan.

McHale Brian (1987), *Postmodernist Fiction,* London, New York, Routledge.

Genette Gérard (1987), *Seuils*, Paris, Seuil, Coll. « Points-Essais ».

N'goran David K, (2008) « Les Frontières du champ ou nouvelle carte d'Afrique », Diandue Bi Kacou Parfait (dir.), *Une Géocritique de l'Afrique : Mutations et stabilité de la spatialité et de la temporalité dans le locus africain*, Actes du Colloque international : 25-26 septembre, pp.134-158.

Roland Bourneuf et Real Ouellet, 1981 (dir.), *L'univers du roman*, Paris, P.U.F, 3e Edition, Coll. « Littératures Modernes ».

Sylla Abdoulaye (2008), « Topocide d'un chronotope biomimétique : (géo) critique de l'espace-temps colonial », in *Une Géocritique de l'Afrique : Mutations et stabilité de la spatialité et de la temporalité dans le locus africain*, Etudes réunies par Diandue Bi Kacou Parfait, Actes du Colloque international : 25-26 septembre, pp. 68-117.

Westphal Bertrand (2005), « La Poldévie ou les Balkans près de chez vous », in *Neohelicon*, no XXXII-1, pp. 7-16.

Westphal Bertrand (2007), *La Géocritique. Réel, Fiction, Espace,* Paris, Minuit.

1. Corpus

Djombo Henri (1990), *Sur la braise*, Brazzaville, Hémar.
Djombo Henri (2000), *Le mort vivant*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hémar.
Djombo Henri(2002), *Lumières des temps perdus*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hémar
Djombo Henri (2004), *La Traversée*, Brazzaville, Hémar.
Djombo Henri(2014), *Vous mourez dans dix jours…*, Paris/Brazzaville, Présence Africaine/Hémar.
Djombo Henri, *Sarah, ma belle-cousine*, Brazzaville, Hémar, 2016.

Note bibliographique

Titulaire d'une thèse de doctorat unique intitulée « Les représentations des lieux dans les romans de Léonora Miano », Simbo-Apekou-Epozas est actuellement Maitre-Assistant de littérature africaine francophone et membre de l'Equipe de recherche des littératures française et francophone (ERLIFF). Il est auteur de plusieurs articles sur la littérature francophone africaine. Ses travaux portent essentiellement sur les questions de figurations des lieux dans le roman francophone. Ils ouvrent aussi une fenêtre sur les problématiques d'identité, de réécriture de l'historiographie et de relations musique et littérature dans les sociétés contemporaines.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur*(s). Cahiers Africains de rhétorique ©

2022 by UMNG-FLASH is licensed under CC BY-NC 4.0

Cahiers Africains de Rhétorique(fr), African Rhetoric Notebooks(An) **Vol 4, N°01, 30 Juillet 2025, pp.86-96**

Forces de défense et de sécurité du Burkina Faso : pour une sociologie de la littérature d'un épiphénomène[1]

Ernest BASSANE,
Université Norbert ZONGO/ Koudougo
Email : ernestbassane@yahoo.fr

https://www.cahiersafricainsderhetorique.com/index.php/revue/article/view/118

https://doi.org/10.55595/605b8w98

Reçu : 15/04/2025, Accepté : 25/06/2025, Publication : 30/07/2025

Financement *: L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.*
Conflit d'intérêts *: L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.*

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 0 %**

Résumé

Cet article se propose de mener une réflexion sur les productions littéraires des forces de défense et de sécurité du Burkina Faso par l'entremise de la sociocritique de Lucien GOLDMANN. En s'appuyant sur la notion d'homologie, concept fondamental de cette théorie, notre étude entend mettre en saillance les structures sociales et mentales collectives sous-jacentes aux productions littéraires de cette catégorie socio-professionnelle. En d'autres termes, il y a une corrélation entre les réalités évoquées par les forces de l'ordre burkinabè dans leurs œuvres et les vécus quotidiens de leur pays. Il s'agit ainsi de montrer comment cet épiphénomène, loin d'être en déphasage avec le milieu social des écrivains, s'inscrit dans une dynamique de réflexion critique sur les défis sociaux, politiques et culturels du Burkina Faso.

Mots clés : Sociocritique, Homologie, Epiphénomène, Sécurité

Burkina Faso's defense and security forces: for a sociology of the literature of an epiphenomenon

Abstract

This article examines the literary productions of Burkina Faso's defense and security forces through the lens of Lucien GOLDMANN's sociocriticism. Based on the notion of homology, a fundamental concept of this theory, our study aims to highlight the collective social and mental structures underlying the literary productions of this socio-professional category. In other words, there is a correlation between the realities evoked by Burkinabè law enforcement officers in their works and their country's everyday experience. The aim is to show how this epiphenomenon, far from being out of step with the writers' social milieu, is part of a dynamic of critical reflection on Burkina Faso's social, political and cultural challenges.

Key words: sociocriticism, homology, epiphenomenon. security

Introduction

Le champ littéraire burkinabè est animé par des acteurs de différents profils. Cela témoigne du dynamisme de ce champ et de l'intérêt que suscite la littérature dans ce pays. Cette remarque est d'autant plus pertinente qu'un corps de métier comme celui des forces de défense et de sécurité n'est pas resté en marge de la production littéraire nationale. Étant donné que le Burkina Faso est confronté à une crise sécuritaire, il est important de s'intéresser aux œuvres de cette catégorie professionnelle qui joue un rôle de premier plan dans la reconquête de l'intégrité territoriale. Ce corps de métier, quoique taxé de « grande muette », est très prolixe sur le plan de la création littéraire. Toutefois, la littérature produite par les hommes de tenue reste marginale, voire insignifiante à l'échelle nationale, ce qui en fait un épiphénomène littéraire. Dans ce présent article, nous portons un regard sur les formes d'expression littéraires -roman, poésie, théâtre, nouvelles- dont se servent les forces de défense et de sécurité pour exprimer leur vision du monde et, par voie de conséquence, se positionner dans le champ littéraire burkinabè. Par ailleurs, nous passerons en revue les caractéristiques formelles des titres, les thématiques qu'ils impliquent, leurs fonctions sociologiques et symboliques. Concrètement, il s'agit de faire une analyse sociologique des productions littéraires des hommes de tenue en montrant comment celles-ci reflètent ou critiquent les dynamiques sociales, politiques et culturelles du pays en nous appuyant sur les titres et les genres littéraires de prédilection de cette catégorie professionnelle.

1.cadre théorique

Dans le cadre de cette recherche, nous avons opté pour la sociologie de la littérature de Lucien Goldmann. En effet, cette théorie est plus adaptée à notre thème dans la mesure où elle prône l'homologie entre la forme littéraire et la structure sociale, établissant ainsi un lien étroit entre la littérature et les réalités sociales. Dans l'entendement de Goldmann, l'œuvre littéraire exprime une vision du monde collective et spécifique à un groupe social. De ce fait, elle ne peut être simplement perçue comme l'apanage du génie de l'auteur pris individuellement. Goldmann

considère cette vision du monde comme une conscience collective que l'auteur s'attèle à transposer de manière cohérente dans son œuvre. Dépassant le structuralisme et les approches classiques marxistes, il établit une dimension dialectique et génétique entre les productions littéraires et les dynamiques sociales. C'est ainsi que Goldmann considère les créations littéraires comme les reflets des réalités sociales. À ce titre, L. Goldmann (1964 : 36) affirme :

> La forme romanesque paraît être en effet la transposition sur le plan littéraire de la vie quotidienne dans la société individualiste née de la production pour le marché. Il existe une homologie rigoureuse entre la forme littéraire du roman et la relation quotidienne des hommes avec les biens en général, et par extension, des hommes avec les autres hommes.

Il ressort que la théorie de Goldmann Est significativement influencée par le marxisme et le structuralisme d'où la notion d'homologie, c'est-à-dire une correspondance structurale entre la structure des œuvres culturelles et la structure mentale ou la vision du monde d'un groupe social donné. Dès lors, il est clair que les œuvres littéraires ou dans une large mesure, les œuvres d'art expriment de manière symbolique, les aspirations profondes et les réalités vécues par un groupe social à un certain moment donné de son histoire.

2. Émergence Des Productions Littéraires Des Forces De Défense Et De Sécurité

De façon générale, la littérature burkinabè est née tardivement, du moins par rapport à celle des autres pays africains. C'est ce que nous enseigne Salaka SANOU dans son ouvrage intitulé *La littérature burkinabè : l'histoire, les hommes, les œuvres*, publié en 2000 aux Presses universitaires de Limoges. Pour lui, le Burkina Faso n'a manifesté sa présence sur la scène littéraire qu'en 1962 avec *Crépuscule des temps anciens* de Nazi Boni. Cette entrée tardive sur la scène littéraire s'explique par l'histoire du pays : constitué comme colonie en 1919, supprimé en 1932 et reconstitué en 1947 après la seconde guerre mondiale. Cette instabilité historique a nécessité une activité politique au détriment de celle littéraire. En ce qui concerne les forces de défense et de sécurité, il faut noter que l'armée burkinabè a été créée le 01 novembre 1960. Les textes régissant son fonctionnement sont très stricts en matière de discipline et d'éthique. C'est justement pour cela qu'elle est qualifiée de « grande muette ». De cet état de fait, l'exercice de toute activité par un soldat -en dehors de ses obligations militaires- est régi par des textes. Ainsi, les activités artistiques des forces de défense et de sécurité du Burkina Faso sont encadrées par l'article 31 de la loi N°038-2016/AN qui stipule que :

> Nonobstant les dispositions de l'article 33 de la présente loi, les militaires en activité peuvent être autorisés, dans des conditions définies par arrêté du ministre chargé des armées, à donner des enseignements, à effectuer des expertises ou des consultations se rapportant à leurs compétences, à faire de la production agro-sylvo pastorale ou à produire des œuvres scientifiques, littéraires ou artistiques, à la condition que cette activité ne porte préjudice au service.

Les activités littéraires des forces de défense et de sécurité sont autorisées pourvu qu'elles n'entravent pas l'exercice de leurs missions. Bien avant la loi ci-dessus citée, les hommes de tenue ne publiaient que très rarement des œuvres littéraires. Mais à partir de 2014, leurs productions sont de plus en plus nombreuses.

Ils publient de façon permanente et cela concerne presque tous les genres littéraires. Depuis cette date, on dénombre au moins 11 recueils de nouvelles, 20 romans, 05 recueils de poèmes. Le théâtre reste le genre vraisemblablement non pratiqué. Cette régularité sur la scène littéraire coïncide avec l'avènement de la crise sécuritaire. C'est pourquoi l'analyse des titres et des genres littéraires de prédilection nous permettra de comprendre les motifs qui sous-tendent la production littéraire de cette catégorie professionnelle.

3. analyse sociologique des productions des forces de défense et de sécurité selon les genres

Les genres littéraires sont des ensembles de textes qui obéissent à des conventions communes. Ces textes sont classés par catégorie selon le style d'écriture, la forme, la longueur, etc. Cette catégorisation des textes permet de mieux les identifier. En tant que conventions sociale et culturelle, les genres littéraires évoluent avec le temps et reflètent les idéologies de leurs époques. Chaque genre se subdivisent en plusieurs sous-genres qui affinent la classification des œuvres. C'est dans ce sens que T. TODOROV (1970 : 12) affirme que *« D'une manière générale, ne pas reconnaitre l'existence des genres équivaut à prétendre que l'œuvre littéraire n'entretient pas de relations avec les œuvres déjà existantes. Les genres sont précisément ces relais par lesquels l'œuvre se met en rapport avec l'univers de la littérature ».* Nous allons axer notre étude sur les trois genres littéraires les plus prisés par les forces de défense et de sécurité à savoir le roman, la poésie et la nouvelle.

4. Du genre romanesque

Le roman est un texte en prose suffisamment long présentant des personnages, des lieux et souvent des animaux qui interagissent autour d'une intrigue qui s'inscrit dans un temps précis. Les forces de défense et de sécurité du Burkina Faso privilégient le genre romanesque. Dans la perspective de L. GOLDMANN, le roman est le genre littéraire qui reflète le mieux les tensions entre l'individu et la société. Il l'est davantage dans les sociétés en proie à des crises ou confrontées à des défis majeurs. Dans cette perspective, le roman devient le genre par excellence permettant à l'écrivain de porter un regard sur les turpitudes, les crises de valeurs, les souffrances et les peines de la société. C'est ainsi que le roman s'inscrit dans la dynamique de GOLDMANN qui prône une homologie entre la structure sociale et la forme romanesque. De cet état de fait, le choix porté par les hommes de tenue burkinabè sur le genre romanesque est compréhensible. En effet, le Burkina Faso fait face à une crise sécuritaire sans précédent depuis 2015. À cette crise s'ajoutent des défis majeurs liés à l'éducation, la santé, la culture, la gouvernance, etc. En ce qui concerne les romans publiés par les hommes de tenue du Burkina, nous avons *Les jours d'après, Un rêve brisé* et *Jusqu'au bout* de Daouda DERRA, *Les aventures de Yembi* de Tiga Mamadou CONGO, *L'enfant prodige* de Arsène Boulgouhon BAMBARA, *De la prison à la bière* de MEDA Wilfrid, etc. Tous ces romans abordent des problématiques sociales capables de susciter des réflexions profondes.

5. De la nouvelle

La nouvelle est un texte fictif généralement court qui évoque le plus souvent les réalités de la vie quotidienne de son milieu. C'est dans cette optique que D. BEDE

(2003 : 333) la définit comme *« un mode de discours ou de communication ancré dans le réel, plus apte à décrire l'existence et les infortunes humaines »*. Tout comme le roman, la nouvelle est le reflet des réalités quotidiennes de son époque, elle répond donc à la notion d'homologie entre les œuvres littéraires et la structure sociale. Par sa brièveté, la nouvelle permet aux forces de défense et de sécurité d'évoquer les clichés de la vie sociale sur tous les plans et questionner les tensions entre l'individu et son milieu. La nouvelle est dès lors une forme adaptée pour exprimer les moments clés des contradictions sociales ou individuelles, reflétant pour ainsi dire la structure sociale dans tous ses états. Les forces de défense et de sécurité du Burkina Faso ont recours à la nouvelle pour évoquer les problèmes sociaux qui entravent l'épanouissement de leur société. À titre illustratif, nous avons *Le verdict du sable*, *Le crime des traditions*, *Le poulet du destin* de William COMBARY ; *Affaires crochues* de Modibo COULIBALY.

6. La poésie

La poésie ne s'inscrit que partiellement dans la dynamique de GOLDMANN qui requiert une homologie entre les formes littéraires et la structure sociale. En effet, la poésie, bien qu'elle reflète souvent les réalités, est moins illustrative que la prose. La poésie obéit à des règles plus strictes que les autres genres, ce qui limite sa capacité à porter un regard global sur les vécus quotidiens des sociétés. C'est ce que pense M. BAKHTINE (1978 : 117) quand il écrit : *« Le poète est déterminé par l'idée d'un langage seul et unique, d'un seul énoncé fermé sur son monologue ».* BAKHTINE ne nie pas l'aptitude de la poésie à prendre en charge le discours social, il (1978 : 150) estime simplement que les traces de ce discours disparaissent *« comme s'enlèvent les échafaudages d'un bâtiment terminé ».* Ainsi, la poésie ne peut refléter qu'en partie, la conscience collective d'une classe sociale donnée. C'est pour cela que GOLDMANN, lui-même, après avoir éprouvé des difficultés à appliquer son structuralisme génétique à des textes poétiques modernes, conclue que la poésie est autonome et déconnectée des déterminations sociales directes. Toutefois, les forces de défense et de sécurité du Burkina Faso ont souvent eu recours à la poésie pour exprimer leur vison du monde, leur façon d'appréhender les faits sociaux de leur milieu, et ce, dans les limites de ce que la poésie leur offre comme marge de manœuvre. En témoignent *Une balle dans le moral* de William COMBARY, *Florilège de sentiments* de Daouda DERRA, *Ciel étoilé* de Cédric KOLOGO, etc.

5. Fonctions symboliques et sociologiques des titres des productions littéraires des forces de défense et de sécurité

Le titre est l'un des éléments les plus importants du paratexte d'une œuvre littéraire. Il joue un rôle important dans la relation entre le lecteur et le texte. Il peut intriguer, informer, voire dérouter le lecteur. C'est dans cette perspective que L. HOEK (1981 :17) définit le titre comme un *« ensemble de signes linguistiques (…) qui peuvent figurer en tête d'un texte pour le désigner, pour en indiquer le contenu global et pour allécher le public visé ».* De cet état de fait, le titre génère les premières impressions du lecteur sur l'œuvre et son auteur.

1. La fonction identitaire

Certains titres d'œuvres littéraires des forces de défense et de sécurité participent à la construction de l'identité de l'œuvre en donnant des indications sur le milieu social dont parle l'œuvre ou mieux, le groupe ethnique auquel appartient l'auteur. Par exemple, *Le verdict du sable* de William Nassidia COMBARY permet d'établir un lien entre l'œuvre et le groupe ethnique « gulmacé » du Nungu, ethnie de l'auteur. Cette ethnie est réputée détenir les secrets de la géomancie, une pratique qui s'opère par la divination de l'avenir ou des choses sécrètes par des traits que le devin trace sur le sable. Le titre du recueil de nouvelles du même auteur, *Le poulet du destin* a également une connotation culturelle. Ce titre dénote un sacrifice qui détermine le destin d'où l'allusion à une société animiste. Le poulet est un animal très utilisé dans les rituels en Afrique. Par ailleurs, *Le sacré perdu* de Guy Arnaud SIAMBO abonde dans le même sens. Le titre de cette nouvelle présuppose une déliquescence des valeurs traditionnelles. Il énonce implicitement la perte de certaines valeurs.

Ces titres assignent à ces œuvres des fonctions culturelles. Ainsi, ces œuvres reflètent les réalités de leurs sociétés en promouvant certains pans de leur culture ou en dénonçant les abus de certaines pratiques. Elles entretiennent donc des liens étroits avec la vie culturelle des groupes sociaux. *Le Verdict du sable, Le poulet du destin* et *Le sacré perdu*, ces trois œuvres ont des fonctions culturelles d'autant plus que leurs titres sont inspirés d'éléments symboliques de la tradition et des coutumes des différentes sociétés dont elles parlent ou s'inspirent : « sable », « poulet », « sacré ». En utilisant les éléments de la cosmogonie africaine, ces titres évoquent des réalités profondes qui émaillent la vie quotidienne des différentes populations qui peuplent les contrées burkinabè. Ils contribuent pour ainsi dire à affirmer une identité spécifiquement burkinabè ou africaine en invoquant des référents culturels locaux. Dès lors, les forces de défense et de sécurité donnent des titres à forte connotation culturelle à leurs œuvres, lesquels titres traduisent un rapport au monde basé sur l'oralité, le mythe et la spiritualité. Ces titres sonnent comme une invitation à un recours aux sources afin de préserver les pratiques fondatrices de l'identité du pays, le Burkina Faso.

2. Fonction didactique

Les œuvres littéraires des hommes de tenue du Burkina sont de véritables mines d'expériences, de conseils et de leçons. Plusieurs titres comme *Hymne à la fraternité* de Placide Niongui KI, *Le vivre ensemble avant et maintenant* de Gombraogo OUEDRAOGO, *Le bout du tunnel* de Elisé SORGHO, *Le parcours d'un combattant* de Alain TARNAGDA orientent immédiatement le lecteur vers de grandes préoccupations de sa société, liées à des enjeux sociaux, historiques ou culturels majeures comme la fraternité, la cohésion sociale, la coexistence pacifique, la résilience ou le cheminement difficile. De tels titres invitent le lecteur à une lecture engagée et réflexive. En mettant l'accent sur ces titres et les notions qu'ils promeuvent, les Forces de défense et de sécurité invitent à une réflexion sur des valeurs fondamentales pour la société africaine, ce qui est un acte pédagogique visant à édifier la société burkinabè.

Un titre comme *Le Vivre ensemble avant et maintenant* de Gombraogo OUEDRAOGO présuppose une comparaison entre la cohabitation de plusieurs groupes sociaux dans la société burkinabè traditionnelle, précoloniale et celle moderne, postcoloniale. Ainsi, le titre annonce que l'œuvre traitera de l'évolution des relations humaines et dans une large mesure, des relations sociales, en comparant

le passé au présent. Cela prédispose le lecteur à une lecture réflexive axée sur des valeurs telles que la tolérance, la cohabitation et le dialogue interculturel. Dans ce sens, l'homme de tenue invite les lecteurs à réfléchir sur les changements sociaux, sur ce qui a évolué, voire impacté de façon significative les relations sociales. Le titre pousse le lecteur à interroger ses propres agissements et ceux de ses contemporains. Le parallélisme établi entre les adverbes de temps « avant » et « maintenant » sert de procédé à l'auteur pour interpeller ses lecteurs sur la nécessité de s'adosser au passé, en tirer des leçons pour améliorer le présent.

Par ailleurs, *Le bout du tunnel* de Élisé SORGHO dénote l'espoir et la résilience. Le « tunnel » renvoie aux épreuves, les aspérités de la vie et les moments difficiles. Quant au « bout » du tunnel, il symbolise l'espoir, l'optimisme, les lendemains meilleurs. De ce fait, « Le bout du tunnel » nous édifie sur la nature de l'existence humaine qui stipule que toute épreuve à une fin. Ce titre exhorte donc le lecteur à faire preuve de résilience face à l'adversité, à garder espoir même quand la situation semble être hors de contrôle. À travers ce titre, Élisé SORGHO inculque des valeurs comme le courage, l'abnégation et la patience.

Le parcours du combattant de Alain TARNAGDA nous enseigne que les difficultés font partie intégrante du processus de construction de l'individu et des sociétés. Chaque individu ou mieux, chaque société doit faire face à des défis dans son cheminement vers le succès. Ainsi, le titre utilise non seulement l'image du combattant, symbole de courage et de don de soi mais aussi celle du parcours, qui suggère une série d'étapes et d'obstacles à franchir et à surmonter.

3. La fonction satirique

Plusieurs œuvres des forces de défense et de sécurité du Burkina Faso font la satire des faits sociaux, politiques et culturelles. Des titres comme *Le crime des traditions* de William Nassidia Aristide COMBARY, *Affaires crochues* de Modibo COULIBALY, *Le malheur en héritage* de Calliste BAMBARA*, Les dieux ont rompu le silence* de Dakiswende Sylvain Moise TIENDREBEOGO, *Les compromis du citadin* de Sotuo Auxence SOME font une critique acerbe des pesanteurs socio-culturels qui minent le quotidien des sociétés africaines.

Le crime des traditions, titre du recueil de nouvelles de William Nassidia Aristide COMBARY joue une fonction critique et provocatrice en dénonçant de façon hyperbolique les impostures de la tradition. Ce titre invite à une véritable réévaluation des traditions, voire leur remise en cause profonde. Ce faisant, la tradition est perçue comme source de conflits, d'injustices et de repli sur soi. Elle est génératrice de pratiques rétrogrades dont il faut urgemment s'en départir. Ainsi, le gendarme nouvelliste, officier de police judiciaire, cherche à choquer le lecteur afin d'éveiller sa conscience critique face aux prétextes fallacieux dont se servent les traditions pour commettre des dérives.

Concernant le titre *Affaires crochues* (nouvelle) de Modibo COULIBALY, il suggère une dénonciation sans complaisance de la corruption, des compromis et des dysfonctionnements dans le système judiciaire ou politique. Par l'usage du terme « crochues » qui dénote la malhonnêteté, l'illicéité, la déviance, le titre lève le voile sur le manque de transparence et de justice qui caractérise les pratiques douteuses dans certains milieux judiciaires ou politiques. Cette satire vise à mettre à nu les dessous peu reluisants des enquêtes, des procès et des verdicts au sein de certaines institutions. À travers ce titre incendiaire, Modibo COULIBALY incite le lecteur à

faire preuve d'esprit critique sur la justice et la moralité de l'autorité au Burkina Faso.

Quant au titre, *Le malheur en héritage* de Calliste BAMBARA, il indique que le romancier veut mettre à nu la perpétuation de pratiques et d'habitudes improductives de génération en génération. Le titre suggère que les nouvelles générations sont victimes des échecs du passé, que ce soit sur des questions liées à la colonisation ou aux dirigeants africains ou encore aux traditions. Ce titre peut aussi connoter la fatalité, c'est-à-dire, l'incapacité des nouvelles générations aux problèmes successifs qui entravent la marche des sociétés vers des lendemains meilleurs.

En plus, le titre du roman *Les dieux ont rompu le silence* de Dakiswende Sylvain Moise TIENDREBEOGO, prédispose le lecteur à une œuvre qui aborde les injustices et les déboires subis par une personne ou un groupe social donné sous le regard complice de ceux censés garantir les droits et les devoirs des citoyens. La rupture du silence des dieux montre que la situation avait atteint son point culminant. Il fallait donc le concours des dieux (ancêtres, divinités) pour rendre justice et rétablir la vérité et par voie de conséquence, l'ordre.

Les compromis du citadin (roman)de Sotuo Auxence SOME fait référence, si l'on se réfère au titre, aux écarts entre les idéaux revendiqués par un citoyen et ses actions réelles. Ce titre témoigne d'une ironie sur les principes moraux d'autant plus que le mot « compromis » implique des renoncements, des voltefaces ou des trahisons d'idéaux. Étant donné que le citoyen doit incarner des valeurs civiques dans la société, s'il renonce à ses principes pour mettre en avant l'intérêt individuel au détriment de l'intérêt collectif, alors il s'adonne à des compromissions. C'est ainsi que le titre débouche sur la critique des comportements au sein de la société en pointant du doigt l'hypocrisie de certains citoyens qui se disent irréprochables, engagés et vertueux, mais qui s'adonnent constamment à des pratiques douteuses pour préserver leur statut.

4. La littérature de jeunesse

Les productions littéraires des forces de défense et de sécurité du Burkina Faso ont investi le champ de la jeunesse. Des titres comme *Le fardeau de l'adolescence* de Richard GUISSOU, *Hymne à la jeunesse* (poésie) de Adama OUEDRAOGO, *La lettre d'un étudiant* (nouvelle) de Lassina TRAORE, *Les aventures de Yembi* (roman) de Tiga Mamoudou CONGO, *L'enfant prodige* (roman) de Yves Arsène BAMBARA, *Le fils prodigue* (roman) de Elisé SORGHO, *Le père inconnu* (roman) de Sylvain Moise TIENDREBEOGO prennent en charge des problématiques liées à la jeunesse. Ce n'est pas surprenant quand on sait que les hommes de tenue, notamment les officiers de police judiciaire côtoient des jeunes désœuvrés confrontés à la délinquance, à la criminalité et à des épreuves de nature diverse. Ainsi, ils écrivent pour témoigner de ces réalités souvent négligées ou méconnues du grand public. Toutes ces œuvres s'inscrivent dans le répertoire de la littérature de jeunesse à travers l'intentionnalité et la fonction didactique, deux critères fondamentaux de cette littérature.

Le fardeau de l'adolescence de Richard GUISSOU suggère que la jeunesse est une lourde charge pour les jeunes. C'est une période de turbulence au cours de laquelle la vie de l'adolescent peut basculer dans la délinquance. Cette étape de la vie peut s'avérer très difficile, voire insurmontable pour bon nombre de jeunes. En tant que douanier, Richard GUISSOU a certainement été au cœur de la lutte contre

le trafic des stupéfiants, l'activité favorite des jeunes délaissés. En abordant la question de l'adolescence, il invite les adultes à prendre à bras le corps l'éducation et le suivi des adolescents, de travailler à ne pas les considérer comme des marginaux.

Hymne à la jeunesse de Adama OUEDRAOGO sonne à contrario comme un chant solennel, un hommage rendu à la jeunesse. La jeunesse étant l'avenir de la société, elle est célébrée par le poète qui pourrait mettre en avant son état d'esprit, son enthousiasme, sa créativité et sa capacité à s'imposer comme un agent de transformation sociale. Parmi les jeunes, il y en a beaucoup qui sont pétris de talents. Ces derniers sont l'avenir de la société burkinabè. Il est donc logique que Adama OUEDRAOGO, commissaire de police et garant de la loi, se donne pour mission de galvaniser cette frange de la société sur laquelle repose l'avenir du pays.

La lettre d'un étudiant de Lassina TRAORE donne des indications sur le style épistolaire de l'œuvre. Ce titre à une fonction narrative du moment où il donne la parole à un personnage, l'étudiant afin qu'il s'exprime sur les réalités de la vie estudiantine. En mettant en avant un étudiant, le titre souligne une prise de parole émanant de la jeunesse instruite, le plus souvent perçue comme symbole de révolte, d'espoir ou de désillusion face à la société burkinabè. L'austérité de la vie estudiantine dans les universités burkinabè nous conforte dans cette interprétation du titre de l'œuvre. Dans la plupart des pays africains à l'instar du Burkina Faso, les étudiants sont confrontés au chômage et à la pauvreté. À cet effet, Lassina TRAORE invite à une réflexion sur les enjeux de l'éducation et les aspirations des jeunes.

Le titre *Les aventures de Yembi* de Tiga Mamoudou CONGO annonce un récit dynamique riche en évènements et plein de rebondissements. Cela suscite la curiosité du lecteur qui s'attend à lire une histoire vivante centrée sur un personnage principal, Yembi. Cette œuvre remplit à la fois une fonction évasive et didactique. La fonction évasive est liée à la nature des aventures, des péripéties qui les accompagnes et la diversité des évènements. Pour ce qui est de la fonction didactique, ces aventures peuvent, selon les difficultés qu'elles rencontrent et leurs complexités, être de véritables sources d'enseignement pour les jeunes.

Le père inconnu de Sylvain Moise TIENDREBEOGO est un titre qui stimule la curiosité du lecteur. Elle met en évidence l'absence ou l'effacement de la figure paternelle. Cela sous-entend la mise en exergue d'un adolescent à la recherche de son géniteur. De cet état fait, il résulte un déséquilibre familial que l'adolescent tente de normaliser à travers la quête d'une identité incarnée par le père. Ce titre peut également présupposer la mort d'un père ou encore l'abandon de l'enfant par celui-ci. Dans tous les cas, le titre *Le père inconnu* permet de mettre en saillance des réalités sociales comme la négligence des responsabilités parentales, l'abandon, les grossesses non reconnues. Ces maux sont à l'origine de la descente aux enfers de plusieurs adolescents qui finissent par devenir de véritables cas dans nos sociétés.

Les titres *L'enfant prodige* (roman) de Yves Arsène BAMBARA et *Le fils prodigue* (roman) de Élisé SORGHO dénotent l'optimisme sur les enfants. L'adjectif « prodige » connote ce qui sort de l'ordinaire, ce qui est exceptionnel et louable. Les personnages mis en scène sont probablement des enfants qui incarnent des modèles de réussite. La mise en scène d'adolescents modèles, symbole de fierté familiale et sociale témoigne de la volonté des auteurs de proposer un idéal vers lequel doit tendre tout enfant burkinabè. Toutefois, ces titres peuvent également exprimer des tensions sociales. En effet, les adjectifs « prodige » et « prodigue » peuvent désigner un adolescent en conflit avec les valeurs culturelles de son milieu, d'où un conflit

entre la tradition et la modernité. Cela peut se traduire par un départ de l'adolescent héros du village vers la ville. Toutes les deux tendances lèvent le voile sur des pans du parcours souvent laborieux des adolescents dans la société burkinabè.

5. Le lyrisme

Les productions littéraires des forces de défense et de sécurité s'inscrivent dans l'expression des émotions, des sentiments, des douleurs, du mal-être des auteurs ou des personnages des principaux récits. Ainsi peut-on parler de lyrisme dans les écrits de cette catégorie d'auteurs. Le lyrisme est donc une tonalité qui se caractérise par l'expression de la sensibilité, du moi profond et de la subjectivité des créateurs ou de leurs personnages. Des œuvres comme *Florilège de sentiments, Un rêve brisé* et *Les jours d'après* de Daouda DERRA, *De la prison à la bière* de MEDA Bob-Zié Wilfrid sont empreintes de lyrisme.

Le titre *Florilège de sentiments* de Daouda DERRA dénote une variété d'émotions qui atteste de la pluralité des expériences et des réalités sociales dont traite l'œuvre, notamment la vie militaire et ses aléas, l'amour de sa patrie, etc. Le gendarme burkinabè entend pour ainsi dire sensibiliser ses contemporains sur les enjeux socio-politiques tout en les invitant à une prise de conscience collective. Pour ce faire, le titre Florilège de sentiments évoque des sentiments variés dans le but de susciter des émotions profondes, ce qui amène le lecteur à faire une introspection afin de privilégier des valeurs sociales comme le pardon, la tolérance, la cohésion sociale. Cela cadre avec les propos de Daouda DERRA recueillis par les journalistes de Burkina 24 lors d'une entrevue réalisée en mi-juillet 2021 dans la bibliothèque de l'État-major de la gendarmerie nationale à Paspanga :

> Le livre est une arme douce qui peut également servir au-delà de l'arme qu'on connait telle que le fusil. Je considère qu'écrire aussi est une forme de défense pour ma patrie. Également, parce que j'aide la population à prendre en compte certains faits sociaux qui nous permettront d'avoir un meilleur vivre-ensemble et donc d'être plus en paix, en tranquillité.

Le titre *Un rêve brisé* du même auteur traduit la déception et la douleur profonde du personnage principal, Safoura. Cette jeune quitte son village, nourrie d'espoir, pour chercher un horion meilleur, la ville. Employée comme ménagère, elle est violée par son patron. Elle tue ce dernier et se retrouve dans l'univers carcéral de la prostitution. Le titre exprime ainsi l'aspect émotionnel et tragique du parcours de Safoura, symbolisant l'effondrement d'un rêve des lendemains meilleurs et la déchéance sociale qui s'ensuit. Du point de vue sociologique, ce titre met en lumière les abus et les injustices subies par les filles de ménage et les femmes vulnérables dans la société burkinabè. Il met à nu l'abus de position dominante, la spoliation et la misère morale des employeurs qui brisent les espoirs de ces jeunes filles en quête du bien-être. Ce faisant, Daouda DERRA, conscient de son rôle d'officier de police judiciaire, interpelle et invite à une prise de conscience collective et à une révision des rapports sociaux entre nantis et démunis.

Quant au titre *Les jours d'après* de Daouda DERRA, il exprime les difficultés liées au retour à la vie civile des soldats après la guerre. Il met en avant la période délicate de cette transition, notamment le poids des souvenirs traumatisants, les troubles intérieurs, l'instabilité émotionnelle, la recherche d'affection et de solidarité, etc. À cet effet, ce titre nous invite à porter un regard sur les défis sociaux et psychologiques auxquels sont confrontés les anciens combattants dans leur réintégration à la société civile. À cela s'ajoute la nécessité de se pencher sur les effets néfastes de la guerre sur les individus et la collectivité toute entière, le besoin d'une solidarité agissante pour surmonter les traumatismes.

De la prison à la bière de MEDA Bob-Zié Wilfrid nous édifie sur le parcours d'un personnage dont le rêve est brisé par la prison. Dans les pays en voie de développement, plusieurs jeunes promis à des lendemains glorieux, finissent par sombrer dans la délinquance et les délits. Ainsi, les espoirs s'effondrent car ces derniers croupissent dans les geôles de la

prison. Toutefois, après avoir purgé leurs peines, ces jeunes doivent quérir un nouveau départ. Le titre interpelle les Burkinabè sur les difficultés de réinsertion des ex-détenus dans la société en mettant l'accent sur les conséquences sociales, les stigmates et les séquelles de l'incarcération. L'enjeu principal de MEDA Bob-Zié Wilfrid est d'inviter l'opinion publique à prendre à bras le corps les questions afférentes à la justice sociale, la réhabilitation, la compassion et la solidarité à l'endroit des anciens prisonniers.

Conclusion

L'analyse des productions littéraires des forces de défense et de sécurité du Burkina Faso sous le prisme de la sociocritique de Lucien GOLDMANN révèle des liens étroits entre les thématiques des œuvres de cette catégorie socio-professionnelle et les réalités socio-politiques, culturelles et judiciaires du Burkina Faso. Ainsi, ces écrits littéraires permettent d'établir une homologie entre les structures sociales de la société burkinabè – qui fait office de société réelle – et la structure interne de ces textes – société du texte-, lesquels textes résultent de la transposition de la conscience collective burkinabè dans l'univers de la fiction. Par ailleurs, cette homologie manifeste traduit une volonté des forces de l'ordre burkinabè d'ancrer leurs productions dans le réel, et ce, dans le but d'interpeller la conscience citoyenne sur plusieurs maux qui entravent le bien-être de plusieurs couches sociales, en l'occurrence celles les plus vulnérables. En éprouvant la sociologie de la littérature, cet article a mis en lumière l'éclosion d'une littérature engagée pratiquée par des garants de la loi et qui prend logiquement acte des fléaux sociaux et des conséquences y relatives. Dans cette perspective, l'étude de cet épiphénomène s'avère pertinent, car révélatrice des défis auxquels est confrontée la société burkinabè.

Bibliographie

BAKHTINE Mikhail, 1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.

BEDE Damien, 2003, « La nouvelle en Afrique noire francophone : un genre atypique aux frontières des autres formes narratives », in *Présence africaine*, n°167.

COMBARY Nassidia William Aristide, 2015, *Le verdict du sable*, Découvertes du Burkina.

COMBARY Nassidia William Aristide, 2021, *Le poulet du destin*, Ceprodif.

COMBARY Nassidia William Aristide, 2023, *Le crime des traditions*, Ceprodif.

DERRA Daouda, entrevue réalisée par Burkina 24 en mi-juillet 2021, https://burkina24.com/2021/07/29/burkina-faso-le-capitaine-daouda-derra-le-gendarme-qui-manie-larme-douce/?utm.

HOEK Léo, 1981, *La marque du titre, Dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*, Paris-La Haye.

TODOROV Tzvetan, 1970, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur*(s). Cahiers Africains de rhétorique © 2022 by UMNG-FLASH is licensed

under CC BY-NC 4.0

La poétique du personnage dans *Verre cassé* d'Alain Mabanckou

Ghislain Méliodore Mvoula-Massamba
Université Marien Ngouabi (Congo)
mvoulaghis@gmail.com

https://doi.org/10.55595/ttvxne17

Reçu : 26/02/2025 Acceptation : 10/04/2025, Publication : 30/07/2025

Financement *: L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.*
Conflit d'intérêts *: L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.*

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 2 %**

Résumé

Cet article se propose d'analyser le personnage dans *Verre Cassé*. Il examine le système d'attribution anthroponymique qu'utilise Alain Mabanckou pour nommer les personnages. Ces personnages résultent d'une écriture en liberté qui apparaît comme l'assemblage méticuleux de matériaux d'origines diverses. Pour les nommer, l'écrivain congolais délaisse la technique de ses devanciers qui consiste à garder les noms référentiels, à composer les anagrammes et à imaginer les noms fictifs et symboliques. Il se sert allègrement de sa bibliothèque imaginaire où les textes antérieurs, présents et futurs coexistent. Par le procédé d'intertextualité, les personnages de *Verre Cassé* revêtent comme identité onymale les titres des textes littéraires et les noms déstructurés ou recomposés des écrivains. Cette technique définit l'esthétique scripturale d'Alain Mabanckou. Elle inaugure, dans le champ littéraire africain, une nouvelle manière de désigner les personnages.
Mots clés : Personnage, poétique, identité onymale, recomposition de noms, intertextualité.

The Poetics of the Character In Broken Glass by Alain Mabanckou

Abstract
This article proposes to analyse the character in Verre Cassé. It examines the system of anthroponymic attribution that Alain Mabanckou uses to name the characters. These

[1] Comment citer cet article : Mvoula-Massamba G. M., (2025), « La poétique du personnage Dans *verre cassé* d'Alain Mabanckou », Cahiers Africains de Rhétorique, Vol 4, n°1, pp.97-116

characters are the result of a freewheeling writing process that appears to be the meticulous assembly of materials of diverse origins. To name them, the writer abandons the technique of his predecessors, which consists of keeping referential names, composing anagrams and imagining fictional and symbolic names. He makes use of his imaginary library where previous, present and future texts coexist. Through the process of intertextuality, the characters in Verre Cassé take on the titles of literary texts and the deconstructed or recomposed names of writers as their onymal identity. This technique defines Alain Mabanckou's scriptural aesthetic. It inaugurates, in the African literary field, a new way of designating characters.
Key words: Character, poetics, onymal identity, recomposition of names, intertextuality.

Introduction

Dans la perspective de la narratologie, appréhendée comme la théorie de l'organisation interne de tous les types de récits, l'histoire, la narration, le temps, l'espace et le personnage constituent l'architecture de l'univers du roman. Ces éléments focalisent le regain d'attention du lecteur. Considéré, à juste valeur, comme l'organisateur du texte, le personnage de roman joue « en effet un rôle de premier plan dans l'enchaînement, la combinaison et la construction du sens des actions considérées » (P. Glaudes et Y. Reuter, 1998, p. 42). Autour de lui gravitent tous les aspects constitutifs du récit, car c'est le personnage qui fait le roman : l'histoire d'un roman s'articule généralement autour de la destinée du personnage principal. Définir les paramètres du personnage dans un texte littéraire, c'est apprécier tout le travail de fabrication des êtres fictifs, de construction de sens, de statut, de psychologie, de langage, de signe, d'attribution anthroponymique (onomastique) et d'écriture.

Publié en 2005 aux éditions du Seuil, *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou, constitué de sept micros-récits, met en scène des personnages qui apparaissent comme les éléments d'un véritable puzzle. Pour Alpha Noël Malonga (2007, p. 124), « Verre Cassé dont la lecture est facilitée par la langue rythmée et le talent d'ironiste de l'auteur est aussi réflexion sur l'écriture, sur l'écrivain et sur le rapport de l'écrivain à son écriture ».

Plusieurs études critiques ont été consacrées au roman *Verre Cassé*. Elles l'analysent souvent sous l'angle de réceptacle et de jeu de puzzle des œuvres littéraires et artistiques (chanson, cinéma, sculpture, bande dessinée, etc.) et évaluent l'apport du jeu intertextuel et intermédial dans la construction du sens du texte de l'écrivain congolais. Dans le cadre de cette étude, nous en retenons six qui évoquent la question du personnage et langue. Dans « Verre Cassé d'Alain Mabanckou : d'une écriture intertextuelle à une dynamique plurielle », Bernard Nankeu (2018, p.143-160) présente le texte de l'écrivain congolais comme un roman centon. A la lumière de l'intertextualité, il montre que l'écriture métissée de *Verre Cassé* est un jeu de pluralité identitaire perçu à travers ses personnages dotés d'un savoir littéraire. L'article « La fiction romanesque comme réceptacle d'anthroponymes chargés de sens chez Alain Mabanckou » d'Aetius Bassintsa-Bouesso (2020, p. 291-306) montre qu'Alain Mabanckou recourt aux langues lingala et kikongo pour attribuer des noms à ses personnages. Aussi analyse-t-il des noms expressifs en français et le symbolisme des surnoms des personnages. Il en est de même pour Arsène Elongo (2021, p. 44-67 ; 2022, p. 76-93) qui étudie l'usage de l'interjection « ah » dans l'écriture d'Alain Mabanckou pour montrer ses effets stylistiques et esthétiques et analyse sur les plans linguistique et stylistique le sens des noms propres

dans la littérature congolaise. Dans le même contexte, Sidoine Romaric Moukoukou et Anatole Mbanga (2022, p. 413-426) mettent en lumière les interférences linguistiques, les néologies de forme et de sens dans les œuvres d'Alain Mabanckou et d'Emmanuel Dongala. Pour sa part, Justin K. Binsanswa (2011, p. 19-49), dans les « Petites sociologies de la déviance et des « gradins sociaux » chez Alain Mabanckou » traite des modalités par lesquelles les personnages (figures réfractées et réfractantes) de l'œuvre d'Alain Mabanckou peuvent être des médiateurs d'une interprétation. Ils contribuent au renouvellement des formes romanesques. Mais aucune de ces études ne traite la poétique du personnage[2], mieux de la question d'attribution anthroponymique à partir d'une relation intertextuelle.

En jetant un regard sur le travail d'écriture d'Alain Mabanckou relevant de la réutilisation de l'emprunt, l'on se demande comment la matière intertextuelle participe à la construction du personnage de *Verre Cassé*. À cette question principale se greffent trois questions secondaires : la lecture des textes antérieurs constitue-t-elle le socle du système d'attribution anthroponymique dans *Verre Cassé* ? De quelle manière l'emprunt intertextuel, déstructuré, décomposé, déconstruit et reconstruit par les pulsions de l'écrivain, intègre-t-il la poétique d'Alain Mabanckou ? Comment la désignation du personnage, à l'aide de matériaux intertextuels, contribue-t-elle à la construction du sens du récit de *Verre Cassé* ?

Partant de l'évidence selon laquelle les personnages sont des constructions, la présente étude pose le problème de l'intertexte, matériaux intertextuels qui participent et servent de base au travail de désignation et de fabrication de l'identité des personnages de *Verre Cassé*. En somme, il s'agit d'appréhender la poétique d'Alain Mabanckou, mieux sa manière de créer et de nommer ses personnages, entités fictionnelles qui apparaissent comme de véritables fils conducteurs du récit de *Verre Cassé*.

De la question centrale et des questions secondaires découlent quatre hypothèses de recherche qui sous-tendent cette étude. La première, dans *Verre Cassé*, les opérations de lecture et d'écriture constituent le soubassement de la création littéraire d'Alain Mabanckou, car la poétique de ce romancier consiste toujours à mettre en ordre l'intelligence des faits qui forment la trame narrative en recourant aux textes pris ailleurs. La deuxième, l'emprunt intertextuel donne suffisamment de la matière à l'écrivain congolais pour forger son personnage et dessiner son destin. La troisième montre qu'Alain Mabanckou désagrège, décompose et phagocyte les patronymes des écrivains et des personnages romanesques des textes antérieurs pour créer un système particulier d'attribution anthroponymique de ses personnages. La quatrième, quant à elle, dénote tout le travail de fabrication de l'identité plurielle du personnage à la construction du sens commun de *Verre Cassé* et de son esthétique scripturale.

L'intertextualité, dans l'acception de Gérard Genette (1982, p. 8), c'est « la présence effective d'un texte dans un autre ». Elle sert ici de méthode pour analyser la technique d'attribution anthroponymique des personnages de *Verre Cassé.* Cette étude a

[2] La notion de poétique est ici perçue dans la perspective de Vincent Jouve qui, dans *La Poétique du roman* (2007, p. 3), écrit : « Le terme poétique est entendu ici dans une acception la plus large d' ''étude des procédés internes du texte littéraire''. Il est en effet difficile aujourd'hui de rendre compte d'un texte sans s'interroger sur la technique qu'il met en œuvre et les éléments qui le constituent ». Dans le cadre de cette étude, la poétique du personnage désigne donc la manière dont Alain Mabanckou crée ses personnages et le procédé intertextuel qu'il utilise pour fabriquer l'identité onymale des personnages de *Verre Cassé.*

une structure binaire. La première partie examine la manière dont Alain Mabanckou utilise les artifices de l'intertextualité pour nommer et faire vivre ses personnages dans *Verre Cassé*. La seconde met en évidence le travail de déstructuration, de décomposition et de reconstruction patronymique et sémantique comme mode de création de l'identité plurielle du personnage de *Verre Cassé*.

1. De l'intertextualité à la création du personnage romanesque

Indissociable de l'univers romanesque, le personnage se meut toujours dans un espace réel ou imaginaire, limité ou illimité. Il entretient des relations profondes avec l'espace, car les actions qui s'articulent autour de lui se déroulent dans un lieu, élément résultant de l'imagination de l'écrivain. L'espace peut révéler le caractère d'un personnage à travers un minimum d'indications descriptives ou détails matériels qui constituent le cadre de sa vie quotidienne. Aussi, l'étude des personnages revêt un intérêt particulier, du fait qu'elle met en valeur le symbolisme des noms, la valeur morale et la position sociale. Dans *Verre Cassé*, l'attribution d'un nom à un personnage relève souvent d'une opération intertextuelle. Car Alain Mabanckou « se promène dans tous les territoires de la littérature avec une désinvolture qui n'est pas permise au critique : il ne déclare rien, il peut dialoguer avec d'autres écrivains sans les appeler par leur nom, il utilise les biens d'autrui comme s'ils étaient les siens » (L. Perrone-Moisés, 1976, p. 373). Cette attitude, qui consiste à faire des clins d'œil aux autres écrivains, exige du lecteur une connaissance minimale des textes cités ou mise en vedette. C'est pourquoi Julien Bisson (2014, p. 33) écrit, au sujet des noms des personnages de Romain Garry :

> Un écrivain choisit rarement le nom de ses personnages au hasard, et Romain Kacew n'échappe pas à la règle. Ses deux plus célèbres avatars, il les nomma Garry, qui signifie ‘’brûle !’’ en russe, et Ajar, qui désigne la braise dans la même langue. Deux patronymes idoines pour celui qui, toute sa vie, n'a cessé de brûler la chandelle par les deux bouts.

Nommer un personnage romanesque relève d'une pratique littéraire observable chez les écrivains. Cette pratique, qui participe à la singularisation et à l'identification de l'écriture et du style d'un écrivain, a plusieurs facettes et diffère d'un écrivain à un autre. De façon théorique, l'anthroponymie est une opération par laquelle l'écrivain attribue une identité qui individualise un personnage dans un roman. Pour attribuer une identité onymale à un personnage, l'écrivain s'offre, de façon classique, trois possibilités : garder les noms référentiels, composer des anagrammes et imaginer des noms fictifs ou symboliques. Selon André-Patient Bokiba (1999, p.202) : « Les noms de personnages et de lieux constituent dans une création de fiction une marque essentielle conforme à l'intérêt mimétique de l'acte de créer ».

Sony Labou Tansi, par exemple, attribue à ses personnages romanesques les noms des écrivains congolais, de ses amis et de sa progéniture. Il recourt aussi aux noms dont les sonorités relèvent de l'onomastique de l'Amérique latine. A l'inverse, Alain Mabanckou adopte les procédés d'intertextualité pour nommer les personnages de *Verre Cassé*. Pour y parvenir, il se sert de faits sociaux, des titres de textes et de chanson, des noms d'écrivains, de personnages romanesques et de peintres qu'il décompose. La figure de lecteur qu'affiche Alain Mabanckou transparaît dans *Verre Cassé* sous la forme d'emprunts tous azimuts (citations, références, allusions, parodies, etc.).

L'identité onymale des personnages de *Verre Cassé* est donc tributaire de la stratégie d'écriture d'Alain Mabanckou dont les piliers se manifestent par le jeu intertextuel. Ces êtres de fiction sont, de toute évidence, les doublures des personnages et des textes antérieurs qui participent à l'élaboration du sens de *Verre Cassé*. La littérature, l'art et la société forment les images obsédantes de la mythologie personnelle d'Alain Mabanckou mieux les bases de sa création littéraire. Ecrire c'est redire les mots anciens : « Les activités de lecture et d'écriture s'interpénètrent alors comme en des reflets sans fin » (T. Samoyault, 2001, p. 57). La technique d'attribution anthroponymique qu'utilise Alain Mabanckou a pour conséquence « d'engendrer le dépaysement en prenant le contre-pied d'une quelconque authenticité et d'ôter au récit l'une des caractéristiques du texte négro-africain » (A.-P. Bokiba, 1999, p. 203-204). En effet, chez Alain Mabanckou comme Sony Labou Tansi,

> (…) la fictionnalisation des noms de personnes réelles (…), vise aussi à créer un effet esthétique de surprise chez le lecteur peu habitué à cette pratique d'une portée essentiellement ludique et factice qui atteste la dimension arbitraire de l'acte de nommer (André-Patient Bokiba, 1999, p. 203-204).

En s'éloignant de la technique d'attribution anthroponymique de ses devanciers africains, Alain Mabanckou place les personnages de *Verre Cassé* sous l'éclairage des rapports dialogiques. Les sept microrécits de ce roman mettent en scène chacun un personnage particulier dont le nom résulte d'une opération intertextuelle. *Verre Cassé* s'ouvre par un acte qui rappelle la notion d'écriture : L'escargot entêté remet un cahier de fortune à Verre Cassé pour qu'il immortalise la geste du bar *Le Crédit a voyagé*. Le nom L'escargot entêté, attribué à un personnage de *Verre Cassé,* renvoie au texte de Rachid Boudjedra *L'Escargot entêté*. Ce roman relate l'histoire d'un zootoxicologue chargé d'exterminer cinq millions de rats qui menacent la survie de la capitale. Cependant, un escargot entêté l'intrigue pendant six jours. Par une opération intertextuelle, Alain Mabanckou transfère à son personnage le caractère téméraire, acharné, obstiné ou tenace du gastropode mis en scène dans le roman de Rachid Boudjedra, car L'escargot entêté de *Verre Cassé* résiste aux assauts des gens d'église, au coup de force du syndicat des cocufiés du week end et des jours fériés, aux intimidations de l'association d'anciens alcoolos, aux actions mystiques des gardiens de la morale traditionnelle, des chefs de tribu et celle de groupes de casseurs. À ce sujet, Marie-Claire Durand Guiziou (2006, p. 41) précise :

> En ajoutant l'adjectif ''entêté'', Alain Mabanckou introduit un élément qui équilibre le portrait de ce personnage inflexible et tenace dans ses convictions, de sorte que la dépréciation première pour ce gastropode baveux s'annulerait au profit d'une valeur méliorative.

Dans le mécanisme de fabrication de l'identité de son personnage, Alain Mabanckou se sert des attributions du narrateur de *L'Escargot entêté* de Rachid Boudjedra pour caractériser son personnage. En effet, quelques traits identiques les rapprochent. Le narrateur autodiégétique de *L'Escargot entêté* est célibataire : « Moi, je vis seul » (R. Boudjedra, 1979, p. 13) ; « Il faut dire que je ne pourrais pas les imiter. Je suis célibataire. Je ne m'occupe que de moi-même » (R. Boudjedra, 1979, p. 65).Dans *Verre Cassé,* L'Escargot entêté hérite ce statut matrimonial :

> j'aime bien discuter avec le patron du *Crédit a voyagé*, tout le monde sait qu'il n'est pas marié, qu'il n'a pas d'enfants, qu'il pense que c'est une charge tout ça, que c'est pas possible d'être un homme marié, trop de problèmes, trop de tracasseries (*VC*, p. 86).

Ce rapprochement explicite la théorie d'intertextualité qui auréole le roman *Verre Cassé.* Pour Tiphaine Samoyault (2001, p. 12) : « Elle (l'intertextualité) confirme que toute création se fait sur un fonds d'existant, sur l'incorporation du passé, sur l'introduction de la pensée, de l'image ou de la formule d'un autre ». Outre le statut de célibataire, Alain Mabanckou emprunte à Rachid Boudjedra un aspect de la génétique perceptible sur la physionomie d'un fonctionnaire chargé de la dératisation de la ville :

> J'ai retrouvé une photographie de moi, à vingt ans, prise à l'université. On aurait dit mon père le jour où il cracha ses poumons. Par la régularité des traits, je tiens de lui. Ma mère avait raison. J'ai trop emprunté aux gènes paternels. Je connais la génétique (R. Boudjedra, 1979, p. 86).

Le texte d'Alain Mabanckou enfile subtilement cet aspect d'héritage génétique pour caractériser et donner plus d'envergure à son personnage qui joue un rôle prépondérant dans l'enchainement des événements du premier micro récit de *Verre Cassé*:« j'ai aperçu quelquefois ses vieux parents qui revenaient de Ngolobondo, son village natal, L'Escargot entêté ressemble comme deux gouttes d'eau à son père » (*VC*, p. 75).L'intertextualité est, de ce fait, un outil opératoire qui gouverne la fabrication des caractérisations physiques de L'Escargot entêté. Elle permet d'illustrer le processus de création de ce personnage. En somme, la poétique d'Alain Mabanckou illustre la mort du personnage comme une pure invention de l'écrivain. Celui-ci n'est plus renfermé dans son laboratoire pour concevoir des personnages purement inventés de toute pièce, qui se singularisent, dans le champ littéraire, par une caractérisation et une psychologie nouvelle. Chez Alain Mabanckou, la fabrication d'un personnage émane d'un long processus de lecture des textes de la littérature mondiale. Pour comprendre le premier micro récit de *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou, serait-il nécessaire de lire *L'escargot entêté* de Rachid Boudjedra ?

Le réseau intertextuel exige du lecteur un clin d'œil cultivé pour repérer l'écriture dialogique qui tisse une toile entre *Verre Cassé* et *Les Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly et fait valoir le processus de production textuelle chez l'écrivain congolais. Alain Mabanckou est fasciné par la peinture des perversions morales des héroïnes que véhicule le recueil de nouvelles de Barbey d'Aurevilly. Dans sa préface, Barbey d'Aurevilly (2010, p. 50-51) écrit : « Quant aux femmes de ces histoires, pourquoi ne seraient-elles pas les Diaboliques ? N'ont-elles pas assez de diabolisme en leur personne pour mériter ce doux nom ? Diaboliques ! Il n'y en a pas une seule ici qui ne le soit à quelque degré ».La réception du texte *Les Diaboliques* dans *Verre Cassé* se fait montre par le système de dénomination des personnages. Alain Mabanckou attribue, par un jeu d'intertextualité, à la femme de Verre Cassé le surnom de *Diabolique*. Il modifie le nombre de ce syntagme nominal (*Les Diaboliques*) tout en supprimant le déterminant ''Les'', placé au début du titre littéral de Barbey d'Aurevilly. A propos des femmes ''Diaboliques'', le nouvelliste français souligne :

> Il n'y en a pas une seule à qui on puisse dire sérieusement le mot de ''Mon ange !'' sans exagérer. Comme le Diable, qui était un ange aussi, mais qui a culbuté, - si

> elles sont des anges, c'est comme lui, la tête en bas, le … reste en haut ! Pas une ici qui soit pure, vertueuse, innocente. Monstres même à part, elles présentent un effectif de bons sentiments et de moralité bien peu considérable (B. d'Aurevilly, 2010, p. 51).

La pratique scripturale d'Alain Mabanckou enchâsse littéralement le texte de Barbey d'Aurevilly. L'effet intertextuel se dessine à travers le transfert onomastique de l'anthroponyme Ange et des appréhensions sous-jacentes, des significations contraires (les anges déchus, culbutés, dépravés, immoraux) que charrie ce nom dans les textes de départ et d'arrivée :

> je dois préciser qu'Angélique c'est le prénom de mon ex-femme, mais quand je parle d'elle, je l'appelle Diabolique, et tout au long de mon cahier je vais l'appeler Diabolique, oui je l'appellerai comme ça, elle n'a rien d'un ange, elle est tout le contraire, c'est pas comme ça que les anges, même dissipés, agissent (*VC*, p. 128).

L'écrivain congolais compare la psychologie de Diabolique à celle des héroïnes endiablées mises en scène dans la nouvelle de Barbey d'Aurevilly. Comme l'écrivain français, Alain Mabanckou dénonce les attitudes et le côté obscur des femmes. Il dénie leur statut d'ange, car Diabolique, prénommée Angélique (ce qui souligne d'ailleurs un contraste sémantique) dans *Verre Cassé*, brille par l'abandon du domicile conjugal, l'infécondité et l'incontinence verbale. Les indices formels du déjà lu et du déjà écrit, repérés dans *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou, concrétisent la théorie de permutation de textes dans un espace littéraire. Il va sans dire que Boileau et Narcejac sont des auteurs du texte *Les Diaboliques Celle qui n'était plus*. Alain Mabanckou ne fait aucune allusion à ce roman. Son héros est un homme « à qui on a jeté un sort et qui est peu à peu écrasé par les apparences qu'il ne comprend plus » (Boileau-Narcejac, 1952, p. 6).

L'illustration anthroponymique d'Arien Lokouta Eleki Mingi est un cas subtil. Ici, Alain Mabanckou procède à un mélange des anthroponymes de deux aires culturelles différentes : française (Adrien) et congolaise (Lokouta Eleki Mingi : mythomane, fabulateur, démagogue). Cette désignation anthroponymique représente une critique sociale et politique des sociétés africaines. Elle renvoie, à travers Adrien, au texte *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar qui relate les événements de la vie publique et privée d'Hadrien.

L'orthographe *d'Hadrien* connaît, dans *Verre Cassé,* une amputation du phonème ''H'', placé en position initiale dans l'anthroponyme ''Hadrien''. La relation intertextuelle entre *Mémoires d'Hadrien* et *Verre Cassé* s'établit sur trois points. Le personnage d'Hadrien assume la fonction politique de chef souverain de l'empire romain (117-138). Dans *Verre Cassé,* Adrien Lokouta Eleki Mingi revêt le statut de président de la République : « le lendemain de l'intervention du ministre Zou Loukia, le président de la République en personne, Adrien Lokouta Eleki Mingi, a piqué une colère en écrasant les raisins qu'il aimait pourtant manger comme dessert tous les jours » (*VC*, p. 18). En outre, le rapprochement entre Hadrien et Adrien Lokouta Eleki Mingi est perceptible à travers le métier d'arme. Chez les Romains, le titre ''Empereur'' est une distinction transitoire décernée à un général ou chef d'armée vainqueur. De son côté, *Verre Cassé* met en scène un personnage aux allures martiales : le « président-général des armées » (*VC*, p. 23). Alain Mabanckou donne à Adrien Lokouta Eleki Mingi les mêmes échelons de la hiérarchie militaire : le grand général. Aussi, l'étude psychologique de l'Empereur romain

montre que la rancune est un trait distinctif de ce personnage. Les propos narratifs de Marguerite Yourcenar (2010, p. 349) l'attestent :« Gallus est réel, mais le détail concernant la déconfiture finale de ce personnage n'est là que pour souligner l'un des traits le plus souvent mentionnés du caractère d'Hadrien : la rancune ».Le ressentiment devient l'élément psychologique qu'Alain Mabanckou met en avant pour forger la mentalité du président-général d'armée Adrien Lokouta Eleki Mingi.Par un écho intertextuel, l'écrivain congolais crée une analogie entre les deux personnages. Adrien Lokouta Eleki Mingi hérite de l'Empereur Hadrien sa témérité, son énergie, sa violence, son esprit de vengeance et son autorité autocratique. L'acte d'énonciation de *Verre Cassé* le traduit ainsi :

> alors que notre président Adrien Lokouta Eleki Mingi était un général des armées, il attendait d'ailleurs avec impatience une guerre civile entre nordistes et sudistes pour écrire ses mémoires de guerre qu'il intitulerait en toute modestie Mémoires d'Adrien (*VC*, p. 19).

La combinaison anthroponymique Adrien Lokouta Eleki Mingi contribue au dévoilement de l'esthétique intertextuelle du récit d'Alain Mabanckou. Le nom Lokouta Eleki Mingi est forgé à partir des propos (énoncés en lingala) de Joseph Mobutu (Président de la République du Zaïre), mise en chanson par le groupe d'animation politique du parti-État MPR (Mouvement Populaire de la Révolutionnaire) et pris en charge par la population. En voici une illustration :

> Lokuta monene, lokuta monene
>
> // C'est du mensonge, c'est du mensonge //
>
> Oyo akanisaka Mobutu akokweya waya
>
> //Celui qui croit que le Président Mobutu tombera a tort//
>
> Lokuta monene, lokuta monene
>
> // C'est du gros mensonge, c'est du mensonge//
>
> Oyo akanisaka MPR ekokweya waya.
>
> //Celui qui croit que le MPR tombera a tort //.

La greffe anthroponymique comme poétique du personnage de *Verre Cassé* sollicite la mémoire et l'intelligence du lecteur. Elle peut être rapprochée à la pratique dénominative des personnages du roman *Le Pleurer-Rire* de Henri Lopes. Ce texte développe le thème de la gestion du pouvoir en Afrique post indépendante. Ses événements s'organisent autour du général Hannibal Ideloy Bwakamabé Na Sakkadé. Réfléchissant sur le sens et la portée de ce nom, Alpha Noël Malonga (2002, p. 77) affirme :

> Le général Bwakamabé Na Sakkadé répond au prénom d'Hannibal Ideloy, Hannibal étant le patronyme d'animal et de cannibale. Le plan de connotation de ce nom nous impose à remonter l'histoire. Nous y retrouvons le général Hannibal, homme d'État et chef de guerre à Carthage de 247 à 183 avant Jésus-Christ. Hannibal fut le fils d'Hamilcar Barca dit la Foudre (…).

Alain Mabanckou et Henri Lopes puisent dans l'histoire romaine des éléments de nomination de leurs personnages. Aux qualités martiales exprimées par les prénoms « Adrien » et « Hannibal », s'ajoute une valeur patronymique aux sonorités congolaises : Lokouta Eleki Mingi (démagogue), Bwakamabé Na Sakkadé « jeter le mauvais sort par saccades ». Ces deux anthroponymes traduisent la propension des écrivains congolais à l'ironie et à la dénonciation de l'autorité oppressive. Alain Mabanckou et Henri Lopes peignent des monstres politiques, raillent leurs actions et attitudes et les font tomber de leur piédestal. Ils illustrent la phratrie des écrivains congolais. Pour Sylvain Bemba (1988, p. 14) :

> La plupart des écrivains participent à une passionnante aventure littéraire dans laquelle les œuvres s'interpellent, se croisent, et se laissent féconder les unes aux autres. Comme Monsieur Jourdain, ces écrivains font de l'intertextualité sans le savoir, et portent des écouteurs pour être branchés sur les grandes musiques des mots à travers le monde.

L'intertextualité comme herméneutique de texte met en jeu la compétence du lecteur pour identifier *Le Loup des steppes* de Hermann Hess, titre de roman que l'écrivain congolais utilise dans son intégralité pour nommer l'un de ses personnages:« un monsieur s'est présenté comme étant le responsable des lieux depuis des lustres, il a dit qu'on l'appelait ''Le Loup des steppes'' » (*VC*, p. 29). *Le Loup des steppes* décrit le mal de vivre et évoque les thèmes de la dualité de l'être humain, de la solitude et du suicide. Sa quatrième page de couverture présente, de façon claire, le résumé de ce roman :

> Le Loup des steppes raconte l'aventure solitaire, toute spirituelle, d'un homme qui ne parvient pas à s'adapter au monde, séparé des autres, à la fois par ses richesses intellectuelles et par des défaillances affectives, et auquel des femmes tentent d'enseigner peu à peu les joies des sens.

Une allusion voilée caractérise le transfert de matériaux textuels du roman *Le Loup des steppes* à l'intérieur de *Verre Cassé.* Elle est observable par la représentation de l'espace qu'habitent les deux personnages. Hermann Hess parle de « mansarde » et de « tanière » (H. Hess, 1947, p. 47).Dans *Verre Cassé,* la maison du Loup de steppe prend la forme d'une grotte : « Le Loup des steppes avait sa grotte juste en face de l'établissement » (*VC*, p. 30). Les deux logis (tanière et grotte) sont des excavations naturelles et ont en partage l'idée de cavité où habitent les animaux. En les transposant dans son récit, Alain Mabanckou leur attribue la charge sémantique de logis misérables. À titre illustratif, Le Loup des steppes de *Verre Cassé,* en regagnant ses pénates, doit traverser «la rue des Cacas » (*VC*, p. 30) pour accéder à la Cathédrale. Dans les deux textes, les personnages reçoivent des caractéristiques animalières.

Le Loup des steppes de Hermann Hess (1947, p. 12-13) présente un personnage solitaire et célibataire : « Il était entouré maintenant de l'air du solitaire, de cette atmosphère silencieuse, de ce dépouillement du monde environnant, de cette inaptitude aux relations humaines (…) ». La lecture de *Verre Cassé* met en lumière une opération d'agglutination de cet extrait de texte. La réécriture dudit discours prend la forme d'une subtile allusion qui nécessite l'apport de l'acte critique pour son identification : « ''Le Loup des steppes'', et d'après les dires de l'Escargot entêté le type ressemblait à une

espèce en voie de disparition, une momie égyptienne, il n'y avait que son commerce qui comptait » (*VC*, p. 34).

Le portrait du Le Loup des steppes fait par Alain Mabanckou dans *Verre Cassé* exprime l'idée d'un être paranoïaque. Cette analyse reprend la sémantique du sous-titre « Seulement pour les fous » annexé au titre *Le Manuscrit de Harry Haller* de *Le Loup des steppes*. L'intertextualité est au centre de fabrication du personnage Le Loup des steppes de *Verre Cassé*. Les points analogues entre Le Loup des steppes de Herman Hess et Le Loup des steppes de *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou se dévoilent à travers les facultés de l'esprit. Hermann Hess campe son personnage autour des qualités de finesse intuitive, d'aptitudes intellectuelles et de faculté de pensée hors norme. Ces dispositions mentales séduisent Alain Mabanckou qui les transpose à son personnage considéré comme un être doté d'une intelligence supérieure dans la gestion commerciale. La Cathédrale (allusion intertextuelle faite au roman *Conversation à « La Cathédrale »* de Mario Vargas Llosa), débit de boissons de Le Loup des steppes, ne connaît point de période de déconfiture. D'où l'admiration de L'Escargot entêté. Le Loup des steppes de Hermann Hess devient le parangon de Le Loup des steppes d'Alain Mabanckou. Ce personnage, à son tour, influence le modèle économique de L'Escargot entêté, tenancier de la buvette *Le Crédit a voyagé*.

Le temps n'altère pas la valeur littéraire d'un texte. L'écriture d'Alain Mabanckou recrée celle de Hermann Hess. Elle lui insuffle une seconde vie littéraire en réactualisant le travail qui s'opère à l'intérieur de ce texte ainsi que les thèmes et les personnages qui le sous-tendent. Alain Mabanckou dépouille un personnage de Hermann Hess pour revêtir le sien des mêmes attributs, illustrant ainsi le dialogue intertextuel comme poétique du personnage. Dans cette perspective, Tzvetan Todorov (1984, p. 130) estime que « les œuvres elles-mêmes parlent toujours des œuvres antérieures, ou en tous les cas les sous-entendent : le désir d'écrire ne vient pas de la vie mais des autres livres ».

Tout écrivain est avant tout un lecteur compétent. À ce titre, son ''moi créateur'' est traversé par des textes qu'il a lus. Il en vient alors à la reproduction partielle ou totale croyant faire un acte de création original. La transposition de Holden Caulfield, héros de *L'Attrape-Cœurs* de J. D. Salinger dans *Verre Cassé* instruit davantage le lecteur sur la méthode de création des personnages chez Alain Mabanckou : utiliser les noms des personnages romanesques existants pour en faire sien. Avant la célébration de la fête de Noël, Holden Caulfield quitte son collège d'enseignement Pency Prep pour mauvais travail scolaire. La peur de confronter le regard paternel l'oblige à flâner, comme un vagabond, pendant trois jours, dans la ville de New York, traînant son mal-être à Central Park.

Le rapprochement littéraire entre *L'Attrape-Cœurs* et *Verre Cassé,* romans éloignés dans le temps et dans l'espace, se fait par insinuation d'allusions dans le phéno-texte d'Alain Mabanckou. Dans l'acte d'énonciation de *Verre Cassé*, six pages (185, 186, 187, 188, 201 et 202) sont consacrées au dialogue entre Verre Cassé et Holden. La toile intertextuelle s'y tisse par un jeu d'identification anthroponymique. En effet, Alain Mabanckou attribue à l'un de ses personnages le nom de Holden : « je suis un nouveau ici, je m'appelle Holden » (*VC*, p. 146). Celui-ci rappelle le héros-narrateur ou le narrateur autodiégétique de *L'Attrape-cœurs* de J. D. Salinger (2010, p. 183) : *«* - c'est moi. Holden Caulfield. Voudrais parler à Saly siou plaît ». Par le mécanisme de transposition des énoncés textuels d'un texte à un autre, qui présuppose au préalable un

choix, Alain Mabanckou supprime le nom ‘‘Caulfield’’ pour ne garder que le prénom ‘‘Holden’’.

Le personnage est le moteur de chaque micro récit du roman *Verre Cassé*. Alain Mabanckou se laisse fasciner par Holden et décide d'en faire une doublure par la transposition des marques de son identité, de son portrait physique et de sa psychologie : « et ce type qui se fait appeler Holden, il est bizarre, il a l'air d'être un adolescent en crise alors qu'il doit couver au moins la trentaine ou quelque chose comme ça, il est tout rond, le visage bouffi, les chaussures trouées » (*VC*, p. 186).Cet emprunt retravaillé résulte d'une opération intertextuelle qui tisse un lien dialogique avec l'énoncé narratif de J.D Salinger (2010, p. 19) :

> (…) j'agis comme si j'étais plus jeune que mon âge, j'avais seize ans à l'époque et maintenant j'en ai dix-sept et quelquefois j'agis comme si j'en avais dans les treize. Et le plus marrant c'est que je mesure un mètre quatre-vingt-six et que j'ai des cheveux blancs. (…). Et pourtant j'agis quelquefois comme si j'avais dans les douze ans ; tout le monde le dit, spécialement mon père.

Les indices textuels de *L'Attrape-Cœurs* resurgissent dans la trame narrative de *Verre Cassé* en faisant une allusion transparente sur l'interrogation personnelle de Holden : « Je me demandais où vont les canards quand l'eau se prend en glace, qu'il y a plus que de glace. Je me demandais si un type vient pas avec un camion pour les emporter dans un zoo. Ou s'ils s'envolent on ne sait où » (J. D. Salinger, p.23).Le fonctionnement intertextuel renseigne que les énoncés de *L'Attrape-cœurs*, relatifs à la présence des canards au Central Park pendant l'hiver, sont transposés et insérés dans l'énoncé de *Verre Cassé* pour créer une esthétique verbale d'où procède le sens du roman d'Alain Mabanckou. Ces faits réélaborés conservent leur sémantique dans le texte d'accueil et permettent à Holden de jauger la capacité intellectuelle de Verre Cassé, ce vieil instituteur de soixante-quatre ans nantis des savoirs littéraires. L'usage des guillemets ponctue leur authenticité et leur resurgissement dans le roman de l'écrivain congolais. Comme dans *L'Attrape-cœurs*, la fréquence des phrases interrogatives de Holden dans *Verre Cassé* se chiffre à trois. La séquence suivante sert d'illustration :

> et il pose une question ‘‘est-ce que tu peux me dire ce qu'il advient aux pauvres canards des pays froids lorsque tombe l'hiver, hein, est-ce qu'on les enferme dans un parc zoologique, est-ce qu'ils migrent vers d'autres contrées ou bien les pauvres canards se retrouvent coincés dans la neige, hein, je veux ta réponse à toi (*VC*, p. 186-187).

Verre Cassé est incapable de répondre à cette question, à l'instar des deux conducteurs de taximètre de *L'Attrape-cœurs*. Le prélèvement et la réutilisation de cette interrogation attestent les références intertextuelles qui ornent *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou. Dans cette mouvance, l'écrivain congolais parvient à mettre sur scène un personnage dont l'existence est analogue à celle de J.D. Salinger. Holden de *Verre Cassé*, personnage par comparaison, devient le lieu de transfert d'une identité anthroponymique. Sa psychologie et sa vision du monde, observables dans le développement narratif et relevant d'un emprunt ou d'une copie à l'identique sont aisément identifiables par le lecteur cultivé.

La fabrication du personnage de Holden, dans l'univers romanesque d'Alain Mabanckou, obéit au mécanisme de reproduction des faits, des événements et des actes qui auréolent l'existence de cette entité anthropomorphe. *L'Attrape-cœurs* met en scène une bagarre violente qui oppose Holden à Stradlater, dans le dortoir de Pencey Prep, à propos d'une dissertation mal rédigée par Holden, à la demande de Stradlater. Cette rixe forme un faisceau d'allusions dans *Verre Cassé* : « allais-tu me dire qu'un de tes amis t'a cassé la figure dans le dortoir» (*VC*, p. 202). Aussi, la fréquentation du *Crédit a voyagé* par Holden relève d'un effet palimpseste. En définitive, la relation établie entre *L'Attrape-cœurs* et *Verre Cassé*, à quelque degré, engendre un jeu de miroir. La stratégie du miroir met en avant le principe de réflexion de l'image de Holden dans *Verre Cassé*. La duplicité de ce personnage souligne que l'intertextualité est essentiellement une opération de lecture-écriture, de relations entre divers textes. Holden est à la fois un personnage complémentaire et complice dans la relation dialogique des romans de J.D Salinger et d'Alain Mabanckou. De la transposition de personnage romanesque, Tiphaine Samoyault (2001, p. 9) souligne : « D'une acception plus étendue que le terme de citation, il renvoie à des pratiques diverses, ludiques ou sérieuses : parodie, citation littérale, citation tronquée, pastiche, détournement de situation ou de transport de personnage, allusion, collage ».

Alain Mabanckou crée un univers romanesque à partir du matériau préexistant. Son système d'écriture explore un autre espace titrologique afin d'en faire une désignation anthroponymique d'un personnage ficelle : « j'ai donc traversé cette avenue et j'aperçois La Cantatrice chauve, elle me voit venir vers elle, elle sourit, elle sourit toujours » (*VC*, p. 166). Du nom patronymique Mama Mfoa, Alain Mabanckou lui ajoute le surnom de La Cantatrice chauve qui renvoie à *La Cantatrice chauve*, texte dramatique d'Eugène Ionesco qui illustre le théâtre de l'absurde. Aussi, il ne transpose pas la sémantique de ce texte dans sa trame narrative. Il se contente de la signification de *La Cantatrice chauve* au premier degré. Il retravaille la sémantique de cet emprunt paratextuel et l'adapte à la morphologie (crâne dénudé) et à l'univers culturel de son personnage. Comme l'indique le passage ci-après :« et je traverse l'avenue de l'Indépendance, y a Mama Mfoa qui vend des brochettes de viande juste en face du *Crédit a voyagé*, elle est chauve et chante de temps à autre pour amuser, c'est pour cela qu'on l'appelle affectueusement La Cantatrice chauve » (*VC*, p. 123).

Comprendre la poétique du personnage chez Alain Mabanckou, c'est faire un voyage dans sa « bibliothèque infinie où les textes passés, présents et futurs coexistent en vertu de leurs relations intertextuelles » (I. Marc Martinez, 2010, p. 234). La bibliothèque d'Alain Mabanckou est une des représentations les plus adéquates de l'interaction textuelle qui se produit à l'intérieur d'un seul texte. Cette bibliothèque, « meuble et verbe tout à la fois » (S. Rabau, 2002, p. 13) a une étroite relation avec le jeu de nomination des personnages. Elle est le lieu par excellence où émergent des personnages composites aux qualités de vraisemblance. L'écrivain congolais y prélève des titres des textes (dans leur variété infinie : littérature, histoire, philosophie, science, etc.) dont il transfère la charge sémantique à ses personnages fictifs dotés d'une érudition livresque. Tel est le cas d'un personnage qui rappelle la trace d'un emprunt au XVIII^{e} siècle français, siècle des Lumières :

> elle en parlait avec notre voisin philosophe des Lumières qui disait alors que c'était comme si j'étais mort, comme si j'étais un fantôme de l'Opéra, comme si

> j'étais l'homme au bâton, et Diabolique approuvait ces envolées philosophiques au rabais (*VC*, p. 129).

Cet extrait de *Verre Cassé* ne se replie pas sur lui-même, il s'évade pour aller rencontrer d'autres textes et en cache: *Fantôme de l'Opéra* de Gaston Leroux et *L'Homme-au-bâton* d'Ernest Pépin. De cette stratégie scripturale, Alain Mabanckou crée un personnage dont l'identité anthroponymique est Philosophe des Lumières. La théorie de liberté esquissée au XVIII^{e} siècle prend corps dans *Verre Cassé* et insuffle l'idée de recherche de la liberté et de débats contradictoires chez la gent féminine. En effet, Verre Cassé relate sa discussion avec Diabolique, au sujet de ses déboires existentiels engendrés par les effets de l'alcoolisme. Diabolique élabore une stratégie pour susciter la prise de conscience de son époux. Elle consiste à faire appel à des voisins, car le regard de l'autre est porteur d'interrogations, de gêne, de condamnation et met à nu la vulgarité des comportements sociaux. Par un effet intertextuel, Alain Mabanckou actualise les idées des Philosophes des Lumières pour donner un tour de force à son argumentaire relatif au respect de la liberté des autres. Cette conception enfile la pensée de Jean-Paul Sartre : « la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres ». Son interprétation engendre une altercation entre Verre Cassé et le philosophe des Lumières. À ce propos, deux thèses sont soutenues :

> elle fondait en larmes, appelait les voisins dans l'espoir que la honte me ferait changer mes mœurs, et je disais merde aux voisins que je ne voulais pas connaître, je réclamais le respect de ma vie privée, et un de ces voisins, celui que je détestais le plus, disait ''il n'y a plus de vie privée quand on dérange son entourage comme ça, la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres'', ce type se la jouait philosophe des Lumières, nous avions même failli en venir aux mains parce qu'il voulait sans cesse me prouver qu'il avait plus de culture générale que moi (*VC*, p. 129).

Comme Montesquieu, Voltaire et Rousseau, le personnage de philosophe des Lumières, dans *Verre Cassé,* suscite chez Diabolique un esprit nouveau marqué par une quête de liberté et une remise en question de ses certitudes. L'on peut se référer, à titre illustratif, à l'extrait suivant qui dissimule le texte *Mort à crédit* de Louis- Ferdinand Céline :

> et Diabolique approuvait ces envolées philosophes au rabais, elle ajoutait qu'elle aurait souhaité ma mort rapide et soudaine à la place de cette mort à crédit qui la faisait bien plus souffrir, elle aurait souhaité ma mort afin de recouvrer un peu de liberté dans sa vie, elle disait qu'elle n'arrivait plus à soutenir le regard des gens du quartier, qu'on se moquait d'elle (*VC*, p. 129-130).

Le philosophe des Lumières, doté de raison, joue le rôle d'adjuvant dans le roman d'Alain Mabanckou. Il aide Diabolique, « victime par ricochet » (*VC*, p. 131), à reconquérir sa liberté existentielle et sa dignité brisées par l'alcoolisme et l'irresponsabilité sociétale de son conjoint. De là, Diabolique acquiert un caractère nouveau, marqué par une prise de conscience et de nouvelles idées qui orientent désormais son existence : « elle n'allait pas passer sa vie à veiller sur un cadavre ambulant » (*VC*, p. 129).Régénérée, Diabolique rompt le lien de mariage qui l'unit à Verre Cassé et s'engage dans une nouvelle relation amoureuse qui se solde par une maternité, symbole d'intégration sociale. À l'endroit de Verre Cassé, le despote éclairé

sur le plan conjugal, l'acte d'opposition du philosophe des Lumières se résume par la remise en cause de ses mœurs primitives dont l'alcoolisme lui fait perdre sa liberté et supprime ses facultés de juger et de raisonner. Il dénonce ses abus et réhabilite Diabolique, victime de l'intolérance de ce personnage. Donc, le philosophe des Lumières, dans *Verre Cassé*, incarne Montesquieu, Voltaire, Diderot et Rousseau qui ont répandu un esprit nouveau au XVIII^{e} siècle dont le grand principe fut la raison. Le texte d'Alain Mabanckou s'illustre davantage dans la déstructuration des noms d'auteurs.

2. L'esthétique de la recomposition des noms comme mode de désignation anthroponymique des personnages

En réalité, l'esthétique de la recomposition des noms dans *Verre Cassé*, comme jeu intertextuel, met en scène la violence symbolique que ce roman fait subir aux patronymes des personnages antérieurs, sélectionnés par Alain Mabanckou, à sa guise, pour intégrer la trame narrative de son texte. *Verre Cassé* revêt, ici, le statut littéraire de ''roman recomposé'' à l'image d'une famille recomposée et dessine à la manière d'une synecdoque la configuration esthétique de l'écriture d'Alain Mabanckou. Les énoncés déstructurés conservent, perdent et métamorphosent leur sémantisme, sollicitant du lecteur son imagination, ses lectures et sa capacité de reconstruction des identités onomastiques. Le roman d'Alain Mabanckou illustre cette situation de violence portée sur les noms des écrivains et des personnages. À l'image d'un verre cassé dont l'on ne peut recoller les morceaux, Alain Mabanckou applique une violence symbolique sur les patronymes des écrivains et des personnages pour les casser et les recomposer, au gré de son inspiration. Il démembre les noms, les dissimule dans son récit et le détourne parfois de sa signification originelle. L'écrivain congolais les réécrit en le revêtant de nouveaux habits littéraires dont la signification épouse littéralement le sens général de *Verre Cassé*.

Le processus de transfert de matériaux textuels à l'intérieur du procès narratif de *Verre Cassé* met à nu le rôle de l'intertexte dans la création du personnage. Alain Mabanckou appréhende la création littéraire comme une opération de recyclage des textes antérieurs ; il fait du neuf avec du vieux. Son roman *Verre Cassé* rapporte les récits de vie littéraire de certains écrivains. Il invite le lecteur à apercevoir une suite d'indices de Louis-Ferdinand Céline qui se trouve intertextualisée et soumise à un travail du texte qui présuppose un prélèvement et une transformation des faits antérieurs. Ce travail intertextuel crée un effet escompté et jubilatoire sur son esprit. Le nom de plume de Louis-Ferdinand Céline captive Alain Mabanckou qui procède à sa décomposition en deux entités anthroponymiques pour en attribuer à ses personnages : j'ai même pris une demi-bouteille de gin parce qu'il fallait que je sois dans un autre monde au moment où je surprendrais Céline avec Ferdinand si hardi qu'il venait troubler mon breuvage (*VC*, p.68).

Cet extrait, enfilant un vers de Jean de la Fontaine (2007, p. 83) : « Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage », révèle la présence de deux personnages : Céline et Ferdinand. La fabrication des identités dans un roman requiert de l'écrivain une imagination fertile et des capacités créatrices. Cette activité intellectuelle revêt un caractère délicat, car un personnage est censé marquer le lecteur afin qu'il intègre sa mémoire. Chez Alain Mabanckou, elle résulte d'une greffe intertextuelle qui mêle la réminiscence de ses lectures et les faits sociaux et historiques. De même, la mise en évidence de cette interaction textuelle et onomastique rompt aussi bien avec la conception traditionnelle de création des personnages comme un geste original. La

biographie de Louis-Ferdinand Céline constitue le point d'orgue du transfert d'identité onomastique aux personnages épisodiques de Céline et Ferdinand de *Verre Cassé*. Elle devient le moule qu'utilise Alain Mabanckou pour les camper.

Le caractère donjuanesque de Louis-Ferdinand Céline refait surface dans *Verre Cassé.* Pour évoquer une scène de relations extraconjugales où L'Imprimeur est cocufié par son épouse ; Alain Mabanckou donne à Ferdinand le rôle de l'amant de Céline. Il précise, en outre, l'identité raciale de Ferdinand : « je me suis dit que quelqu'un d'autre était peut-être venu à la maison, pourquoi pas un amant de Céline, pourquoi pas cet Africain du coin, le Ferdinand dont me parlait mon fils » (*VC*, p. 67). L'identité africaine de Ferdinand n'est pas fortuite dans *Verre Cassé.* Louis-Ferdinand Céline situe le déroulement d'une partie de *Voyage au bout de la nuit* en Afrique tropicale. Le personnage de Ferdinand dans *Verre Cassé* rappelle le héros-narrateur Ferdinand Bardamu de *Voyage au bout de la nuit.* Dans l'univers textuel d'Alain Mabanckou, Ferdinand enfile la veste de don juan. Il est à la quête des aventures amoureuses avec Céline. Cette scène a une parenté avec le récit de *Voyage au bout de la nuit.* En effet, Ferdinand Bardamu, blessé et hospitalisé pendant la guerre de 1914 fait perdre à l'infirmière Lola sa timidité en lui apprenant l'art érotique. Alain Mabanckou transpose le personnage de Ferdinand Bardamu dans *Verre Cassé* pour remplir un rôle érotique. Par ailleurs, les personnages de *Verre Cassé* et de *Voyage au bout de la nuit* n'ont pas le même destin romanesque. Ferdinand, dans *Verre Cassé,* n'est qu'un figurant. Son existence et son rôle romanesques constituent une raison apparente dont se sert le narrateur pour vilipender les relations orageuses entre le père et le fils. En définitive, Ferdinand est le calque anthroponymique de Ferdinand Bardamu qui à son tour révèle l'identité de Louis-Ferdinand Céline.

En déconstruisant l'hétérogénéité discursive qui constitue *Verre Cassé*, le lecteur découvre qu'Alain Mabanckou se sert des personnages déjà existants pour créer le patronyme et le caractère des personnages qui vont participer au fonctionnement de son texte. L'analyse intertextuelle révèle que le travail de conception de personnage convie le lecteur à lire un roman dans un autre roman : le texte engendre le texte. Chez Alain Mabanckou, le personnage littéraire est avant tout un programme. Condensé d'un texte, d'une action ou d'un chapitre, il est censé jouer un rôle dans l'enchaînement des actions de *Verre Cassé*. Pour le cas du personnage d'Alice, l'écrivain congolais forge de nouveau son identité et brouille les pistes qui mènent le lecteur à son identification et aux confins de ses origines textuelles. Il invente donc un personnage hybride qui s'insère parfaitement dans la logique romanesque de *Verre Cassé* : « on m'appelle Alice parce que pour les merveilles c'est à moi qu'il faut s'adresser, pas à ces petites jeunettes qui tètent encore leur maman » (*VC*, p. 108). Alain Mabanckou procède, de façon allusive, à la déstructuration du titre *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll pour inventer son être fictif.

Rejeté par des « jeunes filles en fleurs » (*VC*, p.105), allusion faite au texte de Marcel Proust : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, pour sa sénilité, Verre Cassé est accueilli par Alice. Alain Mabanckou n'emprunte que le nom pour caractériser son personnage. Alice de Lewis Carroll présente les caractéristiques d'une enfant. Curieuse, autoritaire et orgueilleuse, elle est âgée de sept ou huit ans. Sa projection dans *Verre Cassé* résulte d'une opération de dépouillement psychologique (gestes, actes, parole, etc.) et identitaire. Alain Mabanckou remodèle et absorbe complètement ce personnage en lui attribuant une nouvelle identité : « une prostituée au seuil de la retraite » (*VC*, p.

107). Ce travail intertextuel annule, consciemment, la trace de toute ressemblance physiologique et psychologique. Alice de *Verre Cassé* revêt les caractéristiques d'une personne âgée : « cette vieille bique au visage mitraillé de rides » (*VC*, p. 107). Ce portrait l'éloigne de l'image d'une enfance merveilleuse. Par conséquent, Alain Mabanckou crée un personnage hideux dont les aspects physiques repoussent le regard d'un esthète. En somme, si les os sont de Lewis Carroll, la chair est d'Alain Mabanckou. Par la mise en vedette du personnage d'Alice, Alain Mabanckou dénonce la prostitution tous azimuts.

Verre Cassé se subdivise en microcrédits. Le premier est marqué par la transposition imitative de L'Affaire Dreyfus en L'Affaire *Le Crédit a voyagé*. Les deux affaires mettent en action Émile Zola, écrivain français et chef de file du Naturalisme, et Albert Zou Loukia, ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Petites et Moyennes Entreprises. La dénomination patronymique d'Albert Zou Loukia ne ramène pas, de façon spontanée et ostensible, le lecteur à Émile Zola. Comme Émile Zola dans *L'Affaire Dreyfus*, Alain Mabanckou assigne à Albert Zou Loukia le rôle de défendre L'Escargot entêté, personnage accusé d'apostasie. En outre, l'attribution anthroponymique de Zou Loukia relève de l'intertextualité codée, car elle brouille la piste de repérage de la trace de l'intertexte. Une opération de déblayage de certains phonèmes aide à creuser des passages souterrains pour découvrir les filons qui conduisent à l'indice anthroponymique de Zola. La suppression de la voyelle *u* dans la particule lexicale *Zou* donne *Zo*. En retranchant les lettres ou les sons *ouki,* placés en position médiane, dans le signe linguistique *Loukia* ; l'on obtient *la*. La combinaison de *Zo* et *la* aboutit à la reconstitution du patronyme *Zola*. Donc la composition de Zou Loukia résulte de Zola. Cependant le prénom Albert diffère d'Émile, signe de liberté créatrice d'Alain Mabanckou.

Alain Mabanckou confère à Albert Zou Loukia les qualités de vraisemblance et le pendant référentiel d'Émile Zola. Si le premier défend Dreyfus, officier d'origine israélite, condamné d'espionnage sans preuve en 1894 ; le second prend fait et cause pour L'Escargot entêté dans l'affaire de destruction partielle du bar *Le Crédit a voyagé*. L'écrivain congolais opère un travail d'absorption, de transformation, de reproduction, de recyclage et de réécriture de l'affaire Dreyfus (lettre intitulée *J'accuse* et atmosphère sociopolitique d'antan), l'une de plus graves crises politiques qu'ait connues la III^{e} République française. Dans le roman d'Alain Mabanckou, Albert Zou Loukia assume le référent textuel de *J'accuse* d'Emile Zola et en fait sien, dans un univers saturé de signes, d'images et de sons.

Somme toute, *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou se caractérise par la multiplication des personnages. Il se signale aussi par son système onomastique particulier en littérature africaine résultant d'une opération intertextuelle. Cette technique de nomination du personnage n'est pas l'apanage d'Alain Mabanckou. En 1968, Yambo Ouologuem publie *Le Devoir de violence*. Alain Mabanckou y fait allusion dans *Verre Cassé* de façon explicite. Dans son essai *Le Sanglot de l'homme noir*, il attribue à l'un des chapitres le titre *Le Devoir de violence*. Alain Mabanckou (2011, p. 129) classe *Le Devoir de violence* parmi ses romans de référence de la littérature africaine :

> Enseigné dans les universités du monde entier −en particulier dans les universités américaines − *Le Devoir de violence* est un des romans incontournables de

> l'histoire de la littérature africaine d'expression française, avec *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma, *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi et *Le Pleurer-Rire* d'Henri Lopes.

Le roman *Le Devoir de violence* se distingue aussi par son système d'attribution d'anthroponymie des personnages. Yambo Ouologuem donne à ses êtres fictifs les noms des personnes qui se sont distinguées dans l'histoire de l'humanité par leurs exploits, leurs actions et la portée de leurs écrits. L'on en recense Saïf Issac El Héit, Raymond Spartacus (chef d'esclaves révoltés contre Rome), René-Descartes (philosophe français du XVII^{e} siècle), René-Caillé (explorateur français) et Fritz Schrobenius (allusion faite à Leo Frobenius, ethnologue et philosophe allemand »). Le passage, ci-après, en apporte un faisceau de lumière:

> Neuf mois plus tard, Tambira accouchait de quintuplésbaptisés très chrétiennement : Raymond-Spartacus Kassoumi, Jean-Sans-terre Kassoumi, Anne-Kadidia Kassoumi, René-Descartes Kassoumi, René-Caillé Kassoumi enfin-noms sonores, exigés par les parents et l'interprète Karim Bâ, manœuvrés par Saïfe (Y. Ouologuem, 2003, p. 110).

L'énoncé rapporté suivant témoigne davantage de la technique de nomination des personnages que Yambo Ouologuem met en œuvre : « Arrivés depuis cinq jours au Nakem, trois étrangers, une famille d'Allemands : Fritz Shrobénius, sa femme Hildegaard, leur fille Sonia(…) » (Y. Ouologuem, 2003, p. 137).

Les noms attribués à quelques personnages du roman *Le Devoir de violence* constituent un exemple intertextuel. Alain Mabanckou a le mérite de perpétuer cette technique de nomination des personnages. Ce système contribue à l'organisation rigoureuse des événements racontés dans *Verre Cassé*, lui confère une esthétique littéraire et permet de garder éveillé l'esprit du lecteur qui lit les textes antérieurs dans le roman de l'écrivain congolais. Il crée une harmonie textuelle interne à l'œuvre d'Alain Mabanckou et porte les indices d'un dialogue avec la production intellectuelle mondiale. Cette stratégie d'écriture révèle le travail de créativité textuelle à partir des matériaux externes et de leur remodelage dans l'univers spatio-temporel de *Verre Cassé*. En observant le rôle des personnages dans le développement de l'action romanesque de *Verre Cassé,* le lecteur relit les œuvres littéraires antérieures. En définitive, la relation établie par le lecteur entre Verre Cassé et d'autres textes littéraires permet de souligner que les personnages d'Alain Mabanckou sont une synthèse et une réécriture des données littéraires, artistiques et historiques antérieures.

Conclusion

En somme, *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou se caractérise par la multiplication des personnages. Il se signale aussi par son système onomastique. Onze personnages recensés portent des noms qui résultent d'une opération intertextuelle. Cette stratégie d'écriture révèle le travail de créativité textuelle à partir des matériaux externes et de leur remodelage dans l'univers spatio-temporel de *Verre Cassé*. En observant le rôle des personnages dans le développement de l'action romanesque de ce roman, le lecteur relit les œuvres littéraires, les noms des écrivains et des personnages romanesques antérieurs. Il perçoit leur existence fictive comme la synthèse et la réécriture des données littéraires

et historiques. Le roman *Verre Cassé* inaugure donc une certaine liberté de création et une nouvelle modalité de nomination des personnages.

Partant du fait que l'attribution anthroponymique est tributaire des choix de l'écrivain, Alain Mabanckou se sert de la littérature mondiale (littératures française, africaine, européenne, et américaine) pour attribuer des noms à ses personnages. En envisageant la création littéraire dans son rapport avec les personnages, l'on s'est interrogé sur l'incidence des noms intertextuels dans la relation des faits du texte d'accueil (*Verre Cassé*). Les personnages ont été analysés à travers les dénominations d'emprunt qu'ils incarnent. Généralement, Alain Mabanckou attribue à ses personnages la même identité, le même portrait psychologique que ceux des textes antérieurs. Il procède alors à la transposition des identités. Aussi, il parvient à les adapter, avec habileté et vivacité, aux modalités du récit, aux enjeux de son discours en illustrant une « intégration-absorption » (T. Samoyault, 2001, p. 116). Enfin, il en forge d'autres pour créer un écart entre une identité antérieure et celle que revêt le même personnage. La technique utilisée par l'écrivain congolais crée un lien affectif entre le lecteur et les personnages de roman, car sa compétence et sa mémoire sont mises en branle pour reconstituer l'intertexte de *Verre Cassé*. Pour Alain Mabanckou, nommer les personnages, c'est réécrire les mots anciens. Avec *Verre Cassé* s'ouvre en littérature africaine une nouvelle ère de nomination des personnages de roman.

Références bibliographiques

MABANCKOU Alain, 2005, *Verre Cassé*, Paris, Le Seuil.

BASSINTSA-BOUESSO Aetius, 2020, « La fiction romanesque comme réceptacle d'anthroponymes chargés de sens chez Alain Mabanckou », *Anales de Filologia Francesa,* n°28, p.291-306.

BEMBA Sylvain, 1988, « La phratrie des écrivains congolais », *Notre Librairie*, n°92-93, mars-mai, p.13-15.

BISANSWA Justin, 2011, « Petites sociologies de la déviance et des gradins sociaux chez Alain Mabanckou », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 42, n° 1 et 2, p.19-49.

BISSON Julien, 2014, « Romain Garry l'incandescent », *Lire*, n°425, p.32-33.

BOILEAU-NARCEJAC, 1952, *Les Diaboliques. Celle qui n'était plus*, Paris, Denoël.

BOKIBA A-P, 1999, *Écriture et Identité dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan.

BOUDJEDRA R., 1979, *L'Escargot entêté*, Paris, Denoël.

CARROLL L ., 2010, *Alice au pays des merveilles*, Paris, Omnibus.

CÉLINE Louis-Ferdinand, 1952, *Mort à crédit*, Paris, Gallimard.

D'AUREVILLY B., 2010, *Les Diaboliques*, Paris, Librairie Générale Française.

DUCLOS T., 2017, « Intratextualité et intertextualité du personnage : réemploi et création chez Balzac », *Lettres romanes*, volume 71, 1-2, p. 37- 49.

DURAND GUIZIOU M-C., 2006, *«* L'effet palimpseste dans *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou », in *Écrire au-delà des limites*, 2, Universidad de Las Palamas de Gran Canarias, p. 31-48.

ELONGO A., 2022, « Créativité stylistique des noms propres comme effets de l'engagement identitaire dans la littérature congolaise », Revue *Langues & Cultures*, vol. 3, n°1, p. 76-93.
ELONGO A., 2022, « Expression interjective « ah » et ses formes grammaticalisées dans l'écriture d'Alain Mabanckou », Revue *Djiboul*, n°002, vol.1, p. 44-66.
GENETTE G., 1982, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil.
GLAUDES P., REUTER Y., 1998, *Le personnage, Que sais-je?*, Paris, Presse Universitaire de France.
HESS H., 1947, *Le Loup des steppes*, Paris, Calmann-Lévy.
IONESCO E., 2003, *La Cantatrice chauve* suivi de la *Leçon*, Paris, Gallimard.
JOUVE V., 2007, *Poétique du roman*, Paris, Armand Colin.
LA FONTAINE J., 2007, *Fables*, GF Flammarion.
LOPES H., 1982, *Le Pleurer-Rire*, Paris, Présence Africaine.
MABANCKOU A., 2012, *Le Sanglot de l'homme noir,* Paris, Fayard.
MALONGA Alpha Noël, 2007, *Roman congolais. Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan.
MALONGA A. N., 2002, « Bwakamabé Na Sakkadé, configuration et sens », in BOKIBA André-Patient et YILA Antoine (sous la direction de), *Henri Lopes une écriture d'enracinement et d'universalité*, Paris, L'Harmattan, p.75-89.
MARC MARTINEZ I., 2010, « Le cinéma comme intertexte privilégié du rap français old school », in URY-PETESCH, Jean-Philippe (sous la direction de), *L'Intertextualité lyrique Recyclages littéraires et cinématographiques opérés par la chanson,* Paris, Camion Blanc, p. 233-258.
MOUKOUKOU S. R., MBANGA A., 2022, « Aspects des particularités langagières chez Alain Mabanckou et Emmanuel Dongala », Revue *Échanges*, n°18, juin 2022, p. 413-426.
NANKEU B. 2018, « Verre Cassé d'Alain Mabanckou : d'une écriture intertextuelle à une dynamique plurielle », *Les Cahiers du GRELCEF*« Le texte littéraire et ses critiques », n°10, mai, p. 143-160.
OUOLOGUEM Y., 2003, *Le Devoir de violence,* Paris, Serpent à Plumes.
PERRONE-MOISÉS L., 1976, « L'intertextualité critique », *Poétique VII*, n° 4524, 4e trimestre, p.373-384.
RABAU S., 2002, *L'intertextualité*, Paris, GF Flammarion.
SALINGER J.D, (2010), *L'Attrape-Cœurs,* Paris, Robert Laffont.

SAMOYAULT T., 2001, *L'intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Nathan Université.
SONY LABOU TANSI, 1979, *La Vie et demie*, Paris, Le Seuil.
VARGAS LLOSA Mario, 2010, *Conversation à « la Cathédrale »,* Paris, Gallimard.
YOURCENAR Marguerite, 1974, *Mémoire d'Hadrien*, Paris, Gallimard.
TODOROV Tzvetan, 1984, *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Le Seuil.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur*(s). Cahiers Africains de rhétorique © 2022 by UMNG-FLASH is licensed

under CC BY-NC 4.0

Cahiers Africains de Rhétorique(fr), African Rhetoric Notebooks(An) **Vol 4, N°01, 30 Juillet 2025, pp. 117-131**

L'intellectuel et le pouvoir dans les *rêves portatifs* et *le dernier des cargonautes* de sylvain bemba[1]

Guy Noé NGOYI,
Université Marien NGOUABI (Congo/Brazzaville)
guynoengoyi@gmail.com

DOI : https://doi.org/10.55595/yys8b773

Reçu :26/02/2025 Acceptation : 10/04/2025, Publication : 30/07/2025

Financement *: L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.*
Conflit d'intérêts *: L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.*

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 7 %**

Résumé : Le présent article porte sur les intellectuels confrontés aux pouvoirs dictatoriaux dans les œuvres de fiction de Sylvain Bemba. Ils ne sont pas indécrottables, dorlotés, choyés ou gavés d'argent mais des esprits éclairés, intègres, probes, jouissant d'une indépendance d'esprit d'analyse et de critique scientifiques. Ils s'intéressent vivement aux questions de la cité, accomplissent sans faille leur mission, même si la méfiance des hommes au pouvoir les expose à la suspicion, à la délation, à la prison, à l'exclusion voire à l'exil. Par leur grandeur d'esprit, leur lucidité, ils deviennent des modèles ou des exemples à suivre dans la société.

Mots clés : Démons totalitaires, potentats, thuriféraires, prévarication, errements.

The intellectual and power in portable dreams and the last of the cargonauts by Sylvain Bemba

Abstract: This article focuses on intellectuals confronted with dictatorial powers in Sylvain Bemba's fiction. They are not indecent, coddled, pampered or stuffed with money, but enlightened minds of integrity and probity, with an independent spirit of scientific analysis and criticism. They take a keen interest in the issues of the city, and unfailingly carry out their mission, even if the distrust of those in power exposes them to suspicion, denunciation, imprisonment, exclusion or even exile. Through their greatness of spirit and lucidity, they become models or examples for society.

Keywords: Totalitarian demons, potentates, thurifers, prevarication, errors.

Introduction

Notre article se propose d'étudier le thème de ''L'intellectuel et le pouvoir'' dans deux romans de Sylvain Bemba. Chaque texte révèle au grand jour les exemples d'hommes de savoir qui se mesurent à l'aune des événements, s'intéressent fermement aux questions de la cité pour favoriser son progrès. En dépit de leur savoir, leur intelligence rayonnante et leur compétence dans tel ou tel domaine du savoir, ils ne sont pas libres de leur engagement. Les pouvoirs coercitifs, autocratiques ou tyranniques de leur pays restreignent leur liberté d'action et les empêchent de délier leur langue, de participer librement au progrès politique, économique, social du pays. Les intellectuels que les hommes au pouvoir repoussent nous intéressent pour voir dans quelle mesure les pays africains sombrent dans l'apathie, le manque de tolérance et le sous-développement. L'acuité et l'urgence du problème font que nous puissions nous intéresser à leur étude et s'interroger sur la place de l'intellectuel dans les pays d'Afrique noire. Le concept intellectuel apparaît pendant la colonisation. Il désignait hier les scolarisés et les instruits dans la culture occidentale, situés aux antipodes des illettrés ou des analphabètes ;

> Aujourd'hui, dans son sens large, […] l'intellectuel désigne, les titulaires de diplômes universitaires ou même de l'enseignement secondaire, qui ne sont pas directement impliqués dans la production matérielle. Ces intellectuels, ce sont donc ceux qui travaillent par, sur ou pour des idées et qui se retrouvent dans des professions comme celles de l'enseignement, de la santé, dans des professions juridiques ; ce sont les cadres supérieurs des secteurs public et privé, les ingénieurs, les technocrates ; ce sont les artistes, les officiers de l'armée et de la police, etc. P. N'da, 1987, (p.7).

La mise en exergue de l'adverbe du temps aujourd'hui dans l'extrait précité montre qu'il n'existe pas d'homo academicus africanus. C'est plutôt du côté de l'Europe qu'il faut se tourner pour trouver l'origine du concept clé. « En France, on considère généralement que la figure de l'intellectuel comme conscience morale de la société a émergé à la fin du XIX^{e} siècle, autour de figures comme Zola ou Péguy. Cette tradition s'est perpétuée de Sartre à Bourdieu notamment », (www. danielbensaïd.org.). Émile Zola défend la cause de Dreyfus pour montrer que l'intellectuel peut agir au nom de la justice et des droits de l'homme. En ce qui nous concerne, il ne s'agit pas de *L'Opium des intellectuels* (1968) de R. Aron, moins encore d'un *Plaidoyer pour les intellectuels* (1972) de J.P. Sartre, mais de l'intellectuel tout court dans ses rapports antagoniques avec le pouvoir totalitaire dans les pays situés entre les tropiques. Il incarne une intelligence claire, subtile. C'est un génie, un savant ou un intelligent, faisant preuve de probité morale et d'originalité. Apte à la réflexion, il travaille en toute indépendance d'esprit dans les activités qui concernent le domaine du progrès des idées politiques ou sociales. Il est aussi capable de créer des ouvrages d'analyse ou de réflexion et de les publier. Doué d'un degré d'intelligence supérieure à la moyenne, il se présente comme un homme

intègre, distingué qui a franchi un niveau assez élevé, sorti de grandes universités, auréolé de grands diplômes. Parfois, les diplômes obtenus ne suffisent pas à définir la figure de l'intellectuel. À cela, s'ajoutent les qualités morales et la compréhension des valeurs sociales, sans oublier le sens critique, d'analyse de faits. Nanti d'un savoir spécialisé ou d'une culture, lucide ou intègre, l'intellectuel paraît un homme très utile dans le fonctionnement de la société. Il peut être savant, chercheur, avocat, journaliste, expert, ingénieur, professeur, artiste ou créateur. Il n'a pour seule arme miraculeuse de combat que la parole ou l'écriture signée révolte. À travers cette arme tératologique, il peut dire non à la violence, à l'incurie, au laxisme et à la permissivité qui gangrènent la société. Sans pourtant être un leader politique dans le pays, l'intellectuel se présente comme un homme d'idées, doué d'intelligence, ayant un goût prononcé pour les choses de l'intelligence et de l'esprit. Il connaît très bien les valeurs morales qu'il défend avec fermeté pour l'intérêt public. Possédant une intelligence au-dessus de la moyenne, la figure de l'intellectuel paraît « l'expérimentateur capable de donner forme à ses idéaux » C. Foucart, cité par P. Brunel, 1999, (p.777). La liberté de penser et d'agir l'empêche d'être à l'ombre du tyran, d'être le reflet d'une idéologie quelconque. Loin d'être un courtisan des autorités politiques au pouvoir, il dispose d'une intelligence susceptible de l'aider à régler autrement les problèmes de la cité. Cette force de caractère lui permet de travailler étroitement avec les hommes au pouvoir pour contribuer à l'amélioration des conditions de vie de la société.

Quant au sens du second terme ''pouvoir'', il se manifeste dans n'importe quelle société du monde sous forme d'autorité prégnante. L'homme qui l'incarne est, soit le chef de la famille, d'une entreprise, d'un d'Etat etc. Ce qui le caractérise est souvent le comportement spontané, l'esprit de supériorité qu'il dicte à l'individu ou à un groupe d'individus, bref la mégalomanie. Nous le définissons, dans une large mesure comme l'autorité, la puissance de droit ou de fait qu'exerce un homme politique sur le peuple dans un pays donné. « La possibilité de contraindre gît au cœur du phénomène de pouvoir. Le pouvoir est toujours le pouvoir de […]. Là où il y a rapport de pouvoir, il y a rapport inégalitaire ; et tout rapport de pouvoir est un rapport de domination » P. N'da, 1987, (p.10). Ce pouvoir contraignant se présente comme le lieu le plus fréquent de l'écriture dans beaucoup des pays du monde. L'excès de zèle qui anime les décideurs devient synonyme d'assujettir, de dominer, de soumettre par la force une volonté individuelle à un plus grand nombre des populations. Ce sens détourné du mot influe sur les pouvoirs politiques d'Afrique noire. Les pays sont, dans l'ensemble gouvernés par les pères fondateurs des partis uniques ou des guides providentiels. Ils les régentent avec des bras de fer. Il s'avère que dans un monde où le pouvoir est au bout du fusil, où les hommes imbus au pouvoir gouvernent excessivement à leur manière et non selon les règles d'art, les intellectuels sont méprisés, muselés et chassés. La méfiance, l'intolérance des uns à l'égard des autres expose les faibles aux foudres des plus forts. Nos analyses vont s'étendre sur un corpus composé de deux romans de Sylvain Bemba : les *Rêves portatifs* (1979) et *Le Dernier des cargonautes* (1984). Les cas de figure d'intellectuels qu'on retrouve dans ces textes se complètent. L'approche thématique permet de les distinguer, les rapprocher ou de les éloigner.

Pour bien mener notre étude, nous avons consulté les ouvrages de Michel Lobé Ewané, (1987), *Les Intellectuels et le pouvoir en Afrique Noire*, ainsi que celui de Paul N'da, (1987), *Les Intellectuels et le pouvoir en Afrique noire,* sans oublier

les articles de Kidir Shawnm Yahya, (2016), « Le rôle des intellectuels dans les transformations politiques et sociales après l'apparition de l'opposition en 2009 au Kurdistan irakien », https : // tel. Archives - ouvertes. fr/ tel – 01480095 » ; ainsi que celui de Daniel Bensaïd, 2009, « Intellectuels et pouvoir », www. danielbensaïd.org et un ouvrage collectif écrit par Ory Pascal et Sirinelli Jean-François, (1986), *Les Intellectuels en France : de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin. La saisie globale du thème qu'on observe dans les sociétés de tout temps nous invite à circonscrire uniquement notre réflexion dans les textes de Sylvain Bemba parce qu'elle n'a jamais fait l'objet d'une étude particulière. Dans ces romans, les intellectuels non orthodoxes sont aux prises avec le pouvoir souvent monocratique et tyrannique dans deux espaces imaginaires, en l'occurrence la République des Palmiers et celle des Tropiques. Quel type d'intellectuels le romancier représente-il dans les textes ? Quels rapports entretiennent-ils avec le pouvoir ? Notre travail consiste d'abord à énoncer le type de sujets intellectuels victimes des foudres du pouvoir, le rôle qu'ils jouent dans les pays imaginaires encore sous l'égide des démons totalitaires, ensuite l'impact de la confrontation de l'intellectuel avec le pouvoir.

1. Les intellectuels attentifs aux errements des gouvernants

Nous observons deux figures d'intellectuels dans l'œuvre romanesque de l'écrivain, réparties par niveau d'intelligence et selon leurs domaines d'intervention. Le premier cas de figure est constitué d'un professeur de lycée nommé Cassius Kingaboua. Le nom qu'il porte est significatif de quelque chose, et présente des rapports consubstantiels avec les actions qu'il pose. Il renvoie au personnage politique de la Rome antique, Caius ou Cassius Longinus, né vers 87-86. Il est mort début octobre 42 avant Jésus Christ. Il renvoie aussi à Cassius Clay, le célèbre boxeur. Si celui-ci se distingue du commun des mortels grâce aux aptitudes, aux capacités physiques et mentales, le personnage de Sylvain Bemba, au contraire rayonne grâce aux valeurs plutôt morales, aux qualités intellectuelles qu'il incarne et défend énergiquement. Il se produit, dès lors, un phénomène d'osmose entre le nom du personnage et les actions de grande envergure qu'il pose dans le récit. Ce rapport est plus perceptible lorsqu'on aborde l'analyse du second nom patronymique de Kingaboua. Il est susceptible d'être déconstruit pour être reconstruit ensuite. La déconstruction de cet identifiant fabriqué de toutes pièces par le créateur nous permet de retrouver des parties essentielles qui le constituent. Le premier mot identifié est le radical king d'origine anglaise. Il signifie en français le ‘‘roi’’. La seconde particule obtenue par suffixation est ‘‘aboua’’, il renvoie sur le plan consonantique au verbe aboyer, conjugué au présent de l'indicatif : ‘‘aboie’’. Le nom ainsi formé dans l'imaginaire du créateur désigne littéralement ‘‘le roi qui aboie’’. Au sens strict ou figuré, nous osons dire qu'il renvoie non à un roi mais plutôt à une autorité, ou à une personnalité éminente capable de prononcer un discours incendiaire ou pathétique. Le contexte échéant nous permet de retrouver dans le texte un intellectuel intègre et dynamique, censé jouer un rôle déterminant dans le récit. On l'appelle en d'autres termes « Le 18 Brumaire d'un Bonaparte de l'enseignement » RP., (p.48). À l'instar de Bonaparte qui, en son temps a renversé le régime du Directoire par coup d'Etat le dix-huit novembre 1700, le personnage de Sylvain Bemba se comporte aussi comme un révolutionnaire de la pensée. « Cassius se laissa adorer par ces

jeunes esprits prêts à un 18 Brumaire pour renverser l'ordre scolaire établi et hisser leur idole sur le trône » RP., (p.50).

Ce personnage est d'un niveau d'étude considérable. Grâce à cela, il paraît avisé, lucide. Dès lors, il s'engage fermement à l'amélioration des conditions de vie scolaire au sein du pays. Pour y parvenir bon train, le diplômé de l'Ecole Normale Supérieure crée une « Association des Lycéens d'Inoco (A.L.I), véritable forge d'idées » RP., (p.51). Elle se fixe pour objectif de dessiller les yeux des élèves sur les questions de la cité. Il résulte de cette action notoire leur adhésion massive avec la passion de prosélytes. Les jeunes s'intéressent à ses idées novatrices parce qu'elles éclairent leur avenir. Dès lors, ils sont capables de s'émouvoir, de défendre leur cause. Le rapport du guide lucide avec les élèves contribue à l'augmentation de son image de marque. Quand le personnage intellectuel s'implique dans les affaires de la cité, ses relations avec le pouvoir deviennent distendues, conflictuelles. Elles exposent l'homme lucide aux foudres du régime tyrannique qu'il n'a eu de cesse de dénoncer et de combattre avec les idées. Il est victime, par conséquent d'une incarcération arbitraire.

La seconde catégorie d'intellectuels visible dans l'univers romanesque du créateur et la dernière est constituée de deux universitaires. Le premier personnage lucide porte une identité grade du professeur Bissombo. Il le mérite par ses actions et travaille en toute indépendance d'esprit à l'université de la République imaginaire des Tropiques. Le texte qui l'illustre s'intitule *Le Dernier des cargonautes* (1984). Les efforts que le personnage fournit dans ses recherches académiques et ses publications lui confèrent le statut d'un professeur émérite.

Il jouissait d'une réputation bien établie de probité et d'originalité. Par sa vaste culture et l'étendue de son savoir, il prolongeait avec bonheur la tradition de l'honnête homme. Dédaignant le logement administratif mis à sa disposition dans un quartier de la ville, il habitait la cité populaire et déjeunait dans les restaurants les plus modestes […]. Méprisant les honneurs, fuyant les réceptions mondaines, il se murait dans un ermitage sans concession à la vulgarité et à la médiocrité intellectuelles (pp.47-48).

Fort de cette réputation, le personnage agit toujours en homme responsable, averti. Il refuse de cautionner le mal qui sévit son entourage, rompt avec le silence, tente de dire haut ce que les autres consentent tout bas. En s'efforçant d'épeler les choses du monde par leur nom, de nommer l'innommable, c'est la mégalomanie, le laxisme, la permissivité des hommes au pouvoir qu'il met à nu. Il critique les pesanteurs ou les velléités du pouvoir, sans oublier ses abus des hauts dignitaires pour le rendre plus humain, démocratique.

Le second universitaire mis en exergue par l'écrivain dans le même texte précité s'appelle Suzie Degros. Elle est psychologue de formation, de nationalité française. Après avoir obtenue un succès éclatant en Europe, en publiant un livre sur la prostitution en milieu scolaire qu'elle définit comme un attentat à la pudeur, « un crime national contre l'avenir de la jeunesse » DC., (p.66), elle entreprend une odyssée en Afrique pour tenter de rééditer le même exploit à Saint-Denis la capitale de la République imaginaire des Tropiques. Bien qu'elle ait obtenu une autorisation dûment établie par les autorités municipales et politiques du pays à son arrivée, le

champ de réflexion et d'analyse paraît scabreux. Le mal que Suzie Degros, la chercheuse en Afrique décèle en profondeur au sujet du comportement déviant des hommes politiques à Saint-Denis est grave. Il mérite une thérapeutique efficace. Voilà pourquoi la psychologue qui découvre ce mal se déploie avec force.

En le regardant de près, il n'est pas loin de ce que Josiane, le personnage de *Crapauds brousse* (1979) de Tierno Monenembo constate durant son séjour en terre africaine. Elle est aussi une ressortissante d'un pays d'Europe. Elle passe son séjour dans un pays imaginaire d'Afrique noire. Invitée à prendre part à une fête organisée par un riche commerçant, Josiane découvre pour la première fois que le mal de l'Afrique ne vient pas d'ailleurs. Il est intrinsèquement lié aux personnages ubuesques qui régentent les pays, aux intellectuels corrompus qui gravitent autour d'un pouvoir corrosif et arbitraire comme des mouches. Ils participent à la gestion chaotique de l'économie, détournent certains intellectuels éveilleurs de la conscience du peuple de leur mission. Cependant, les personnages objet de notre travail ne pactisent pas avec le pouvoir corrupteur. Ils restent des intellectuels probes, intègres. Agissant ainsi, ils se distinguent du commun des mortels par leur créativité et leur sens d'analyse.

2. Le rôle des intellectuels dans le développement de la nation

L'intellectuel est un personnage lucide. Il n'accepte pour vrai que tout ce qui apparaît « clairement et distinctement à l'esprit » suivant les principes élaborés par René Descartes 1992, (p.40). Grâce à ce caractère bienveillant, à la liberté d'esprit et à son sens d'analyse des choses, l'intellectuel est capable de jouer un rôle très important dans le développement d'une nation. Mû par une intelligence active et la vision prospective des choses, un intellectuel non orthodoxe paraît intègre, sérieux sur ce qu'il dit et fait. Il travaille chaque jour sur les projets susceptibles de favoriser le progrès économique et social du pays. Dans son roman, Sylvain Bemba met à profit un prototype d'intellectuel dévoué, le professeur Bissombo. Il se révolte contre la médiocratie parce qu'il possède la conscience de ses droits et de ses devoirs. Doté d'une foudroyante lucidité, il fustige la gestion patrimoniale ou familiale du pouvoir. Du coup, la politique du ventre prônée par le régime tyrannique est ruinée de fond en comble. Le fils révolutionnaire se montre ardemment engagé dans une entreprise de dévoilement des errements des tyrans. « Il se murait dans un ermitage sans concession à la vulgarité et à la médiocrité intellectuelles » DC., (p.48). Cette attitude préserve le personnage contre l'orgueil, la luxure, la démesure propres aux thuriféraires et caciques au pouvoir. Le personnage méprisant la folie des grandeurs, la soif d'être apprécié physiquement est élevé sur le plan de la connaissance. Il devient l'intellectuel le plus admiré par les étudiants et les universitaires.

En face d'un monde en perpétuelle déliquescence à cause des dirigeants bornés, égocentriques, le professeur ne peut se taire. Informé de ses droits, il a intérêt de se faire valoir en revendiquant aux puissants son droit d'être conseiller. Qui l'écouterait ? Les gouvernants ont leur Néron qui brûle en eux. Il les empêche de limiter leur folie de grandeur. Du coup, ils considèrent l'intellectuel comme un gêneur, un perturbateur, oubliant que la force d'un roi réside dans le plus grand nombre de ses bons conseillers ; que « les bons conseillers des princes et des institutions ne se mesurent qu'à l'aune de leur indépendance, de leur savoir et de leur extrême lucidité » A. Yila, 1994, (p.16).

L'objectif que le sujet avisé s'assigne est de faire des propositions objectives qui préservent les puissants de la mégalomanie et les épargnent de la gestion patrimoniale du pouvoir, de la stagnation, du chaos. Puisque ceux qui tiennent les rênes du pouvoir sont bornés et ne peuvent l'écouter, l'intellectuel choisit de se pencher du côté des jeunes constitués des étudiants. Ceux-ci se révèlent une population réceptive, acquise à la cause du guide. Devant cette force montante, le professeur s'exprime avec plus de vigueur. La communication savante qu'il fait dans l'amphithéâtre de la Faculté l'élève au grade de « pédagogue humaniste » DC., (p.84). Sa vision apocalyptique permet donc de prévenir les jeunes du danger qui les guette. Les études prospectives du professeur le comblent des caractéristiques « d'un prophète annonciateur des temps à venir » DC., (p.84), proche du prophète Jérémie de la Bible. Il apparaît aux yeux d'Emmanuel Mung'Undu, le personnage principal de l'œuvre, comme un mentor, « un guide » DC., (p.135) éclairé, l'homme qui illumine son avenir. Tous les attributs qui présentent l'intellectuel comme aiguilleur de l'histoire sont lisibles à travers son discours d'adieu à l'amphithéâtre. Il quitte précocement l'université et par conséquent son pays, va en Europe « pour d'importantes fonctions dans un centre de recherche où s'exercerait pleinement sa pénétrante et lumineuse intelligence » DC., (p.48). Avant de quitter le pays, il prononce un discours incendiaire à l'amphithéâtre de la capitale.

Au moyen de ce discours, nous pouvons concevoir la sémantique onomastique de Bissombo. Ce nom relevant de la langue kongo paraît la troncation du concept ''bissombolo'' qui signifie un moqueur, un taquin ou un critique. Le sens figuré du mot est révélateur et influe sur la vie du personnage. Il lui donne le caractère d'un esprit distingué par ses analyses. Il brille par l'intelligence, prône la révolution des institutions du pays grâce à son éclatante prise de position à l'égard du pouvoir arbitraire. Il critique ouvertement toutes les velléités du pouvoir, toute démesure de thuriféraires du pouvoir en vue de le rendre plus humain. Avec un langage plein d'humour et de provocation, le personnage révolutionnaire démystifie avec tant de hargne le discours des hommes politiques pour démythifier très justement ses compatriotes : « Ne pensez plus, bouffez ! Ne croyez plus, bouffez ! Ne priez plus, bouffez ! N'étudiez plus, bouffez ! Ne cherchez plus, bouffez ! Quand il ne reste plus que la bouffe, la crise n'est plus loin » DC., (p.51). Les injonctions des politiciens véreux, proches des préoccupations du prophète Esaïe : « Mangeons, bouffons, car demain nous mourrons » sont utilisées par l'écrivain pour mettre en garde les hommes politiques contre ce qui corrompt les bonnes mœurs. L'exposition des faits provoquant une incantation protestataire suscite une certaine hilarité. Cela nous rappelle la devise de la comédie française, imaginée par le poète Santeul (1630 – Dijon 1697), ''castigat ridendo mores'' c'est-à-dire châtier ou corriger les mœurs en riant, in *Larousse*, (2014), dans sa partie réservée aux locutions latines, grecques et étrangères.

À la lumière de cet apophtegme, il y a lieu d'établir un lien de rapprochement entre Sylvain Bemba et les autres dramaturges du monde. L'écrivain congolais utilise la dérision pour lutter contre les propos insensés devenus à la mode. Cela permet d'éviter la contagion des vices, des mauvaises pratiques dans la société. En réalisant ce mal dans toute sa profondeur, le personnage révolutionnaire incite le peuple à en prendre conscience et à le combattre ardemment, avant qu'il ne soit trop tard. Dès lors, cette exhortation se veut une véritable catalyse. L'ordre naturel des choses est inversé. La négation des choses semble échapper à la raison tout en

réinstaurant la raison. Enfin, la négation n'est plus prisonnière du langage politique. Elle se fait scansion. Toutefois, le pouvoir démystificateur et même iconoclaste de l'intellectuel se poursuit dans les textes avec la mission qu'il s'assigne.

3. L'intellectuel à la recherche de l'excellence en fuyant le conformisme

L'intellectuel est celui qui travaille en toute indépendance d'esprit et de cœur pour libérer l'avenir social, politique, économique, institutionnel du pays. Il est très attaché à la politique sans pourtant être politique. Dans les *Rêves portatifs* (1979), Sylvain Bemba présente Cassius Kingaboua comme un intellectuel intègre, non orthodoxe à la politique de la bouffe. Ce personnage est engagé à défendre les valeurs morales et sociales de son peuple, refuse de se conformer aux exigences du pouvoir tyrannique et le critique violemment. Dans cette perspective, il sollicite l'apport de tout homme averti afin qu'ils parviennent à renverser les nouveaux pouvoirs. Il s'agit d'une façon d'éviter « d'être jetés dans les fameux abattoirs de Chicago et transformés en conserves » RP., (p.52). L'auteur du *Dernier des cargonautes* (1984) est à la fois témoin oculaire et mémoire vivante des faits historiques passés et présents. Ce passé crucial interpelle. Le personnage révolutionnaire qu'il a mis en exergue n'a de cesse de dévoiler les institutions de la République des Tropiques. Le professeur critique la magistrature suprême de son pays encore sous le règne d'un cycle infernal de démons totalitaires.

Ces suppôts de Satan reconnus sous l'étiquette de nouveaux maîtres. Ils paraissent plus redoutables que les anciens colonialistes, se révèlent au grand jour à travers leurs grades militaires : « des généraux » DC., (p.135). L'accession des généraux au pouvoir devient un mal récurrent pour les pays africains nouvellement indépendants. L'écrivain les ridiculise à travers l'humour noir. Il les compare aux pires tyrans antiques comme Marc, Commode, Pertinax, Sévère, Antonin le Pieux, Héliogabale, Caligula, Caracalla, Maximin, Jules César etc. Ils s'accaparent du pouvoir par la force, s'imposent et s'illustrent négativement dans l'exercice de leur pouvoir. Ce pouvoir qui n'attire pas les sensibilités en son sein, les repousse par la terreur ou les horreurs qu'il distille. Dans les circonstances pareilles, le pays ne peut pas avancer, au contraire il stagne, régresse jusqu'à tomber dans le ridicule. L'écrivain se cramponne sur un passé sombre pour montrer son refus catégorique de pactiser avec les partisans du moindre effort. Ce moment crucial montre que les faits inscrits dans l'univers imaginaire de l'écrivain ne sont pas loin de la réalité. Ils défraient la chronique dans beaucoup de pays situés entre les tropiques. Dans cette optique, le romancier cherche à mettre en lumière la manière dont les généraux accèdent au pouvoir, sans pourtant toucher directement les régimes en place.

L'itération des faits restitue la cruauté de l'homme imbu de pouvoir. En dénonçant la prise du pouvoir par la force ou des coups d'Etat, il apparaît implicitement dans le texte que l'écrivain ne tolère pas que l'histoire se répète négativement, du fait que chaque attitude passéiste est un recul, une régression des damnés de la terre. L'écrivain souhaite l'alternance au pouvoir par l'instauration d'un régime démocratique. Il accorde au citoyen une liberté d'expression, une liberté de choix.

Sylvain Bemba met en exergue la révolte des personnages intellectuels contre les pouvoirs postcoloniaux, parce qu'elle le préoccupe énormément. Il cherche à ruiner de fonds en comble les méfaits de ce pouvoir. Pour y parvenir, il présente dans les *Rêves portatifs* (1979), un personnage intellectuel, nommé Cassius

Kingaboua. C'est un jeune professeur de lycée, à peine sorti de l'université. La passion intellectuelle le pousse à briller en milieu scolaire par des discours pathétiques. Lors de la distribution des prix à l'école, il s'acharne ouvertement contre les régimes sous l'égide des généraux. Aussi, déclare-t-il ouvertement : « Nous n'allons pas honorer ici les vainqueurs romains en ceignant leur tête d'une éphémère couronne de lauriers. Nous allons bâtir un monument à la gloire de la folie, cet Eternel Féminin qui est la muse de tout ce qui s'est fait de plus beau et de plus grand sur la terre » RP., (p.51). Ce discours négateur montre à quel point l'intellectuel devient un révolté. Conscient de ses droits, il fait entendre sa voix, à l'instar de *L'Homme révolté* (1951) d'Albert Camus. Il le fait par le biais de la parole.

L'intention de l'intellectuel se dévoile à travers la dénonciation violente des abus d'un pouvoir concentré entre les mains d'une minorité. Dès lors, son regard perspicace se tourne vers la jeunesse qui le porte en triomphe. « La jeunesse est la matrice de tout. C'est elle, rien qu'elle, comme le fleuve-dieu Nil qui peut fertiliser le monde grâce à ses débordements. Peu importe que ceux-ci soient redoutés par les vieux inquisiteurs frappés de ménopause intellectuelle » RP., (p.52). L'analyse objective qu'il fait des intellectuels à la solde des hommes au pouvoir, corrompus par l'Etat moribond le place parmi les personnages éclairés du récit. Elle l'élève sur le plan axiologique au rang d'un intellectuel intègre.

En dépit des points de convergence qui unissent Cassius Kingaboua du professeur de l'université Bissombo au sujet du combat qu'ils mènent pour eux-mêmes et pour la postérité, leur fin est quasiment la même. Pendant que Cassius est accusé d'être le valet de l'impérialisme local, arrêté puis écroué ; ensuite libéré plus tard, le professeur Bissombo subit de son côté de violentes menaces. La pression mise en place par la machine répressive du pouvoir n'a pas eu d'effet sur le personnage incriminé. Informé de l'esprit de délation qui prévaut autour de lui, il s'est échappé de justesse du traquenard en allant en exil. L'épreuve de force tendue contre lui est le résultat de sa position tranchée à l'égard de la junte au pouvoir. Quoi qu'il en soit, les deux enseignants ne ménagent pas leur langage et préfèrent être comme « Ali Baba de la légende » qui a « osé ouvrir la caverne du vrai savoir des forces cachées » que d'assister ou de participer à la mort de l'Etat de leur pays. Pour sauvegarder la dignité, ils se rangent du côté de « John Stuart Mill [qui préfère] être un Socrate mécontent qu'un cochon content » RP., (p.51). Telle est leur façon d'inscrire leur nom dans la légende des personnages intellectuels persécutés par le pouvoir tyrannique.

L'Afrique indépendante devient une accoucheuse des personnages ubuesques ou monstres politiques, autrement appelés guides providentiels de pères fondateurs des partis uniques. Ils arrivent au pouvoir par la force, possèdent une armée, avec leurs *Chiens de garde* (1932) dont parle Paul Nizan. Le règne de ces hommes forts correspond à celui des régimes autoritaires, anti-démocratiques. Celui qui commande est non seulement narcissique mais aussi égocentrique. Il n'a aucun souci de la classe moyenne. Il ne fait aucune concession puisqu'il a obtenu son pouvoir au bout du fusil. Même si ce pouvoir répressif le rend impopulaire, il préfère que les hommes le « haïssent, pourvu qu'ils le craignent », une citation de Cicéron (citations.ouest-France.fr>…> Cicéron). Les mêmes propos qui peignent le pouvoir exclusif du tyran sont aussi repris et utilisés in extenso par un autre suppôt de Satan nommé Caligula (evene.lefigaro.fr>citation>haissen…). Dans ce contexte, les antivaleurs comme le vol, la gabegie financière, la corruption, la violence, laxisme,

la prévarication, l'ethnocentrisme deviennent le mode d'expression du régime. Les droits de la personne humaine sont bafoués.

L'armée qui serait utile à la protection des citoyens, à la défense de l'intégrité territoriale, se transforme en une machine de guerre dressée contre les paisibles citoyens. Quant au professeur qui ose dénoncer et démanteler le mal ancré en l'homme, à quel danger s'expose-t-il ?

4. La figure de l'intellectuel intègre, la bête noire des monarques

En se référant aux personnages issus de deux romans de Sylvain Bemba, l'intellectuel est le personnage redouté et honni par le tyran à cause de sa lucidité. Le professeur Bissombo est l'exemple illustratif du personnage victime des effets pervers du pouvoir dans *Le Dernier des cargonautes*. Il est tombé dans l'engrenage du pouvoir coercitif pour avoir organisé une conférence académique à l'amphithéâtre de l'Université située dans la capitale Saint Denis de la République des Tropiques. Au cours de ce moment phare, il ne ménage pas le langage, se permet de dénoncer tant les turpitudes que les velléités du pouvoir, sans oublier les abus des gouvernants de son pays. Toute vérité n'étant pas bonne à dire chez un peuple muselé, le discours prononcé lui coûte cher. Il le condamne à l'exil, parce qu'il paraît séditieux et touche certaines sensibilités politiques. Le personnage s'explique pendant qu'il vit dans un climat malsain de suspicion. « J'ai dû quitter le pays à mon corps défendant. Il paraît que ma présence était gênante pour le Grand Conducteur et son équipe. C'est vraiment me faire trop d'honneur » DC., (p.133). Le fait constaté n'engage pas seulement le personnage qui exprime son mal-être au temps et aux circonstances, à travers lui, nous observons le prix que les intellectuels de tout bord payent pour leur engagement : la censure, la menace, la répression, l'exil, la prison voire la mort. Leur action est souvent réprimée par les hommes imbus du pouvoir. Le refus de cautionner le mal, la politique du ventre dans le pays expose les intellectuels non orthodoxes à la violence aveugle. Le personnage suspecté d'inciter le peuple à la révolte est passible à toutes les peines du monde. Elles peuvent se traduire par une pression morale ou matérielle exercée sur les intellectuels, le déni, l'arrestation, la torture, l'exclusion, la marginalisation, etc. Tel est aussi le cas du professeur Cassius victime de la cruauté insoutenable du pouvoir. Il a connu l'univers carcéral pendant un temps avant d'être relaxé et exclu de la profession enseignante.

Le mal que l'écrivain traque à l'aide d'un bistouri ou d'un scalpel n'est pas spécifique à un pays africain mais le transcende. Il est aussi visible dans d'autres pays du continent noir et même au-delà. Dans un style abrupt, haché, le poète guatémaltèque le peint avec force à travers l'extrait ci-après cité : « Sois chien ou bien apprends patriote ce qui t'attend : la prison, l'exil ou la tombe » Miguel-Angel Asturias, (vendredi des douleurs), https//www.jstor.org. En parcourant ce fragment textuel, nous osons croire que le poète s'adresse sans risque de se tromper aux intellectuels ou à ceux qui sont sensibles à la souffrance du peuple. Ils n'ont pas droit à l'erreur et ne doivent pas reculer devant le danger. Ce procédé permet d'inciter l'homme politique à comprendre qu'il n'est pas nécessaire de museler ou de « critiquer les intellectuels et les écrivains quel que fut par ailleurs leur jugement sur eux, […]. On connaît son jugement sur Sartre qui lui taillait des croupières ‘‘on ne met pas Voltaire à la Bastille’’ » Daniel Bensaïd, (2009), « Intellectuels et pouvoir »,

www. danielbensaïd.org. En réprimant l'action souvent concertée des travailleurs de la pensée, vous augmentez indirectement leur réputation.

Quant au professeur Bissombo, il est contraint d'aller en exil pour avoir évoqué dans son discours « des poètes que Platon chassait de sa cité idéale, et se demanda si l'Afrique n'était pas en train d'en faire autant pour ses conteurs et ses philosophes » DC., (pp.48-49). Le professeur devient l'objet de suspicion du tyran. Pour éviter de tomber dans son engrenage, il préfère épargner sa vie en allant vivre ailleurs. La résurgence du passé dans l'extrait cité dessus montre la profondeur et la gravité de la pathologie des dictateurs dans le monde actuel. En dehors des poètes précités, il y a aussi des artistes et les écrivains qui sont condamnés à l'exil. Deux figures des lettres africaines servent d'exemple : Kateb Yacine et Tchicaya U Tam'Si. « Tous deux sont morts en exil en France » T. Békri, 1992, (p.107). Dans la même perspective, Lilyan Kesteloot fait un bref aperçu sur la vie et l'œuvre de Tierno Monenembo. Il écrit à propos ce qui suit : « T. Monenembo – de même que William Sassine, A. Fantouré » L. Kesteloot, 1992, (p.514) sont longtemps restés en exil jusqu'à la mort parce qu'ils ont refusé comme le professeur Bissombo de « travailler comme fossoyeur de sa propre histoire au service des pompes idéologico-funèbres du maître » DC., (p.135). Ils trouvent refuge dans des pays de vieilles démocraties. Les dirigeants européens qui devraient pourtant condamner ces régimes autoritaires d'Afrique sont obligés de leur offrir des asiles décents. Ensuite, ils leur offrent des emplois décents en fonction de leur compétence.

La seconde catégorie d'intellectuels épinglés dans le récit est formée des médecins, des architectes, des ingénieurs, des artistes qui préfèrent quitter leur pays de force pour avoir une vie sauve ailleurs. Au-delà des intellectuels africains victimes des foudres des gouvernants, nous avons Suzie Degros, une professeure en psychologie en France. Elle se retrouve en Afrique pour faire ses recherches intellectuelles. Les autorités politiques qui l'ont bien reçue, et qui lui ont permis de faire la collecte des données sur le terrain se détournent, en retour d'elle au moment où elle publie un livre compromettant leur perversion sexuelle. Ils détournent « les jeunes filles du droit chemin, au point qu'elles abandonnent études, dignité, conscience, foyer paternel, pour aller se jeter dans l'abîme » DC., (p.66). Alice Mung'Undu est l'exemple de la fille volage ou frivole. Elle est encore au collège, mais sexuellement active. Joseph Sabuku, un fonctionnaire quinquagénaire et bien d'autres l'utilisent comme une fille de joie.

> Tonton Sabu n'était pas le seul monsieur responsable à lui faire des mamours. Toute une légion de satyres ayant perdu l'usage de leurs jambes et ne se déplaçant comme les tortues ; qu'à bord d'une habitation ambulante, se postaient en embuscade devant la sortie des établissements scolaires. On comptait parmi eux les virtuoses du pistolet qui tiraient plus vite que leur ombre sur tout ce qui bougeait dans la jeune population féminine DC., (p.65).

Quand la professeure en psychologie décèle le mal à la racine, les dirigeants pervertis et dévoyés souffrant d'un complexe du petit homme, ne se laissent pas prendre au piège. Ils vont s'acharner violemment contre le personnage en suspendant illico presto la publication du livre. Quant aux exemplaires déjà publiés sur place, ils sont rassemblés et sont brûlés sous l'effet de la colère. Ils organisent une sorte d'autodafé pour décourager et discréditer chercheuse qui a osé secouer les velléités, les turpitudes de la classe au pouvoir. « On la brûla en effigie. On fit un autodafé de plusieurs dizaines d'exemplaires de son livre. Au moment où elle monta sur la

passerelle, on lui décerna le titre de chevalier de la Honte et de l'Indignité nationales, et elle fut, de surcroît, frappée d'interdiction de séjour à vie en territoire tropicain » DC., (pp.66-67). Consumer les écrits jugés subversifs ne suffit pas. Les autorités politiques touchés par la critique acerbe vont rendre encore des mesures plus fermes, plus draconiennes à l'égard de la critique. Elles exercent une pression terrible sur la victime de l'intolérance politique afin qu'elle parte vite du pays. L'expulsion manu militari est le procédé utilisé. C'est une sorte de reniement ou de déni public. « Madame Degros fut, par la suite désavouée publiquement... La coopérante avait dû se réfugier dans l'enceinte de l'ambassade de son pays » DC., (p.66). L'indépendance d'esprit de l'héroïne se heurte à la méfiance des tyrans. Ils procèdent par sa mise en quarantaine dans le récit. La situation inconfortable qui l'excommunie la condamne à l'humiliation pour avoir publié un livre jugé séditieux par les démons totalitaires au pouvoir. En réalité, c'est une analyse pourtant objective. Du coup, elle est contrainte de « quitter le sol tropicain sous bonne escorte militaire avec, en prime, le titre d'ennemie publique la plus dangereuse de la nation » DC., (p.66). La machine actionnée par les hommes au pouvoir vient de faire son travail. Il consiste à broyer toute sorte d'hérésie.

À ce propos de la chercheuse en terre africaine devient l'opprobre, la risée de « la foule hystérique, transportée par des dizaines de véhicules de l'armée qui, sous la direction de quelques bras musclés se réclamant du parti Grand Conducteur, hurla sous le soleil accablant des slogans haineux à l'adresse du professeur de psychologie » (p.66). Du chantage, on aboutit à la campagne de diabolisation de la femme intellectuelle. Les propos diffamatoires comme les injures les plus ordurières le démontrent dans le texte. Elles sont proférées à l'endroit de l'excommuniée à travers le canal « de la radio nationale et du seul hebdomadaire local. […]. Au moment où elle monta sur la passerelle, on lui décerna le titre de chevalier de la Honte et de l'Indignité nationales, et elle fut, de surcroît, frappée d'interdiction de séjour à vie en territoire tropicaine » DC., (pp.66-67). En clair, toute cette description des faits montre que la professeure en psychologie est simplement victime de la violence verbale et psychologique. L'immunité de l'institution académique qu'elle bénéficie l'épargne de menaces corporelles. Le mépris que les gouvernants lui infligent traduit, en fin de compte les réalités de la politique africaine. Les hautes personnalités sont mégalomaniaques, habituées à vivre dans le désordre sexuel, à mener une vie dégingandée. Pire encore, elles n'aiment pas être contestées. Quel manquement grave ? Les écrits que les autorités de la République des Tropiques condamnent avec force le jour et jugent blasphématoires, satiriques révèlent encore leur hypocrisie. Celle-ci est liée au pouvoir qui les rend aveugle, pervers. Les hommes au pouvoir refusent de reconnaître les actes immoraux qu'ils commettent. La révolte de l'écrivain contre l'hypocrisie des gouvernants ne tarde pas à se faire entendre à partir de la citation d'Euripide qu'il a reprise in extenso dans le texte. Elle dévoile ce mauvais comportement des hommes au pouvoir :

> Le dieu est bien coupable et la mère à plaindre… Phoïbos mérite un blâme. Que fait-il ? De force, il prend les jeunes filles, que bientôt il abandonne. Il a des enfants en cachette, puis il les laisse périr. Ah ! N'agis pas ainsi. Si tu as la puissance, pratique la vertu ! (…) Comment peut-on souffrir que vous-mêmes, qui faites les lois pour les humains, vous soyez convaincus de violer ces lois ? … Vous cherchez le plaisir sans réfléchir aux suites. C'est très mal. DC. (p.67).

Il s'agit d'un cri de détresse qui montre à quel point l'homme politique excelle dans le vagabondage sexuel. En réalité, il devrait avouer au grand jour la faute qu'il a commise et se repentir. Cependant, l'orgueil les en empêche de reconnaître leur culpabilité et de changer. Ce qui est paradoxal, c'est qu'ils se bousculent « le soir même de l'expulsion mouvementée [de Suzie Degros], les intellectuels de Saint-Denis achetaient à prix d'or au marché noir le livre maudit qui battit sans conteste tous les records de vente dans la capitale » DC., (p.67). Ils se le procurent en toute discrétion, pour le lire en cachette et le conserver. Le fait incriminé révèle en fin de compte la dissimulation, la duplicité des hommes politiques. Loin de cautionner le mal qu'incarnent les hommes au pouvoir, l'écrivain tente de le dénoncer par le biais de l'écriture. Le personnage est conscient qu'il n'arrivera pas à changer le cours de l'histoire. Cependant, l'acte qu'il pose l'expose à des répressions de toute sorte ou à la mort. Quelle aberration lorsqu'une remarque bien fondée est mal appréciée ?

Toutefois, le combat que les régimes dictatoriaux livrent contre les intellectuels ne peut être une solution aux problèmes brûlants des pays africains. Au contraire, il constitue la cause principale de l'instabilité politique chronique dont souffrent les pays africains. Elle est une des causes du sous-développement du continent. En dehors de la censure, de la répression ou le pire dont les intellectuels intègres sont victimes, nous pouvons ajouter le prix qu'ils payent de leur critique, leur sens d'analyse et leur vision prospective des choses.

5. Le prix de l'engagement de l'élite intellectuelle

La République imaginaire des Tropiques n'offre pas un espace de liberté aux travailleurs de la pensée. Le professeur Bissombo, par exemple est obligé de fuir son pays, désormais considéré comme un horizon chargé d'ennui, d'oppression en allant en exil. Il y va pour préserver sa vie contre la ruse, la tyrannie mises sur pied par « le Grand Conducteur et son équipe » DC., (p.133). Ils organisent à tort une chasse aux sorcières contre les intellectuels supposés être des adversaires. Certains intellectuels comme Cassius Kingaboua dans les *Rêves portatifs* refusent d'aller en exil. Il préfère subir au quotidien les foudres d'un régime autoritaire de son pays nouvellement indépendant. Le héros du roman de Sylvain Bemba ressemble aux « personnages de Tchichellé Tchivéla [dans *L'Exil ou la tombe* qui] refusent de quitter leur espace natal et décident de combattre la tyrannie de l'intérieur… » B. Mongo-Mboussa, in J.B. Tati-Loutard et Ph. Makita, 2003, (p.244). En utilisant le concept exil dans notre analyse, nous annonçons un autre terme plus expressif, celui de l'errance des intellectuels. Celle-ci résulte de l'impossible cohabitation entre les hommes au pouvoir et les intellectuels. C'est un handicap majeur pour le pays qui a tant dépensé pour leur formation et qui s'attend à ce qu'ils servent utilement sa patrie. Cependant, l'hypocrisie politique des gouvernants provoquant la fuite des intelligences devrait interpeller les autorités de la République imaginaire des tropiques. Le professeur Bissombo à qui les tenants du pouvoir ont jeté l'anathème est semblable au *Juif errant* Ahasvérus (1844-1845) d'Eugène Sue. Il est non seulement l'archétype du mythe errant partout dans les villes européennes, mais aussi l'incarnation des valeurs révolutionnaires. Selon la légende biblique, ce juif est condamné à errer jusqu'à la fin du monde, parce qu'il avait injurié le Christ portant sa croix. À défaut d'être utile dans son pays, le personnage, frappé d'anathème est bien utilisé à l'étranger, selon ses aptitudes. La politique d'immigration choisie mise en branle par les autorités

françaises lui réserve une place de choix. Au cours d'un débat avec son ancien étudiant, Emmanuel Mung'Undu à la station de Louvre, le professeur Bissombo déclare : « Je suis dans une organisation internationale. Noblesse oblige » DC., (p.133). Le personnage intellectuel vante ses mérites pour montrer que l'intellectuel n'a pas de frontière. Il peut faire valoir sa compétence partout où besoin est, partager son expérience avec n'importe qui. Si l'intégrité, la compétence du personnage intellectuel noir est reconnue même à l'étranger, cela ne le contente guère. L'amour de la patrie l'emporte. Il ne se sentirait mieux que chez soi. Voilà pourquoi il regrette d'être la victime de l'intolérance politique dans son pays. « Notre pays exporte presque autant de médecins, d'ingénieurs et d'architectes qu'il en reçoit ou en demande à l'étranger ? » DC., (p.134). La fuite des intelligences loin de la République imaginaire des Tropiques constitue l'une des causes de son sous-développement. L'écrivain révèle le mal-être des intellectuels en profondeur pour le dénoncer et condamner les vues étroites des politiques véreux. Son objectif est d'amener tout lecteur potentiel à prendre conscience du mal qu'endure les intellectuels dans les pays d'Afrique noire et à le combattre jusqu'à la racine. L'instauration d'un véritable Etat de droit est nécessaire parce qu'elle permet aux intellectuels de s'exercer librement. Très sensibles aux problèmes récurrents de leur pays, les intellectuels diasporiques sont disposés à répondre présents à l'appel « chaque fois que Mère Tropique aura besoin de nous » DC., (p.134). Ce cri de cœur ne peut recevoir un avis favorable qu'au moment où les hommes au pouvoir acceptent les droits et les devoirs de leurs semblables. Ainsi, la cohabitation peut devenir facile dans un régime démocratique.

6. La quête identitaire

Dans un monde où les gens sont muselés, les droits de la personne humaine bafoués par le tyran, un homme averti ne peut se taire. Il cherche par tous moyens à les revendiquer, à user de tous les moyens nécessaires pour lutter pour la reconquête de l'identité perdue. Cette façon d'agir contribue à la reconstruction d'une société nouvelle, dotée d'institutions démocratiques. « La bataille décisive, la seule qui puisse déterminer le sort de toutes les autres est la bataille pour la reconquête, par nous-mêmes, de notre identité culturelle. Nous connaissons le chemin qui conduit à la source, et dans le meilleur des cas, nous essayons même d'utiliser cette source comme le miroir dans lequel nous pouvons recomposer l'identité de notre visage » DC., (p.134). Le fragment textuel précité donne sens au combat que les intellectuels livrent pour eux-mêmes et pour les autres. Ils revendiquent la reconnaissance des droits fondamentaux que les régimes dictatoriaux ont bafoués. Cela leur permet de participer effectivement à l'élaboration des projets de développement économique et social. Cette bataille est susceptible de voir le jour au moment où les idées se matérialisent en action concrète.

Conclusion

L'étude axée sur l'intellectuel et le pouvoir dans les romans de Sylvain Bemba vient de montrer l'état des relations ou des rapports qui existent entre les travailleurs de la pensée et les institutions du pays, sans oublier la question de l'éthique. Il ne s'est pas agi des intellectuels qui sont à l'ombre du pouvoir, mais intègres, dynamiques. La lucidité qui les caractérise les expose au mépris de la caste

au pouvoir. Ce rejet se traduit chez l'écrivain par les arrestations, les emprisonnements, l'exil ou la tombe. Dès lors, la politique d'exclusion d'une catégorie d'hommes, mise en branle par une poignée des nantis n'est pas tolérable dans des pays émergents. Elle est à bannir. À bien voir, aucune sensibilité ne peut exclure l'autre ou le honnir si l'Afrique cherche à se développer. Les intellectuels sont appelés à être des conseillers des gouvernants. En collaborant, en conjuguant et en mutualisant des efforts, les deux catégories de personnes peuvent faire progresser le pays. Cela permet d'éviter la récrimination, les frustrations, le rejet de l'élite intellectuelle ou l'exode de cerveaux hors du pays ou du continent ; de briser les barrières qui existent entre les personnes nanties de savoirs et les gouvernants en cultivant l'altruisme, la tolérance, l'instauration d'un véritable Etat de droit en Afrique. L'implication de toutes les forces vives de la nation favorise son progrès économique, politique et social. À cela, il faut ajouter l'instauration d'institutions stables en République imaginaire des Tropiques.

Références bibliographiques

BEKRI T., « Deux figures des lettres africaines : Kateb Yacine et Tchicaya U Tam'Si », in *Convergence et divergence dans les littératures francophones*, 1992, Actes du colloque 8-9 février 1991, Paris, L'Harmattan, (206 pages).

BEMBA S., 1979, *Rêves portatifs*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines, (207 pages).

BEMBA S., 1984, *Le Dernier des cargonautes*, Paris, L'Harmattan, (170 pages).

DESCARTES R., 1992, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, (280 pages).

KESTELOOT L., 1993, *Anthologie négro-africaine*, Paris, EDICEF, (560 pages).

KIDIR Shawnm Y., 2016, « Le rôle des intellectuels dans les transformations politiques et sociales après l'apparition de l'opposition en 2009 au Kurdistan irakien », https : // tel. Archives - ouvertes. fr/ tel - 01480095.

N'DA P., 1987, *Les intellectuels et le pouvoir en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, (222 pages).

ORY P. et SIRINELLI J-F, 1986, *Les Intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, (264 pages).

TATI-LOUTARD J-B, MAKITA P., 2003 (sous la direction de), *Nouvelle anthologie de la littérature congolaise,* Paris, Hatier international, (318 pages).

TCHICHELLE T., (1986), *L'Exil ou la tombe*, Paris, Présence Africaine, (239 pages).

YILA A., 1994, « Pluralisme politique ou rédemption : le rôle de l'intelligentsia », *''La semaine africaine''* n°1979, du jeudi 20 janvier.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur*(s). Cahiers Africains de rhétorique ©

2022 by UMNG-FLASH is licensed under CC BY-NC 4.0

Cahiers Africains de Rhétorique(fr), African Rhetoric Notebooks(An) **Vol 4, N°01, 30 Juillet 2025, pp.133-140**

La pérennisation des traditions orales en Afrique à l'aune de l'intelligence artificielle[1]

Christian Kouadio Yao
Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)
fiessou2@gmail.com

https://www.cahiersafricainsderhetorique.com/index.php/revue/article/view/119

https://doi.org/10.55595/q55kt080

Reçu :27/06/2025 Acceptation : 06/07/2025, Publication : 30/07/2025

Financement *: L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.*
Conflit d'intérêts *: L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.*

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 0 %**

Résumé : L'Afrique a hérité de l'Égypte ancienne, des ressources scripturaires qui fondent les débuts de la civilisation de l'humanité. Malheureusement, cet héritage s'est progressivement perdu, avec la conquête d'Alexandre le Grand en 330 avant J.C, au profit de l'oralité. Ce qui a eu pour effet de reterritorialiser le berceau de la civilisation en Occident et d'appauvrir l'Afrique. Mais, aujourd'hui, la forte pénétration de l'IA en Afrique donne la possibilité au continent de se racheter de ses errances à partir de la numérisation de son patrimoine culturel oral afin de le vulgariser, le rentabiliser et surtout le pérenniser.

Mots clés : Culture, Intelligence artificielle, Parole, Tradition orale, Pérennisation

The perpetuation of oral traditions in Africa in the light of artificial intelligence

Abstract: Africa inherited from ancient Egypt, scriptural resources that founded the beginnings of the civilization of humanity. Unfortunately, this heritage was gradually lost, with the conquest of Alexander the Great in 330 BC, in favor of orality. This had the effect of reterritorializing the cradle of civilization in the West and impoverishing Africa. But, today, the strong penetration of AI in Africa gives the continent the possibility of redeeming itself from its wanderings by digitizing its oral cultural heritage in order to popularize it, make it profitable and above all perpetuate it.

Keywords: Culture, Artificial intelligence, Speech, Oral tradition, Sustainability

Introduction

L'Afrique est le berceau de l'écriture. L'Égypte ancienne l'atteste par l'originalité de ses reliques scripturaires. Cependant, n'ayant pas su tirer profit de ce savoir-faire, l'Afrique est, progressivement et paradoxalement, devenu le continent de l'oralité, laissant échapper sa chance de développement au profit de l'Occident qui a très vite compris l'importance de l'écriture. Les traditions de l'oralité ont certes aidé l'Afrique à se construire une identité culturelle appréciable sous les verbes habiles et succulents des griots et autres paroliers de talents. Mais dans le conflit entre l'oralité et le scripturaire, l'écriture a pris le pas sur l'oralité grâce à sa stratégie de pérennisation quasi infaillible, alors que la parole se perd facilement par sa volatilité.

Aujourd'hui, le numérique offre aux traditions de l'oralité une opportunité immense de conservation et de consolidation de la culture traditionnelle orale. Et, les pays africains, bien que pauvres et sous-développés pour la plupart, sont engagés dans la transition numérique, pour passer d'un modèle de développement classique à un autre modèle de développement, porté par la numérisation de l'économie, des ressources humaines, des systèmes de santé, etc. Ils tentent ainsi de profiter des avantages qu'offre la révolution numérique pour asseoir des politiques souveraines de développement. L'enjeu n'est pas de dresser les minorités culturelles les unes contre les autres, mais de permettre aux peuples africains de conserver leur âme et d'apporter à la diversité du monde, les éléments consolidés de leur tradition millénaire. Sous ce rapport, l'intelligence artificielle devient une aubaine pour le ressourcement et l'enrichissement de l'oralité. De ce fait, à quelle proportion l'intelligence artificielle peut-elle aider l'Afrique à dynamiser les assises de ses traditions orales ? Avec la numérisation, l'intelligence artificielle ne réduirait-elle pas le risque de volatilité des données culturelles orales ? Le but principal de cette communication est de montrer, à partir d'une approche historique et analytique basée sur des expériences empiriques, que l'avènement de l'intelligence artificielle dans le domaine de la culture est une opportunité que l'Afrique doit saisir pour améliorer ses systèmes de conservation, de consolidation et de promotion de l'oralité en vue de se construire des traditions orales stables et favorables au développement. Aussi faudra-t-il montrer que des obstacles liés à la sacralité de certains rites de l'oralité et à l'identité culturelles sont à surmonter afin d'atteindre l'objectif souhaité.

1. Le mode classique de conservation des traditions orales

L'Afrique noire traditionnelle dispose d'une dense pluralité de traditions orales qui ont rythmé toutes les activités de développement personnel, social, économique et culturel des sociétés traditionnelles. Ces traditions sont majoritairement basées sur des contes, des légendes, des devinettes, des proverbes et autres paroles circonlocutoires

dont les fonctions occupent une place de première importance dans la vie de la société en l'occurrence l'éducation, le règlement des conflits, l'organisation des activités socioéconomiques et culturelles. La parole étant l'élément fondamental qui construit et pérennise ces traditions orales, il convient de la manipuler avec la plus grande prudence pour éviter de la dévoyer. Cette responsabilité sociétale est le lot des paroliers et des griots.

1.1. Les paroliers et les griots

La parole est sacrée dans l'environnement structurel et traditionnel noir africain. Elle est garante de la bonne santé socioculturelle de la communauté et en assure la pérennisation à partir de leur enracinement dans tous les genres de la littérature orale. C'est pourquoi on ne prend pas la parole devant les aînés ou en public sans autorisation. Et même quand l'autorisation est accordée, on ne dit pas de proverbes, bien qu'à propos, devant des aînés ou devant la classe dirigeante (patriarche, chefferie, royauté) sans au préalable s'excuser. Quand, Samba Diakité, bien que seul avec sa plume, demande l'autorisation de prendre la parole, c'est parce qu'il se refuse de déroger à cette règle fondamentale. Dans le silence de sa demande, il est reconnaissant du prétendument accord et s'engage à ne aucunement travestir la fonction de la parole : « Merci de me donner la parole et de m'autoriser à échanger avec vous pour le poids des ides et la valeur des mots afin de permettre à notre monde d'aller de l'avant pour dissiper les maux. » (Diakité, 2018, p. 9).

Généralement, les porteurs de la parole noble ; celle qui diagnostique les maux de la société, qui les soigne et garde ses acquis pour la postérité, sont ceux qu'on appelle les paroliers et les griots. Les paroliers, selon les réalités traditionnelles, ne sont pas ceux de la modernité dont le rôle se résume à produire des textes chantés. Les paroliers des sociétés traditionnelles africaines sont des encyclopédies vivantes qui portent librement et de façon désintéressée, la responsabilité sacerdotale de la conservation et la pérennisation de l'histoire des communautés. Ils possèdent naturellement une grande mémoire des faits passés et savent restituer, avec aisance et fidélité, ces connaissances. Ils jouent le même rôle que les griots qui, quant à eux, sont membres de caste de poètes musiciens, dépositaires de la tradition orale. Dans les sociétés mandingues, les griots encore appelés "djéli" sont en effet les artisans du verbe à travers le pouvoir de la parole. Ils jouissent d'une grande liberté d'expression dans leurs opinions sans avoir à subir de représailles grâce au fait que toute fonction politique leur est interdite.

Le processus de conservation des traditions orales en Afrique n'est pas l'œuvre exclusive des paroliers et des griots ; il existe des gardiens privés voués à la persévération de propriétés culturelles qui relèvent de patrimoines de certaines familles importantes comme les familles royales.

1.2. Les propriétés familiales

Les sociétés traditionnelles africaines sont stratifiées selon des modèles d'organisation qui ne mettent en avant que la stabilité sociale. Chez les baoulé de Côte d'Ivoire par exemple, la communauté est structurée autour de trois groupements dont le cercle restreint des Agwa (la classe dirigeante constituée de nobles), les hommes libres (Ils sont pour la plupart les associés des nobles.) et les Akwa et les Kanga (les serviteurs venant de la classe des artisans, des paysans et autres). Les nobles sont les patriarches, les chefs de communauté et les rois. Ils confient généralement la sécurisation et la préservation de leurs patrimoines culturels soit à un membre de la famille ou à une tierce personne dont les compétences mémorielles, oratoires et de discrétion sont avérées ; car, « certaines (données culturelles) pourront se révéler particulièrement intimes » (Farchy, 2020, p. 43) et sacrées.

Effectivement, certaines données culturelles royales relèvent du domaine privé soit de la paternité de la couronne ou de la communauté. De plus, ces données peuvent, si elles sont divulguées sans être rationnées, entamer la sacralité et l'honorabilité de la royauté voire la cohésion de toute la communauté. C'est pourquoi le choix du gardien culturel des cours royales relève de la compétence et da la sagesse de la notabilité pour la plupart. Ces gardiens sont des individus intègres qui écoutent beaucoup et parlent peu. Leurs ventres sont des tombes. Ils ne se livrent que sur autorisation des dignitaires de la noblesse. C'est ce que reconnaît (Kouadio, 2012, p. 58) quand il menait ses investigations documentaires pour la rédaction de sa thèse sur les proverbes en pays baoulé. Il affirmait à cet effet que « les sources d'informations dignes de foi ne sont pas à portée de main, surtout que les Anciens, gardiens de la tradition, sont quelques moins prolixes, voire muets, sur certains sujets… ».

Les moyens de conservation des traditions orales employés par les sociétés traditionnelles africaines sur la base des compétences oratoires des paroliers, des griots et des forces mémorielles des gardiens des cours royales ont permis de nous transmettre les connaissances historiques des faits culturels de nos ancêtres. Cependant, le caractère fuyant et corruptible de la parole et la privatisation de certaines données culturelles ne nous ont-ils pas fait perdre plus que ce qu'on a gagné ?

2. Les insuffisances des modes de conservation classiques des traditions orales

Les compétences oratoires et mémorielles, avons-nous dit, étaient les seuls moyens de conservation des traditions orales. Or, ces moyens sont exposés à l'usure et au caractère anthropophagique du temps. Ce qui a pour effet de fragiliser le mode classique de conservation des traditions orale.

2.1. Le caractère fuyant et corruptible de la parole

La beauté de la parole réside dans la manipulation du verbe. Dans la *griotique*, concept forgé par Niangoranh Porquet[1], la parole n'a de sens que lorsqu'elle est manipulée avec art. Tout porte à croire que la beauté artistique que revêt la jonglerie des mots est d'un pas au-dessus du message à transmettre. Pourtant, le message à transmettre est aussi important que l'art oratoire. Ce message est si important qu'il assure la conservation et la pérennisation des données de culture dont il est le porteur.

[1] Niangoranh Porquet est un dramaturge, comédien et acteur de cinéma ivoirien.

Malheureusement, la parole est fuyante, volatile et corruptible de par l'incommensurabilité de sa transmission entre le principal porteur (le vieillard) et ceux qui en héritent. Tout ne se manifeste que par l'oralité ; or, ce qui n'exclue pas la possibilité de corruption de la parole car comme le dit l'adage, "Traduire, c'est trahir."

De plus, certains facteurs naturels comme la maladie et la mort peuvent causer la rupture de la chaîne de transmission. Quand le sage de Bandiagara Amadou Hampâté Bâ compare le vieillard à une bibliothèque et qu'il pense que lorsque la mort survient, c'est une bibliothèque qui brûle, il veut simplement déplorer le mode oral de conservation peu assuré des traditions de l'Afrique noire ancienne. Beaucoup de bibliothèques ont brûlé en Afrique noire, emportant avec elles, une énorme quantité de leçons de vie que procurent les genres littéraires de la tradition orale comme le conte et la légende. La conséquence est, aujourd'hui, manifeste, constate (Koné 2022, p. 7) : « Ces récits sont en général des contes et légendes dont la fonction sociale se tisse sous le verbe habile et succulent des griots et autres conteurs pour divertir, pérenniser l'histoire des cultures traditionnelles africaines et promouvoir les bonnes mœurs. Malheureusement, ces contes et légendes tendent à se perdent, depuis les années 60, dans les artifices de la modernité ».

On pouvait se contenter du peu à gagner de la parole fuyante et corruptible. Mais, la parole n'est parfois pas libérée ; parce que certains domaines culturels sont malheureusement privatisés de par leur caractère sacré.

2.2. La privatisation du domaine culturel

Certaines données culturelles, avons-nous dit, sont intimes et sacré de par le domaine privé dont ils relèvent. Elles ne sont, en conséquence, pas à la portée de tous et sont strictement gardées par des personnes de probité quasi irréprochable. Ces gardiens qui ont généralement la charge de protéger les richesses culturelles des nobles y donnent de tout leur être et parfois au prix de pactes de sang pour garantir la sécurisation et l'intégrité de leur objet de travail. Les nobles qui emploient ces gardiens en sont généralement ravis, mais ils ne se rendent pas compte de la problématique réelle de la préservation et la pérennisation de leurs patrimoines culturels. En effet, ces gardiens sont relativement des vieillards qui ont acquis l'expérience de la bouche cousue ; ce qui est un atout vraisemblablement important pour la réalisation de la tâche qui leur est dévolue. Cependant, vieillir, c'est subir progressivement l'effritement des capacités physiques et cognitives ; c'est aussi se rapprocher de la mort. Quand un vieillard qui détient tout le trésor culturel d'une royauté meurt, il emporte avec lui tout son savoir, son savoir-faire et son savoir-être. C'est pourquoi Amadou Hampâté Bâ parle de bibliothèque qui brûle. (Kouadio, 2012, p. 429) s'insurge contre cette manière de faire et propose que « pour que la disparition des Vieux ne compromette par leur existence et n'altère pas leur beauté, il est urgent que l'on songe à assurer la sécurité des proverbes en les consignant dans des ouvrages et des études. »

C'est déplorable que de confier tout le patrimoine culturel d'une famille voire d'une communauté à une personne au prétexte qu'une quelconque intimité sacrée est à préserver. L'égoïsme que sous-tend le prétexte de la préservation de certains domaines culturels privés met à mal la pérennisation de nos traditions orales. Il convient, en plus d'adopter la méthode scripturaire, de considérer l'intelligence artificielle (IA) comme une alternative à la conservation pérenne des traditions orales.

3. L'IA comme alternative à la conservation pérenne des traditions orales

Nous sommes de plain-pied dans le siècle du numérique ! Le XXI^{e} siècle est en effet celui au cours duquel le virtuel intègre l'essence du numérique et impose, dans sa démarche, une réalité qui oriente les actions de l'homme par une intelligence simplifiée qui défie la lenteur des opérations cognitives du cerveau. Le pragmatisme du jeu computationnel est sorti du modèle primitif de l'intelligence naturelle pour seconder l'homme dans des tâches spécifiques de plus en plus complexes dans tous les domaines d'activité. Plus qu'une évolution, il s'agit d'une véritable révolution dans laquelle, désormais, « les technologies numériques dictent le tempo de nos existences, elles donnent le rythme à l'époque » (Sadin, 2018, p. 18). C'est pourquoi, l'IA peut aider à matérialiser les traditions orales africaines à partir de collecte de données, afin de les rentabiliser et vulgariser.

3.1. La collecte des données culturelles

L'IA a fait la preuve de son efficacité dans bien de domaines où l'intelligence incarnée est automatisée et autonomisée par l'apprentissage profond des machines. Le domaine de la culture a connu une grande expansion après que L'UNESCO s'est intéressé de près à l'industrie culturelle dans ses rapports avec l'IA en 2018 à travers le prisme de la diversité des expressions culturelles. Cette initiative s'est renforcée en 2019 avec une série de rencontres organisées par l'OIF sur les opportunités de l'IA pour le secteur des industries culturelles et créatives. Aujourd'hui, la culture s'est approprié les machines intelligentes pour faciliter et performer la création artistique. Le secteur musical a plus bénéficié des prouesses de l'IA à travers les instruments de musique automatisés dont la capacité de création et de combinaisons de notes surplombe les performances humaines de par l'infinie dimension du plurielle qui les rend agréables à l'écoute.

De par ses prouesses, l'IA est une opportunité que doit saisir les Africains pour ressourcer, restructurer et pérenniser leurs traditions orales. Il convient pour cela de collecter les éléments culturels et en faire des données numériques consultables sur internet. Qu'est-ce donc une donnée numérique ? Selon (Farchy, 10) « *une donnée est une description élémentaire d'une réalité ou encore un élément d'information ayant un sens pour celui qui la produit.* » Au regard de sa définition, les données ne devraient pas être difficile à constituer si les Agwa lèvent le pied sur certaines informations prétendument secrètes. En plus, Les contes, les proverbes, les devinettes, les légendes, les tribunaux à palabres que constituent les démembrements de la tradition orale peuvent facilement être l'objet d'un travail minutieux de collecte. Il suffit de l'appui des volontés politiques pour permettre aux universitaires de réaliser ce travail scientifique. Ce qui faciliterait l'hébergement de ces données culturelles dans les bases *big data* pour les rendre le plus pérenne possible. Cette possibilité en ajouterait à leur vulgarisation et rentabilisation.

3.2. Vulgarisation et rentabilisation des données culturelles orales

Le monde entier est aujourd'hui sujet d'importants bouleversements sociétaux depuis la crise sanitaire de la covid 19 jusqu'au conflit géopolitique mondial qui oppose la Russie à l'Ukraine. Ce conflit qui oppose, par ricochet, les grandes puissances tend à renverser les piliers de l'ordre mondial établi depuis la fin de la deuxième guerre mondiale pour en proposer de nouveaux paradigmes. Ce qui a pour effet de tout remettre en construction transitoire. L'Afrique vit ces bouleversements

tant sur les plans politique, économique, écologique que culturel. Ainsi, elle a tout à gagner en se repositionnant sur la scène internationale avec l'intelligence artificielle qui lui offre ouvertement l'opportunité de racheter sa culture de l'errance du passé et la possibilité d'une visibilité sur internet que (Farchy, 2020, p. 178) traite d'« enjeu crucial » dans le développement de tous les peuples à l'ère du numérique. Une visibilité qui permettra d'aller au cœur de la diversité culturelle d'un continent riche en connaissances, en savoir-être et en savoir-faire. Ce serait l'occasion pour une Afrique plurielle qui se découvre, d'être à la mesure des grands rendez-vous mondiaux de partage de connaissances et de compétences. Ne serait-ce pas une occasion supplémentaire pour ce continent défraichi par les crises en tous genres de prouver une fois de plus qu'il est le berceau de la civilisation humaine et capable d'un nouvel élan de développement ? Bien évidemment, en se découvrant une densité culturelle riche en données pratique de développement, elle pourra reconsidérer certains savoirs perdus pour en tirer le meilleur pour son développement. C'est en cela que l'IA est l'application indiquée pour répertorier, conjuguer et consolider les acquis culturels sur des plateformes de vulgarisation ouvertes à tous.

La vulgarisation suscite naturellement des intérêts économiques. En consultant les sites internet sur lesquels sont hébergées les données culturels, les visiteurs généreront des revenus qui seront profitables au continent. Le cas de la SACEM[2] est un modèle de gestion des droits des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique. En réalité, la SACEM permet « *la transmission des rapports des plateformes de diffusion à chaque distributeur assure la rémunération de chaque producteur phonographique et des royalties à chaque artiste-interprète sous contrat avec les producteurs.* » (Farchy, 2020, p. 54). Cet excellent outil de vulgarisation et de rentabilisation qu'est le SACEM doit avoir son équivalent pour les autres domaines de la culture comme les différents genres des traditions orales.

Conclusion

L'Afrique est riche de l'héritage culturel que lui a laissé l'Égypte ancienne. Cependant, cet héritage a perdu de son fleuron depuis que ce continent a abandonné, sous l'interdiction des cultes païens, suite à la promulgation de l'édit de l'empereur Théodose en 392 de notre ère, le modèle culturel scripturaire pour ne privilégier que l'oralité ; une faute historique qui a progressivement déplacé le centre de la civilisation vers la Grèce antique. Aujourd'hui, le constat est amèrement patent : l'Afrique, berceau de l'humanité est devenue le berceau de l'anti-développement et de crises en tous genres. En perdant l'écriture au profit de l'oralité, l'Afrique a perdu, par-delà, les piliers de son identité et son lustre. L'oralité, de par son caractère fuyant et corruptible, a fait volatiliser ses acquis culturels et de développement. Le constat est certes amer et préoccupant mais pas désespérant. Aujourd'hui, avec la numérisation qui se mondialise, il y a possibilité pour l'Afrique des traditions orales de profiter de l'opportunité que lui offre l'intelligence artificielle pour corriger ses errances du passé. Il s'agira, en l'occurrence, de numériser les données culturelles, même les plus prétendument intimes et sacrées, pour les héberger sur Internet afin de les vulgariser, les rentabiliser et surtout les pérenniser au profit d'une identité culturelle renouvelée favorable au développement.

[2] SACEM : Société des Auteurs Compositeurs de Musique

Références bibliographiques

CUILLANDRE Hector, 2018, *Un monde meilleur : et si l'Intelligence artificielle humanisait notre avenir ?* Paris, MAXIMA.

DIAKITÉ Samba, 2018, *WAATI SERAA*, Canada, Les édition Différance Pérenne.

FARCHY Joëlle, 2020, *La culture des données, Intelligence artificielle et algorithmes dans les industries culturelles*, Paris, Presses de Mines.

KOUADIO Yao Jacques, 2012, *Les proverbes baoulé (Côte d'Ivoire), types, fonctions et actualité*, Abidjan, Dagekof.

KONÉ Abdala, 2022, *SOLOKOLO, le pacte sacré*, Bouaké, Le Papyrus Éditions.

MARTINEZ, 2021, *Technologie, culture et éducation au XXI^e siècle*, Paris, éditions notre savoir.

TOURÉ Cheick Anta, 2014, *La griotique, mémoires et réflexions*, Paris, L'Harmattan.

SADIN Éric, 2018, *L'intelligence artificielle ou l'enjeu du siècle, anatomie d'un antihumanisme radical*, Paris, Éditions L'Échappée.

Copyrights

Le copyright de cet article est conservé par l'auteur ou les auteurs, les droits de première publication sont accordés à la revue. *L'article qui est sous la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0 International, est la propriété intellectuelle de cet(s) auteur*(s).

Cahiers Africains de rhétorique © 2022 by UMNG-FLASH is licensed under CC BY-NC 4.0